

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTÉ DES LETTRES

LA FRANCE DE LA RESTAURATION
D'APRÈS LES VISITEURS ANGLAIS

(de la première abdication de Napoléon à sa mort)

1814-1821

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

PRÉSENTÉE

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Marcel MORAUD

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, Quai Malaquais

1932

LA FRANCE DE LA RESTAURATION

D'APRÈS LES VISITEURS ANGLAIS

(de la première abdication de Napoléon à sa mort)

1814-1821

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTÉ DES LETTRES

LA FRANCE DE LA RESTAURATION
D'APRÈS LES VISITEURS ANGLAIS

(de la première abdication de Napoléon à sa mort)

1814-1821

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

PRÉSENTÉE

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Marcel MORAUD

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, Quai Malaquais

1932





Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA FRANCE DE LA RESTAURATION

D'APRÈS LES VISITEURS ANGLAIS

(de la première abdication de Napoléon à sa mort)

1814-1821

INTRODUCTION

Cette étude avait tout d'abord été conçue comme une préface à une enquête plus étendue sur l'accueil fait par l'Angleterre à notre littérature romantique, de 1820 à 1848. Elle devait aller de 1814 à 1820, et était destinée à retracer l'opinion des critiques anglais sur notre littérature en général, à la veille des premières grandes manifestations de notre romantisme. La critique littéraire n'occupe toutefois qu'une place si restreinte dans la reprise des relations entre la France et l'Angleterre, au lendemain des guerres napoléoniennes, qu'il nous a été possible de condenser, en quelques courts chapitres, les renseignements obtenus et de les faire entrer dans notre étude générale.

Si la littérature n'apparaît guère dans les tableaux qui ont été donnés de la France pendant les premières années

de la Restauration, par contre, ces tableaux interviennent sans cesse dans les jugements qui, dans la suite, ont été portés sur nos écrivains en Angleterre. Comme d'autre part les matériaux abondent et que la plupart n'ont pas été utilisés, il nous a semblé qu'il valait la peine de les tirer de l'oubli pour évoquer, dans la mesure du possible, l'image que l'Angleterre s'est faite de la France, pendant les années qui vont de la première abdication de Napoléon à sa mort en 1821.

Le sujet nous a paru d'autant plus tentant, que ces débuts de la Restauration représentent le moment où, pour la première fois, notre voisine entrait vraiment en contact avec la France, en tant que nation moderne, relativement libre, où les classes s'étaient plus ou moins fondues, et où on ne trouvait plus d'un côté la cour et des classes privilégiées, de l'autre le peuple, masse amorphe ne prenant qu'une part insignifiante à la vie politique, sociale et intellectuelle de la nation. C'était en outre, ne l'oublions pas, la première occasion, si l'on met à part le court intervalle de la paix d'Amiens, qu'avait l'Angleterre de se prononcer sur notre pays, non plus par la voix de quelques visiteurs distingués, mais bien par celle d'une foule de voyageurs, de toutes les conditions, et qui, loin de se cantonner dans quelques cercles intellectuels ou mondains, plus ou moins fermés, s'en allaient partout en curieux et s'exprimaient librement. Ces premières années de la Restauration sont enfin celles pendant lesquelles toute une génération nouvelle, qui n'avait vu notre pays qu'à travers les souve-

nirs de la Révolution et les guerre de l'Empire, apprenait à nous connaître.

Si restreinte que soit la période que nous avons envisagée, son influence sur les relations générales entre les deux pays, surtout jusque vers 1830, n'en reste pas moins très marquée. Quelques critiques anglais, notamment en 1822, 1828, et plus encore en 1829 et en 1830 ont bien essayé de réagir contre l'idée fâcheuse que la seconde Restauration avait laissée de notre pays. Mais les impressions premières de nos voisins et les jugements qu'ils avaient déjà portés sur nous, n'en ont pas moins pesé lourdement sur l'opinion que l'Angleterre s'est faite de la France pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Quelques traductions de Mémoires et Journaux de Voyage, notamment ceux de Walter Scott, de Lord Blayney, et de Lady Morgan ont déjà été publiées. Deux ouvrages bien connus traitent, l'un d'une façon très générale, l'autre d'un point de vue spécial, de la période qui nous concerne, celui de BOUTET DE MONVEL, *les Anglais à Paris, 1800-1850*, publié en 1911 et celui de Miss M. E. ELKINGTON sur *les Relations de Société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration, 1814-1830*, paru en 1929, alors que notre propre enquête était déjà terminée. Une troisième étude également toute récente a été consacrée à *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration, Miss Mary Clarke*, par Miss M.-E. SMITH.

Boutet de Monvel a tenté de reconstituer divers milieux anglo-français de la Restauration et a esquissé très heu-

sement quelques types amusants et pittoresques de ces touristes que l'Angleterre nous a envoyés de 1800 à 1850. Malheureusement bon nombre des fantasques ou originaux qui nous ont été ainsi présentés ont été beaucoup plus connus en France qu'en Angleterre, nous ayant réservé la plus belle part de leurs excentricités. Fort amusants en eux-mêmes, ces visiteurs qui nous arrivaient souvent en grand appareil et parfois dans les équipages les plus somptueux ou les plus extravagants, n'ont, la plupart du temps, exercé qu'une influence assez insignifiante sur l'opinion anglaise.

Miss Elkington, dans une étude fort intéressante, a apporté bon nombre de renseignements sur un sujet encore peu connu et très vaste. Elle a toutefois, comme elle le reconnaît elle-même, donné la préférence aux récits de femmes, puisque, déclare-t-elle, « c'étaient des renseignements sur les relations sociales » qu'elle cherchait. En outre, dans chaque cas, c'est en grande partie grâce à des documents relativement modernes et parfois même de publication toute récente, qu'ont été reconstitués les milieux cosmopolites de la Restauration et les relations intellectuelles ou sociales entre l'Angleterre et la France à la même époque.

Ces documents : Récits, Mémoires et Souvenirs, sont nombreux et volumineux, et la liste, déjà très longue, n'en est point close. Ils semblent avoir fait oublier ceux, moins connus, mais non moins utiles, sur lesquels nos voisins d'Outre-Manche ont basé l'opinion qu'ils se sont

faite de notre pays en 1814 et au cours des années suivantes. C'est ainsi que des journaux ou récits de témoins curieux, et parfois précieux des débuts de la Restauration comme EUSTACE, SHEPHERD, BIRKBECK, et dans la suite ceux d'ALISON et TYTLER, de PLANTA et plus tard d'IRELAND et bien d'autres, quoique signalés et discutés par presque toutes les revues anglaises de l'époque, sont jusqu'ici restés les uns complètement inaperçus, les autres à peine utilisés. Bon nombre des noms et des titres que l'on retrouve couramment dans les périodiques anglais contemporains ne figurent même pas dans la *Bibliographie Parisienne* de LACOMBE qui s'est fait une spécialité de relever une liste des Lettres et Journaux de Voyageurs anglais en France. Plusieurs n'apparaissent pas dans le bref mais excellent compte rendu que PARiset a consacré, dans le *Journal des Savants* (Nov. 1906), aux ouvrages de Henry Houssaye et aux *Témoignages anglo-français sur 1814 et 1815*. Beaucoup sont absents de l'étude également très limitée, que Woodbrige a donnée en 1921, sur : *La France de 1815 vue par les yeux anglais* (1).

Les relations de ces voyageurs ne sont cependant pas sans intérêt. Taine ne s'est pas fait faute d'utiliser celles de témoins anglais de la Révolution. Un historien français, Henry Houssaye, dont la documentation savante a été hautement louée, a fait largement appel aux souvenirs de visiteurs anglais. Malheureusement, alors que les témoignages abondent et sont très divers, il n'en cite que trois, et parmi

(1) *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*, déc. 1921.

les auteurs qu'il a choisis, deux sont d'ardents bonapartistes. Et enfin, ce « prisonnier anglais », ou « officier anglais », ou même « officier anglais prisonnier », dont le *Journal* reparaît sans cesse, n'était, comme le fait a été établi depuis, ni officier, ni prisonnier mais bien un artiste anglais, très connu dans nos milieux mondains et qui, ayant été présenté à l'Impératrice Joséphine, vécut librement à Paris sous le Premier Empire.

Malgré l'intérêt qu'eût pu présenter une tâche, même uniquement bibliographique, nous ne nous sommes pas proposé de reproduire simplement ici, en bon ordre, et au grand complet, tous les documents anglais que nous avons pu rassembler sur la période qui nous concerne. Notre objet a été bien plutôt de reconstituer, à l'aide de témoignages contemporains, le tableau que, de 1814 à 1821, l'Angleterre s'est fait de la France qui émergeait des scènes de la Révolution et des guerres de l'Empire.

Il n'apparaît que trop, lorsqu'on considère l'ensemble des ouvrages écrits sur notre pays en Angleterre et les diverses répliques et polémiques dont ils ont été l'objet, en France, que le point de départ dans la reprise des relations sociales et intellectuelles entre les deux pays n'a pas été brillant. Et cependant, ces années d'approche, cette période d'une découverte lente et laborieuse, sans cesse retardée par des préjugés et antagonismes nationaux, ne restent malgré tout pas sans intérêt. Il n'est pas indifférent de connaître l'opinion qu'une nation voisine et aujourd'hui amie, s'est faite de notre pays, il n'y a guère plus d'un siècle. Cela

d'autant plus, que cette opinion manifeste dans la suite une tendance très nette à reparaître, et qu'elle a exercé une influence indéniable sur les relations entre les deux peuples. Il n'y a d'ailleurs pas de raison pour dissimuler des conflits et malentendus passés, et ils sont assez éloignés pour qu'on puisse les étudier sans passion. Si le spectacle qu'ils offrent n'est pas, à première vue, très encourageant, du moins permet-il de mesurer le chemin parcouru jusqu'aux jours où l'Angleterre faisait un très louable effort pour se libérer de ses préjugés et à ceux, plus proches, où les deux peuples, qui avaient enfin appris à mieux se connaître, accueillaient avec un même enthousiasme les premières manifestations de l'Entente Cordiale.

Il me reste le devoir et le plaisir de remercier M. Cazamian de ses bons conseils et de l'intérêt qu'il a bien voulu porter à cette étude.

HOUSTON.

Le 25 mai 1932.

CHAPITRE PREMIER

AVANT WATERLOO

I

La chute de Napoléon, au printemps de 1814, fut accueillie en Angleterre comme le signal d'une véritable délivrance, et y devint aussitôt le point de départ d'un changement très curieux dans les esprits à l'égard de la France.

Alors que les dispositions de notre voisine envers Napoléon ne se modifièrent point, malgré sa défaite, on vit au contraire, presque du jour au lendemain, se dissiper, ou tout au moins fortement s'atténuer, l'hostilité passionnée dont notre pays avait été l'objet en Angleterre, depuis des années. A peine la nouvelle de l'abdication de l'Empereur parvint-elle à Londres, en avril 1814, que la presse et les revues anglaises, manifestant la plus vive curiosité des choses de France, s'ouvrirent toutes grandes aux nouvelles de notre pays. A peine les fêtes et les réjouissances, destinées à célébrer la victoire de l'Angleterre et de ses alliés, se terminèrent-elles que commença vers nos ports de la

Manche l'afflux des visiteurs anglais, véritable avalanche qui allait grossir et se précipiter, et que devait seul interrompre, en mars 1815, le retour inopiné de l'Empereur.

Ces voyageurs anglais du printemps de 1814 étaient, dans l'ensemble, très différents des jeunes aristocrates anglais, qui, de temps immémorial, étaient venus faire leur tour du continent, parce que ce tour était le complètement indispensable de toute éducation anglaise. A quelques exceptions près, on ne peut pas non plus les comparer aux visiteurs célèbres du XVIII^e siècle, poètes, philosophes, hommes de lettres, hommes du monde, qui venaient chercher à Paris la conversation et les plaisirs d'une société à la fois mondaine et intellectuelle. Ces voyageurs de 1814 appartiennent non pas à une élite, mais à toutes les classes de la société et à toutes les conditions. On retrouve parmi eux les types les plus divers de touristes, depuis le boutiquier jusqu'au Lord, du journaliste en quête de nouvelles sensationnelles jusqu'au Révérend Ministre du culte qui vient inquiet, jeter un regard épouvanté sur cette terre d'irrégion et chercher dans ces lieux de crime et d'impiété, d'imposantes leçons pour ses fidèles, et un regain d'inspiration qui, pendant des mois, tiendra l'auditoire éveillé.

Chez tous ces voyageurs on retrouve la même hâte d'arriver, la même inlassable curiosité, la même assurance intrépide. Les uns s'avancent en terre promise avec un bel enthousiasme, qui ne survivra pas toujours au contact des réalités. Les autres arrivent tout remplis d'une sainte indi-

gnation contre la nation vaincue et déchue, qui a donné au monde tant d'exemples fâcheux d'impiété et d'instabilité. Mais tous se sentent parfaitement capables de porter sur cette France qu'ils vont aborder des jugements définitifs.

Et cependant, s'il était un pays qui était peu connu de l'Angleterre, en 1814, c'était assurément le nôtre. Bon nombre de nos voisins, sans doute, revoyaient la France à travers les tableaux de Smollett et de Sterne. L'image que les autres s'en faisaient remontait peut-être plus loin mais sans être plus favorable. D'ailleurs, comme le rappelait une revue anglaise très libérale, en 1843, à un moment où notre voisine pouvait se rire de ses préjugés passés « l'opinion que chaque pays s'était faite de l'autre était alors universellement acceptée et bien établie ». Si l'Anglais était « un robuste carnivore, original à l'excès, réservé, et atteint d'un spleen qui le portait souvent au suicide »,.. « le Français était un squelette étique, nourri de soupe, portant dentelle, et écrasé sous le triple joug du papisme, de la dîme, et des sabots de bois ». On se le représentait en outre comme « irrémédiablement gai, et essentiellement léger, mobile et toujours en pirouettes » (1). Tableau aimable que la Révolution et les guerres de l'Empire avaient singulièrement assombri, si l'on en croit Walter Scott qui souligne ironiquement les inquiétudes dont les voyageurs anglais en France étaient l'objet en 1814, de la part de

(1) *For. Quart. Rev.*, vol. 30, 1843.

leurs parents et amis, restés en Angleterre, où on ne pouvait songer sans frémir, « aux voleurs de grands chemins, dans un pays où il n'y avait ni juges de paix ni prisons », à « l'inquisition », à « la prédominance des opinions jacobines, au règne de la populace, aux visites domiciliaires, aux horreurs de la lanterne et de la guillotine » (2).

Sans exagérer des soucis qui n'ont pas survécu, et qui peut-être n'étaient pas aussi répandus que Walter Scott semble le suggérer, il n'est pas douteux qu'au fond de bien des esprits anglais restait encore, profondément gravé, le souvenir d'un pays « autrefois grand dans les sciences, les arts et les armes, puis déchiré par des fractions en lutte ! son gouvernement aboli ! ses autels renversés ! ses aînés dépouillés de leur droit d'aînesse ! ses nobles avilis ! ses meilleurs citoyens exilés ! ses richesses sacrées ou profanes livrées au pillage du sacrilège et de la rapine, des athées dirigeant ses conseils, des brigands menant ses armées, des guerres destinées à satisfaire une ambition coupable et chimérique, consumant sa jeunesse ! ses greniers épuisés ! ses champs incultes ! la famine menaçant ses multitudes ! ses rues emplies d'assassins, à la merci de la violence et inondées de sang » (3). A ce tableau, legs de la Révolution, s'ajoutait le souvenir de vingt années d'hostilités, à peine interrompues. Or, comme l'écrivait HOBHOUSE, professeur à Cambridge et ami de Byron, « dès

(2) WALTER SCOTT, *Paul's Letters to his Kinsfolk*. London 1815.

(3) *British Critic*, June 1793, p. 27.

le début des hostilités chaque Anglais s'était mis en état de guerre, les antipathies s'étaient partout propagées, les Français avaient été représentés comme un peuple... dont l'existence était incompatible avec toute civilisation ».

Peu rassurés quant au passé, nos voisins d'Outre-Manche ne semblent pas avoir su au juste à quoi s'en tenir sur le présent et encore moins sur l'avenir de notre pays. Les uns, une infime minorité, faisaient encore confiance aux principes de la Révolution. Tel est par exemple le cas du *Statesman* qui, le 9 avril 1814, après avoir enregistré avec enthousiasme le grand événement que constituait l'abdication de l'Empereur s'écriait : « Après vingt-cinq années de convulsions successives et de guerres presque ininterrompues, tous les amis de l'humanité se réjouiront à la perspective de paix, d'ordre et de bonheur qui maintenant commence à luire sur la France et le monde entier. Tous les fervents de la liberté doivent exulter à l'idée que les principes nobles et éclairés qui ont donné à la Révolution de 1789 sa première impulsion se manifestent encore activement et efficacement dans la Contre-Révolution de 1814 » (4). D'autres par contre, la grosse majorité apparemment, semblaient tout disposés à se retourner vers un passé qui ne demandait qu'à renaître. Il est bien entendu qu'on en avait oublié les côtés fâcheux et qu'on comptait que la Monarchie française, assagie par l'épreuve suivrait l'exemple de celle de l'Angleterre. Aussi voit-on plus

(4) The *Statesman*, Apr. 9, 1814, Second Edition.

d'un poète, qui après avoir accumulé ses invectives contre Napoléon, se reprend tout à coup, et, calmant sa Muse, se met à chanter les charmes de la douce France, à pleurer ses malheurs et à lui souhaiter des jours heureux sous sa Monarchie restaurée.

C'est en ces mots qu'un des meilleurs d'entre eux, MERIVALE exprime un sentiment qui semble s'être rapidement répandu en Angleterre :

« Tes chaînes sont rompues Gaule, la paix
« Te reverra souriante, tes forces se referont
« Quatre puissantes Nations se penchent sur tes blessures
« Quatre puissants Monarques veulent soulager tes maux.
« Sur tes riantes collines et le long de tes fleuves argentés
« Le lys glorieux a refleuré dans sa splendeur.
« Toutes les Nations bondissent de joie en apprenant ton sort
« Et accourent pour venir en aide à ton royaume délabré,
« Ne visant qu'à la restauration de ton Trône,
« Fières de soutenir la cause des Bourbons exilés
« Et de chasser l'Usurpateur de son honteux repaire ! (5)

Tout aussi sincère quoique moins éloquent, est un certain JOHN GWILLIAM, qui dans des vers aussi boîteux qu'indignés demande :

« Où est-il maintenant et où va-t-il,
« Le misérable, l'ennemi de l'humanité ?
« Louis, ton jour est arrivé, à toi seul
« Et à tes descendants, la France confère son Trône.
« Tes vertus innées dissipent nos craintes
« Et font la joie de tous les cœurs français. » (6)

(5) MERIVALE. *On the Deliverance of Europe.*

(6) JOHN GWILLIAM. *The exile of Elba.*

C'est enfin un autre poète de circonstance, FITZGERALD, qui à son tour célèbre en ces termes la chute de Napoléon et la réapparition des Bourbons :

« La chute du Tyran est l'affranchissement de l'humanité
« Et l'Europe haletante respire de nouveau en paix.
« Ton ombre Louis, le martyr, peut maintenant se reposer
« Ton frère règne, tes maux sont à demi vengés.
« Le lys croît désormais où se dressait l'arbre fatal. » (7)

La reconnaissance bruyamment et parfois quelque peu servilement affichée par certains Emigrés envers leur hôtesse l'Angleterre, facilitait, il est vrai, et encourageait le revirement très marqué qui se produisit chez nos voisins à l'égard de la France, au lendemain de la défaite de Napoléon.

Il n'est pas douteux qu'il fut favorisé par le gouvernement anglais qui y trouvait son compte. L'Angleterre avait été l'âme de la coalition, elle venait de triompher sur les champs de bataille. La France vaincue rentrait dans le rang des nations paisibles. Elle avait depuis longtemps renoncé à ses idées révolutionnaires. Sa défaite et l'abdication de son Empereur avaient vraisemblablement mis fin à ses rêves de domination mondiale. Elle se retournait vers sa monarchie héréditaire. L'Angleterre pouvait donc sans danger lui offrir son amitié et favoriser le retour des Bourbons reconnaissants sur le trône qui les attendait. Champion de l'Europe coalisée et de la liberté opprimée,

(7) FITZGERALD. *The Tyran's Downfall*.

elle devenait en même temps celui de la France meurtrie et de sa monarchie restaurée.

L'administration anglaise apportait toutefois plus de réserve que ses nationaux et que notre propre gouvernement, dans l'expression de ses sentiments. Elle s'appliquait même, si l'on en croit telle dépêche édifiante, de Castlereagh à Lord Liverpool (8), à modérer ce qu'un historien français a très charitablement nommé « l'excessive chaleur » de la reconnaissance royale (9).

A Londres au contraire, dans quelques milieux mondains, on arbore déjà la cocarde blanche et on partage l'enthousiasme de nos Emigrés. Au passage de Louis XVIII on se précipite chez Grillon, à Albermale, pour le voir et l'acclamer. Il est vrai que bon nombre de nos Emigrés, de leur côté, rentraient pleinement dans les sentiments de leurs hôtes anglais. On voit même certains d'entre eux s'extasier devant la splendeur des fêtes de la victoire : « C'est en vain, déclare l'un d'eux, qu'on s'efforcerait de tracer dans toute leur étendue aux yeux de l'étranger, le degré ou plutôt l'excès de joie et d'exultation que Londres et la nation britannique en général ont manifesté à l'occasion de la fête. C'est en vain qu'on tenterait de lui faire une peinture réelle des jouissances et des illuminations qui s'y sont faites à l'occasion de cet événement heureux, si glorieux pour lui et pour elle... Le triomphe de Trafalgar qui avait

(8) Cf. appendice pp. 182-3. Castlereagh to Liverpool, Sept. 5, 1814, p. 5.

(9) PIERRE DE LA GORCE. *La Restauration. Louis XVIII*, Paris 1926,

sauvé l'Angleterre, fut rappelé par un combat naval sur la rivière à Hyde Park, pour lequel vingt-cinq frégates avec canons et voiles avaient été amenées à grands frais des différents ports... » (10).

En tout cas, soit dans la joie du triomphe, soit par suite d'une générosité que renforçait encore la gratitude de nos Emigrés, dès le printemps de 1814, on voit les sentiments de l'Angleterre à l'égard de la France se modifier très heureusement et les voyageurs anglais se précipiter vers Paris.

« A Paris ! Tout le monde à Paris » ! répète-t-on volontiers, et c'est à qui arrivera le premier.

Un type amusant de ces touristes de la classe moyenne, qui accouraient empressés, soit pour voir les beautés de Paris, soit pour être témoins des grands événements qui s'y préparaient, nous a été présenté par un des plus sévères critiques de la France, JOHN SCOTT, dans son *Tableau de Paris* (11) : « Les hasards du voyage, déclare Scott, firent tomber dans notre groupe un jeune commerçant anglais, qui s'était mis en tête de faire une visite d'une semaine à Paris... Il ne savait pas un seul mot de français et ne connaissait personne dans la capitale française. Ses jours et ses nuits avaient été consacrés non aux Belles Lettres, mais au Grand Livre, et cependant il avait résolu de voir par lui-même, les beautés du Louvre. Tel était le principal objet de son expédition et il fut désappointé car il trouva le

(10) An. *Le Départ de Londres ou Tribut de reconnaissance*. Paris, 1814.

(11) JOHN SCOTT. *A visit to Paris in 1814*, London 1815.

Louvre fermé à son arrivée ». « C'était, ajoute Scott, un excellent spécimen national de nos défauts aussi bien que de nos qualités. Jamais curiosité instinctive, assurance personnelle, intrépidité aveugle ne se révélèrent d'une façon plus éclatante que dans les voyages de ce personnage... Il n'avait rien prévu, mais il était tout à fait sûr qu'il se tirerait très bien d'affaire dans toutes les circonstances. Il ne s'était point procuré de passeport, car il était certain que ces passeports étaient une plaisanterie. Jamais on n'oserait arrêter un citoyen anglais ; on pouvait bien voyager d'un bout à l'autre de l'Angleterre sans passeport. Il n'avait ni lettre de crédit, ni argent français d'aucune sorte, mais il était amplement pourvu de « bank-notes », et il eût bien voulu voir un Français lui refuser un billet de la Banque d'Angleterre. Naturellement, il fut exposé à bien des difficultés qui, s'il eût été seul, eussent été sérieuses, mais il les traita avec la plus magnifique indifférence et les attribua à la maladresse et à l'ignorance du peuple chez lequel il était venu... » « Le premier incident qui vint ébranler quelque peu sa conviction qu'un Anglais pouvait s'en aller comme un être supérieur, partout en France, à son gré, sans observer les coutumes et les règles, et être traité avec une soumission respectueuse de la part de ses habitants, fut l'entrée dans la diligence d'un jeune officier de dragons, au port noble et à l'air assuré. Notre boutiquier lui jeta un regard familier. L'officier tira de sa poche une tabatière dont le couvercle portait un superbe portrait de Napoléon en émail. Sa dévotion allait

jusqu'à lui faire porter un second portrait de ce même personnage, à un ruban noir, en sautoir. C'était évidemment un homme bien élevé et le premier que nous eussions vu en France avec une telle assurance dans son port extérieur. Tout ce que notre voyageur avait lu dans les journaux de son pays sur ce monstre de Bonaparte, lui revint à l'esprit. Et d'avoir devant lui, en fait, touchant ses genoux, un homme qui étalait le portrait d'un tel misérable, qui clairement regrettait sa chute et qui avait très probablement pris part à ses atrocités, dépassait l'entendement et accablait les sens de notre Anglais. L'officier se refusa à toute conversation, avec plus de fermeté qu'il n'est habituel en France. A un compliment qui lui fut adressé, exprimant l'espoir que « ces relations amicales entre les deux pays dureraient et que la tranquillité de la France ne serait pas interrompue » il répondit : « Très bien, Messieurs, mais cela ne me maintiendra pas capitaine, toujours capitaine ». « Après le départ du capitaine, le boutiquier demanda, avec une curiosité remplie d'admiration, à ceux d'entre nous qui avaient parlé au Français, si vraiment il aimait Bonaparte, s'il était allé à Moscou, et si vraisemblablement il allait se mettre en rebellion contre Louis XVIII ».

Le jeune commerçant gallophobe et antibonapartiste, que dépeint Scott, eut du moins le bon esprit de ne pas laisser de relation écrite de son voyage. Il en fut de même de toute une légion de visiteurs qui tantôt s'en allaient par les rues et les boulevards de notre capitale « étonnés des

scènes étranges qui s'offraient à leurs regards », tantôt envahissaient nos restaurants, nos cafés et nos théâtres, à tel point que le Révérend Stanley, dont le journal n'a paru il est vrai que beaucoup plus tard, se demandait : « Où sont les Français ? Dans les loges des théâtres, dans les hôtels, les restaurants, en un mot partout John Bull s'est installé et a pris possession... C'est tout au plus si, aux alentours des Tuileries et çà et là dans la ville, quelques petits vieux bien poudrés, des bons papas du temps passé, apparaissent, errant de leurs pas incertains, secs et ridés comme des momies avec leurs rubans et leurs croix de Saint-Louis » (12).

Plus d'un parmi ces visiteurs ne connaissait sans doute pas mieux notre langue que ces « sept compatriotes » avec lesquels s'attabla un soir le Major Blayney, et dont pas un, assure-t-il ne savait assez de français pour demander un couvert » (13). D'autres ressemblaient peut-être, selon les mots de ce même Lord Blayney, « à cette espèce de gens » que décrit Boniface en parlant de son maître ». « Il parle peu, pense encore moins, ne fait rien du tout, mais cela n'empêche pas que ce soit un gentilhomme qui jouit d'une grande fortune et qui se moque du reste du monde ». Rendons grâce à ces observateurs que Sterne eût classés parmi « *les silencieux* » de ne pas nous avoir fait part, dans des *Lettres* et *Mémoires*, de ce mépris du monde, et de

(12) REV. ED. STANLEY. *Before and after Waterloo*, London 1907.

(13) LORD BLAYNEY. *Relation d'un voyage forcé*, p. 350. Paris et Londres 1815.

n'avoir point, comme tant de leurs compatriotes en voyage, transcrit les remarques qu'ils eussent pu faire sans penser.

On ne peut en dire autant de tout un groupe d'autres visiteurs dont les noms cependant méritent à peine d'être relevés. Les uns, parce qu'ils n'ont fait que passer, comme ce RÉVÉREND WAKE, qui sous le titre pompeux d' « *Histoire d'une visite en France en septembre 1814* » ou « *Journal de huit jours* », nous donne tout simplement le récit d'une excursion de Douvres à Calais, de Calais à Boulogne, en diligence, et de Boulogne à Douvres, excursion de cinq jours, car ayant débarqué en France le mardi soir, l'excellent Révérend Wake se retrouvait en Angleterre le dimanche suivant. Devant la pauvreté de ce journal, une revue anglaise, la *Quarterly Review*, en soulignant avec ironie « la prodigieuse célérité du Révérend Wake », se demande comment en huit jours « tout homme ayant le moindre bon sens et le moindre don d'observation, a pu voir si peu, et s'imaginer qu'il avait tant à dire ».

D'autres enfin, dont le séjour a été plus prolongé, ne savent pas manier la plume et sont tout à fait incapables de décrire ce qu'ils ont vu. Le seul intérêt de leurs relations de voyage réside dans l'incroyable naïveté et l'ignorance complète qu'elles nous révèlent de la part de beaucoup d'Anglais à l'égard de la France et des choses françaises en 1814.

Paris, pour la masse du public moyen anglais, est devenu une ville totalement étrangère et dont on ne se fait pas la moindre idée. Bon nombre de voyageurs s'y sentent complètement dépaysés et même à l'aide de *Plans* et de

Guides, qu'ils mettent d'ailleurs largement à contribution pour étoffer leurs écrits, ils n'arrivent pas à s'y orienter. Tel cet HENRY WANSEY Esq, membre de la Société des Antiquaires de Londres et qui dans sa « *Visite à Paris en juin 1814* », mélange étrangement les monuments de la capitale, situant le Palais du Luxembourg sur les rives de la Seine, et nous décrivant le Palais Royal comme un monument « du même style que la Bourse de Londres, excepté que c'est un rectangle cinq fois plus grand que cette dernière ». Au Louvre, l'illustre antiquaire a découvert « plus de cent tableaux de Rubens et de Guide ». Quant aux victoires dorées de l'Arc de Triomphe du Carrousel, elles lui semblent « de grandeur naturelle ». Etant allé au théâtre dès le soir de son arrivée, il a vu Talma y « jouer une pièce de Molière » et enfin, ayant visité la Butte Chaumont, le 12 juin, notre visiteur s'étonne « de ne point y découvrir de traces du massacre du 30 mars ». Le Panthéon ou Eglise Sainte-Geneviève lui semble « bâti sur le modèle d'un ancien temple grec dédié à la Vertu et à l'Honneur, « impliquant » (ce dont Soufflot ne s'était sans doute pas avisé), « qu'il faut d'abord passer par l'un pour arriver à l'autre ». Dans ce Panthéon, « il y a des salles et des caveaux assez vastes pour recevoir de deux à trois mille enterrements ».

D'autres voyageurs moins naïfs et plus qualifiés, mais complètement aveuglés par leur haine de Napoléon et leurs préjugés politiques et nationaux, nous laissent de la France des tableaux presque aussi médiocres que celui de l'anti-

quaire Wansey. Tel par exemple le RÉVÉREND WESTON auteur de deux ouvrages sur la France, dont l'un, un *Eloge de Paris*, qu'il avait déjà visité en 1792 et en 1802. Le Révérend Weston, membre de la Société Royale de Londres, auteur de nombreux ouvrages sur la Bible et les littératures grecque, allemande, persane et chinoise, nous retrace tout d'abord l'histoire de Paris « de tout temps une ville attrayante », depuis François I^{er} jusqu'à Bonaparte, dont le souvenir le poursuit et l'obsède. « Peu de temps après Louis XVI, apparut, comme l'horrible fantôme de Camoëns, sortant de la mer (Chant V, stances 39 et 40), Napoléon le Grand, d'origine grecque, de la famille des Kalomery (mot qui, traduit, veut dire Bonaparte), famille qui émigra de la Morée et colonisa la Corse, il y a trois cents ans ». « Cet homme extraordinaire, victime d'une superstition trop crédule et d'une ambition trop insatiable, se proposa de voguer sur le flot de la postérité, en grand apparat, sur le vaisseau doré de son bon navire Paris, en affichant ses N. sur les voiles de ce vaisseau ». Et, reprenant les jeux de mots de nos royalistes, il ajoute : « C'est dans ce but qu'on a — des-N.-mis-partout — et des abeilles en tous lieux comme les emblèmes d'un chevalier d'industrie ».

Tout rempli d'une sainte indignation contre l'usurpateur, le Révérend Weston s'étonne du peu d'enthousiasme des Français pour leur roi légitime et l'explique de la façon suivante : « L'usurpateur, si atroce qu'il fût, flattait leur orgueil, leur amour des exactions rigoureuses et leurs

habitudes de déprédation... Ils ne peuvent donc se contenter de l'héritier légitime du trône. Ils l'appellent un « sacré imbécile ». Pour se consoler, le Révérend Weston s'amuse à relever les calembours et les plaisanteries des royalistes sur Napoléon et affirme qu'on les retrouve dans « la bouche de tous les Parisiens, qui se moquent ainsi de l'homme contre lequel, pas plus tard qu'hier, ils n'eussent osé lever un doigt ». Napoléon, aux yeux du Révérend Weston, « n'était qu'un voleur qui ne respectait rien, pas même les femmes, et un tyran ». C'est ce Napoléon-là qu'il retrouve sans cesse dans Paris, et qu'il n'arrive pas à oublier au cours de ses interminables et prétentieuses dissertations sur les monuments de Paris, les manuscrits de nos bibliothèques et l'état des sciences et de la littérature en France en 1814. Dans sa « *Rapide esquisse de Paris par un visiteur* », on relève même çà et là des détails d'une naïveté amusante, comme cette première et touchante manifestation de l'Entente Cordiale, qu'il note avec soin. Etant allé au Vaudeville pour y assister à la représentation des « *Allants et Venants* », le Révérend Weston eut le plaisir d'y retrouver, sur la scène, deux compatriotes, un Milord et une Milady et d'y entendre le dialogue suivant qu'il transcrit fidèlement :

Milord : Goddam. Vive la paix.

Milady : Les Français et les Anglais sont assez rapprochés pour se donner la main par dessus le Détroit.

, Egalement antibonapartiste, et qui plus est, ayant vécu au contact d'émigrés français en Angleterre, qui lui avaient

fait le plus noir tableau des horreurs de la Révolution, est le RÉVÉREND JOHN EUSTACE, prêtre catholique anglais, qui est venu jeter un regard atterré sur le champ de ce « Gigantesque Athéisme » que représente pour lui la France, afin de voir de ses propres yeux le pays qui « était passé par toutes les étapes de la Révolution, la rébellion, la guerre civile, la guerre étrangère, l'anarchie et le despotisme ». Comme tant d'autres de ses compatriotes, le Révérend Eustace est favorablement impressionné par le spectacle que lui offre la France à son arrivée. « Le paysage est plus vaste que le paysage anglais »... Les routes sont bordées d'arbres et excellentes »... « La terre semble cultivée avec soin »... « Les villes sont en général bien bâties et supérieures aux petites villes anglaises »... Jusque là, tout va bien. « So far so good », s'écrie le Révérend Eustace, mais dès que des lieux et des objets matériels il passe aux gens, commence la désillusion. Aux arrêts de la diligence, il voit des mendiants, « des êtres misérables et dégoûtants car il y a beaucoup de pauvreté en France »... « Le pays est dépeuplé, les anciens châteaux ont disparu ainsi que leurs maîtres »... « La terre est cultivée par des vieillards et des enfants, qui ne vont pas à l'école et qu'on abandonne à la corruption innée de leur cœur. Le vice et la férocité apparaissent déjà sur les visages de la nouvelle génération et ont effacé la joie, la bonne humeur et la joyeuse mine qui caractérisaient, supposait-on, même les enfants de l'ancienne France »... Après la description traditionnelle des Champs-Élysées, des Tuileries, et une dissertation prétentieuse sur

les ponts, les fontaines et autres monuments de Paris, le Révérend Eustace en arrive au sujet qui l'intéresse le plus, l'état de la religion en France en 1814. « Avant la Révolution, affirme-t-il, il y avait 220 églises à Paris, il n'en reste plus que 39 par suite de la frénésie de la Révolution et de la trahison et l'indifférence de Napoléon ». Après cela, ajoute-t-il à son correspondant, « vous vous attendez à un sombre tableau de l'état de la religion et à une condamnation sévère des sentiments anti-chrétiens de la nation française ». — « Eh bien non ». Notre visiteur doit reconnaître que les récits qu'on lui avait faits depuis quelques années étaient « si exagérés, que ses observations personnelles tendent plutôt à consoler qu'à affliger le bon chrétien... Le christianisme a survécu à ce terrible assaut... Je n'ai remarqué ni manque de dévotion, ni légèreté indécente, ni conversations déplacées dans les églises. L'auditoire se composait en grande partie de femmes, mais cela est dû à la guerre... Somme toute, la tentative faite pour déchristianiser la France a échoué ».

Quant aux dispositions des Français et particulièrement des Parisiens, elles font sur lui une impression fâcheuse. « La Révolution a-t-elle modifié leurs anciennes habitudes, ou sont-ils encore ce même peuple aimable, vif, fier de lui-même et indulgent pour les autres, content de ses distractions de chaque jour, peu prévoyant et oublieux, mais poli, attentif, désirant toujours plaire et fort souvent très avenant ? » — Hélas ! non. Tant de scènes de sauvagerie, le spectacle de tant de misère l'ont rempli d'une morne

tristesse et de férocité... Au début de la Révolution, on avait déjà supprimé bien des écoles et des universités, suppression qui fut suivie d'une totale négligence du culte ». Ensuite vinrent les guerres. « Or, quel a été l'état d'esprit de l'armée française sous Napoléon ? Un esprit d'athéisme et de vice presque incroyable. Une armée pareille est une confédération de bandits, une légion de démons déchaînés sur la création pour la défigurer et en détruire les beautés. Or tous les jeunes Français devaient entrer dans cette armée ».

Dans ce tableau comme dans le précédent, on reconnaît sans peine les échos de la fameuse brochure dans laquelle Chateaubriand avait dénoncé « les écoles où, rassemblés au son du tambour, les enfants deviennent irréli-
gieux, débauchés, contempteurs des vertus domestiques ». De déduction en déduction, l'excellent Révérend Eustace en arrive à établir « que les Français veulent un stimulant plus vif que la paix », et que l'armée française « se précipiterait avec joie dans une guerre nouvelle, pour secouer le poids intolérable de l'ennui et du désceuvrement qui la dévorent ».

Comme toujours, c'est au moment où on les croit disparues, qu'on aime se rappeler les qualités du caractère français et de cette France policée aimable et accueillante d'avant la Révolution. Ces hommages posthumes à l'affabilité française ne sont pas rares en 1814 et on en retrouve des échos dans la plupart des revues anglaises. « Paris est bien changé », s'écrie l'une d'entre elles, « sa société, ses modes, ses mœurs, ne sont plus les mêmes. Tous ces

charmes qui autrefois attiraient et captivaient les visiteurs devront sortir d'une longue et morne torpeur »... « En dépit de la férocité introduite dans les mœurs par le récent despotisme militaire, nous restons persuadés que sous le gouvernement aimable et courtois des Bourbons ces qualités revivront, car elles sont conformes au génie de la nation. Mais avant qu'elles n'atteignent ce degré de splendeur et d'attraction dont elles jouissaient sous l'ancien régime, bien des années devront s'écouler » (14).

Tout médiocres que sont les nombreux tableaux des gens d'église, on est bien obligé d'en tenir compte, car si l'Angleterre est, selon le mot de Voltaire, le pays où chacun se fait sa religion comme il l'entend et choisit lui-même le chemin qui le mènera au ciel, elle est aussi celui où la voix du Pasteur porte loin, surtout en temps de crise ou au lendemain d'une crise nationale.

Ce n'est que justice de rappeler d'ailleurs que les diatribes, même les plus vigoureuses, des visiteurs anglais hostiles à Napoléon ne valent dans l'ensemble ni plus ni moins que celles de nos Emigrés. Dans leur sévérité et leur partialité, elles n'arrivent pas à dépasser ni même à égaler les innombrables « Invocations », « Révélations », « Visions » et « Apparitions » qui saluèrent en France la chute de « Buonaparte », « le Corse dévoilé », « l'Usurpateur », le « Néron de l'Europe ». On les trouve relativement modérées à côté des récits que firent nos Emigrés des

(14) *Brit. Crit.*, vol. 2, Jul.-Dec. 1814, p. 273.

« perfidies », « cruautés », et « crimes », et « forfaits », et « attentats », et « péchés de Nicolas Bonaparte depuis l'âge de treize ans jusqu'à son exil ».

II

Les récits de ces témoins ne sont du reste pas tous dépourvus d'intérêt. On y retrouve l'image très mélangée et encore incertaine que l'Angleterre s'est faite de la France, au lendemain d'une lutte sans merci au cours laquelle les préjugés les plus odieux avaient été répandus sur notre pays. Ces visiteurs anglais sont d'ailleurs, en général, d'excellents observateurs de détail et ils rapportent assez fidèlement les faits, lorsqu'ils ne sont pas emportés par la passion ou par leurs préjugés. Malheureusement, comme c'est le plus souvent le cas pour les voyageurs mal préparés et qui ne font que passer, chacun ne saisit tout au plus qu'un ou deux aspects de notre vie française et s'empresse de noter tout ce qui peut les confirmer. De là une série de tableaux à la fois systématiques et incomplets, mais dans l'ensemble desquels, on peut glaner bon nombre de faits qui souvent ont échappé à nos propres compatriotes.

C'est ainsi qu'un des ouvrages les plus curieux pour qui veut reconstituer l'atmosphère de fête que trouvèrent en France les premiers visiteurs étrangers du printemps de 1814, est le journal de voyage modestement intitulé « *Lettres d'une dame anglaise anonyme à sa sœur* » (15). Ces Lettres

(15) *Letters from a Lady to her sister during a tour of Paris in April and May 1814.* Anonymous London 1814.

semblent avoir été très répandues en Angleterre, et le succès en avoir été tel qu'elles furent imitées en France dans un ouvrage de propagande royaliste.

Partie de Londres le 23 avril, après avoir fièrement arboré la cocarde blanche, notre voyageuse arrive à Paris le 29. « Il est parfaitement impossible », déclare-t-elle, de décrire l'enthousiasme avec lequel nous avons, en tant qu'Anglais, été reçues. Partout sur notre passage, les gens nous saluaient, nous faisaient bonjour de la main, et nous témoignaient toutes les politesses et attentions possibles ». Dans les villes traversées, ce n'étaient qu'arcs de triomphe avec les inscriptions suivantes : « Vive le Roi », « Vivent les Bourbons », « le Régent d'Angleterre », « l'Empereur des Russes ». Et que de compliments ! A Ecoen, la Supérieure du Pensionnat lui parle avec tendresse de ces « chers Anglais » auxquels la France est si redevable ». Ajoutez à cela qu'il n'y a pas de pays « plus riche, plus varié et mieux cultivé que la France »... « C'est un véritable jardin ». L'effet de surprise que de tout temps la France a produit sur ses visiteurs anglais est décuplé par le fait que, comme tant d'autres de ses compatriotes, notre voyageuse s'attendait sans doute à trouver un pays misérable, en ruines, et des armées en déroute. Elle s'émerveille donc devant le spectacle que lui offrent les campagnes françaises, sillonnées de routes, qui lui « paraissent excellentes ». Les auberges, il est vrai, sont « misérables ». La « malpropreté des gens, leur manque de tenue », sont souvent faits

pour choquer des dames anglaises, mais les « visages souriants » des Français, « leur amabilité, leur accueil cordial » sont « une compensation plus que suffisante »... Arrivée au terme de son voyage, elle se « sent incapable de décrire la joie, l'étonnement, le ravissement qu'elle éprouve devant les « merveilles de ce lieu fascinant qu'est Paris ». Ayant eu le bonheur d'arriver à temps pour assister à l'entrée de Louis XVIII dans Paris, elle nous en donne un tableau moins coloré peut-être, mais plus véridique que celui de Chateaubriand. Elle nous montre donc le défilé des troupes, la garde nationale à pied et à cheval, la garde royale, les troupes de la ligne et les différents corps des troupes de Napoléon, « toutes reçues avec les mêmes acclamations. On était surpris qu'elles eussent pu échapper à la mort à laquelle une folle ambition les avait exposées ». Chacun criait vigoureusement : « Vivent les braves », et ces cris redoublèrent quand parut la Garde Impériale portant maintenant la cocarde blanche ». A Notre-Dame où elle a vu arriver le Roi qui paraissait « terriblement fatigué », elle s'est laissé gagner par la contagion et devant l'enthousiasme ému des royalistes, en entendant le « *Domine Salvum fac Regem* », la voilà qui « pleure comme un enfant. »

Dans cette atmosphère de fête pour les étrangers, et malheureusement aussi pour quelques Français (16), elle

(16) « Cela ressemble tant à une fête, s'écriait M^{me} de Coigny, que c'est dommage que ce soit une conquête. »

admire les illuminations qui lui rappellent celles de Londres, le lendemain de l'abdication de Napoléon. « Sur les quais, un écusson représente un soleil qui se lève parmi les lys, et porte comme inscription : « Il illumine le plus beau de nos jours »... A côté, quatre autres écussons avec les inscriptions suivantes, en russe, en allemand, en anglais : « A la gloire des armées russes », « A la valeur prussienne », « A la magnanimité anglaise », « A la générosité autrichienne ». A l'Opéra, elle voit le Duc de Wellington chaleureusement applaudi et le Duc de Berry au premier rang de ceux qui l'applaudissent, et s'écrie : « Oh ! c'était un spectacle touchant pour une Anglaise, avec les sentiments que j'éprouve pour mon pays bien-aimé ». Il n'en faut pas davantage et tout ce qui peut confirmer ces impressions premières est soigneusement enregistré. Notre voyageuse ne voit pas ce qu'il peut y avoir d'intéressé dans les remarques flatteuses de sa modiste et de ses fournisseurs, pas plus qu'elle ne se demande si l'opinion de la Supérieure du Pensionnat d'Ecouen n'est pas, après tout, celle d'un milieu très limité. A Paris, elle ne comprend point que le petit vieux monsieur pimpant et guilleret qui, aux Tuileries, offre sa protection aux visiteuses anglaises en leur annonçant qu'il est Chevalier de Saint Louis, et l'officier âgé qui, à Notre-Dame, lui avoue qu'il « adore les Anglais » sont des gens d'une autre époque, et dont l'enthousiasme pour l'Angleterre peut très bien ne pas être partagé par la majorité des Français. Elle ne se dit point qu'il y a encore plus de curiosité que d'enthou-

siasme dans l'empressement des foules qui, dans les jardins publics, à Paris, se précipitent en criant : « Des Anglaises ! Des Anglaises ! » A ses yeux, Paris est une ville en fête, une capitale qui vient de reconquérir sa liberté. Le retour de Louis XVIII est « un des plus beaux jours de l'histoire de France ».

La conclusion de ces impressions enthousiastes, que teinte une nuance de jalousie, est cependant assez curieuse. Dans ses adieux à son cher Paris, notre visiteuse ne manque pas de faire les réserves suivantes à son approbation jusqu'alors illimitée : « Quoique tes manières soient extrêmement agréables et charmantes, cependant tu es très peu sincère. Tes musées sont sans pareils, tes boulevards et tes quais tout à fait splendides, et cependant tu ne peux rivaliser avec nous dans notre commerce, nos institutions charitables, nos nobles rues et nos places publiques. La propreté et le confort sont deux mots qui te sont inconnus et c'est pourquoi j'espère vivre et mourir dans mon heureuse et chère vieille Angleterre ».

III

Plus utile comme témoin, car il est moins porté à l'enthousiasme et moins sujet à des revirements, est un certain WILLIAM SHEPHERD, pasteur protestant bien connu en Angleterre comme savant et comme « ami inflexible de la liberté ». Son témoignage, vigoureusement combattu par

la *Quarterly Review* est, au contraire, présenté par la *Revue d'Edimbourg* comme un document précieux, comme « le journal de voyage, sans prétention et rempli d'honnêteté, d'un homme sensé et de talent ». Le Révérend Shepherd connaissait déjà la France qu'il avait visitée en 1802. Il n'a donc aucune difficulté à s'y orienter. Il est attiré à Paris, par le désir de voir les riches collections de nos musées, et son enthousiasme en entrant au Louvre est tel, qu'il se félicite que tant d'œuvres d'art y aient été rassemblées de tous les coins de l'Europe.

Un autre but de son voyage était, dit-il, « de se rendre compte des changements qui s'étaient produits en France depuis 1802, et d'étudier les dispositions du peuple français à l'égard de leur nouveau gouvernement et du maître dont ils venaient d'être débarrassés » tout en essayant de découvrir leurs sentiments envers leurs voisins anglais. L'impression qu'il rapporte de son séjour à Paris est dans l'ensemble peu favorable. Non point que le Révérend Shepherd se laisse égarer par la clameur des royalistes. Au contraire, dès son arrivée, il comprend très bien que la France est divisée. D'après lui, « la majorité du peuple est nettement opposée à Bonaparte, mais ne manifeste guère de zèle pour le gouvernement qui a mis fin à sa tyrannie ». Par contre, « la popularité de Bonaparte dans l'armée est indiscutable ». Excellent observateur, il note la promptitude avec laquelle nos compatriotes saisissent au théâtre les allusions politiques, détail que confirment amplement les renseignements que nous avons sur les incidents que

soulevèrent bon nombre de pièces de l'époque, les *Marius* d'Arnault entre autres. A une représentation de *Méroe* de Voltaire, il a vu les royalistes applaudir bruyamment les vers suivants :

« Vous que tant de constance, et quinze ans de misère
« Font encor plus auguste et nous rendent plus cher »

et manifester leur mépris pour Napoléon en entendant le passage suivant :

« La fière ambition dont il est dévoré
« Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré ».

Il a vu également les partisans de Napoléon se rallier et faire énergiquement face à leurs adversaires en applaudissant vigoureusement les lignes suivantes :

« Un soldat tel que moi peut justement prétendre
« A gouverner l'Etat quand il l'a su défendre.
« Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux (17).

Les dispositions de l'armée ne lui semblent pas douteuses, et elles n'ont pas échappé, non plus, dit-il à un autre de ses compatriotes qui, ayant assisté à une revue, a vu
« les troupes répéter mollement et sur un ton boudeur,
« Vive le Roi », à la suite de leur Général, et crier avec enthousiasme « Vive l'Empereur » dès qu'elles avaient formé les faisceaux ».

Chaque fois où il est entré en contact avec des officiers de la Grande Armée, il a retrouvé ce même mépris pour

(17) Voltaire *Méroe* A. I. Sc. 3.

le Roi et pour ces vieux officiers, revenant d'un autre régime, qui demandaient si bruyamment à reprendre du service. Il note donc, comme tout à fait caractéristique d'un état d'esprit très répandu dans l'armée, les remarques suivantes d'un ancien officier qui lui avait demandé « ce que nous pensions de Louis en Angleterre », à quoi j'avais répondu qu'il avait vécu d'une vie si retirée, qu'on n'avait que peu ou point parlé de ses habitudes et de ses faits et gestes, jusqu'au jour où les événements récents l'avaient tiré de sa retraite ». « Je vous comprends, me répliqua-t-il, il a bien mangé et bien dormi, et voilà de grands préparatifs pour conduire les affaires d'un grand royaume ». « En un mot, il était rempli de chagrin et d'amertume, et comme je lui suggérais que probablement il courrait des dangers par suite de la liberté de son langage, il me dit qu'il ne craignait rien de ce côté-là, car il exprimait les sentiments de milliers et de milliers de ses compatriotes, comme je m'en apercevrais certainement en arrivant à Paris »... « D'après cet officier, Louis XVIII ne pouvait rien faire de bien. Il n'avait tenu aucune de ses promesses ; il avait accepté une constitution, mais en avait violé tous les articles. Il s'était solennellement engagé à garder les autorités constituées, mais il avait fait les changements les plus arbitraires, il avait flatté l'armée en affirmant qu'il avait une confiance absolue dans sa loyauté, et cependant il avait éloigné la Garde Impériale de Paris, et il en avait réduit les privilèges et traitements, et se proposait de rétablir l'ancienne institution des Gardes Suisses, en un mot il

s'était mis sous la coupe de ces « coquins de prêtres dont les mauvais conseils avaient mené son frère à l'échafaud ».

Quant aux dispositions de la France à l'égard de ses voisins et tout particulièrement de l'Angleterre, elles paraissent au Révérend Shepherd « de nature à rabaisser les espérances qu'on aurait pu normalement se permettre ». « L'orgueil national a été trop profondément blessé pour permettre à ce peuple de rester en repos. Les Français tiraient une consolation de toute convulsion qui leur donnerait l'occasion d'effacer leurs humiliations récentes et de prendre leur revanche (18) ». La lecture du livre du Révérend Shepherd inspire à la *Revue d'Edimbourg*, l'organe des libéraux anglais, les réflexions suivantes : « Les masses humaines, et surtout en France, ne sont nullement remarquables par la constance de leurs attachements politiques, et une juste considération de leurs intérêts véritables cède trop souvent le pas à quelque sot préjugé ou à un caprice. Ce serait une folie de la part des Bourbons de négliger la voix du peuple, et de fermer les yeux aux inconvénients de la situation présente. Ce serait également une erreur de la part des autres puissances et spécialement l'Angleterre, de compter avec trop de sûreté sur une paix durable basée sur la croyance que la France est épuisée dans ses ressources, ou que son esprit est abattu » (19). Egalement très précieux comme témoin, est un certain MORIS BIRKBECK, qui, de juillet à septembre 1814, fait un

(18) WILLIAM SHEPHERD. Paris in 1802 and 1814. London 1814.

(19) Ibid.

long voyage en France, de Dieppe à Paris, de Paris à Lyon et aux Pyrénées, et rentre à Paris en passant par Toulouse. Birkbeck, dont le livre est modestement intitulé : « *Notes d'un voyage en France par Moris Birkbeck, cultivateur* », nous donne une véritable enquête sur l'agriculture, la condition des classes agricoles et l'état d'esprit du peuple, en France, au lendemain des guerres napoléoniennes.

Esprit indépendant, et dépourvu de préjugés, Birkbeck qui veut voir par lui-même, ne suit point aveuglément le troupeau des visiteurs anglais. Alors que ses compatriotes se précipitent vers Paris, il se dirige vers la province, « ayant fait provision de bonne humeur en arrivant en France et l'ayant gardée pendant tout son voyage » (20). Non point que Birkbeck soit un observateur médiocre, un de ces optimistes qui trouvent qu'en France tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il ne se déclare pas sans cesse « enchanté, toujours enchanté », comme la célèbre comtesse de Blessington. Il ne se répand pas en épithètes grandioses et naïves à la vue des monuments de Paris. Il ne les proclame pas « sublimes, élégants, chastes ». Il déclare simplement que « Paris est un objet trop vaste pour l'étude d'un étranger qui ne fait que passer ». C'est un observateur intelligent et attentif, venu en France sans haine et qui rentre dans son pays persuadé que les deux peuples ont été trompés par leurs gouvernants.

Birkbeck, au demeurant, est anglais, profondément

(20) MORIS BIRKBECK. *Notes on a journey through France*, London 1815.

anglais. Il est dans la vie française maints côtés qui ne laissent pas de lui déplaire. Avec une belle et naïve franchise, il établit même, vers la fin de son livre, une liste assez longue des coutumes françaises qui lui ont paru tout particulièrement répréhensibles : Les Français ont la détestable habitude de cracher et celle non moins fâcheuse de marchander, leur voitures sont mauvaises, leurs selles médiocres, leurs rues mal pavées, les odeurs qui se dégagent dans certaines villes lui semblent aussi atroces que l'habitude française de jeter des balayures et autres immondices par les fenêtres, sur les passants... Il déteste les sabots, trop bruyants, les salutations exagérées, les longs repas, le trop grand nombre de plats qu'on y sert ; il n'aime ni les cartes françaises, ni le billard français. La vue des uniformes trop nombreux des militaires l'excède, et enfin il a horreur des prêtres.

Dans tous ces sujets d'irritation, il en est un toutefois qu'il a su éviter, la haine de Napoléon, auquel il sait même, au besoin, rendre hommage. « Il y a, dit-il, dans tout ce qui touche Bonaparte, une magnificence qui vous emporte en dépit de votre jugement plus posé. De quelque côté qu'on se tourne, c'est quelque monument majestueux de son goût. En fait, la grandeur de Paris est son œuvre, et maintenant on voit des ouvriers occupés, de toutes parts à gratter son nom et à défigurer ses aigles. Voilà qui est vraiment pitoyable. Les Bourbons dans leur tentative pour rabaisser Napoléon, renversent ses statues et en effacent les insignes de son pouvoir, dirigeant leur attaque contre son

côté le moins vulnérable. Il a fait exécuter de grands travaux, d'une utilité permanente, et beaucoup d'une splendeur étonnante. Sous ses auspices le gouvernement intérieur du pays était sage et efficace, la propriété était sacrée et les crimes rares, car on ne les commettait pas impunément... C'est par suite de la folie de sa politique extérieure que sa tyrannie est devenue intolérable »... « Que ses successeurs, ajoute sagement Birkbeck, poursuivent une politique contraire ; et alors ils n'auront point de rival dans Bonaparte ». Pour ce qui est des dispositions des Français, Birkbeck les résume de la façon suivante : « Si nous considérons la France dans son ensemble, à part les politiciens agités de la métropole, les neuf dixièmes des Français seront républicains, lorsqu'ils seront mis à l'épreuve. C'est à la République qu'ils doivent tout ce qu'ils possèdent en fait de biens et d'indépendance ; mais le seul objet de leur prière présente est le repos et la sécurité. Que le monarque restauré y veille bien. Il y a un fort parti en faveur de la tranquillité, mais très peu d'attachement pour la royauté en dehors des cercles immédiats de la cour ». Les cercles parisiens restent aveugles. Il est cependant des faits, apparemment insignifiants pour un Français, mais qui pour un observateur étranger, en disent long, et Birkbeck de noter avec soin l'incident suivant : « Comme nous étions assis devant un café dans le village de Saint-Cloud, la Duchesse d'Angoulême arriva dans une voiture de gala à huit chevaux. Un landau ouvert, à six chevaux, vint à sa rencontre pour la conduire au Palais. Elle changea de voi-

ture parmi une foule immense qui ne fit que très peu attention à elle, ce qui fit monter la colère d'un ardent royaliste et mena à une discussion qui me donna une occasion nouvelle de remarquer combien les gens de ce parti (les royalistes) à Paris, ignorent le changement qui s'est réellement produit dans le caractère français. Ils sont tellement éblouis par leur brillante cité qu'ils ne font que peu de cas des vingt-six millions de citoyens indépendants français qui sont en dehors de leur cercle parisien. La Cour peut leur sembler de la même importance que sous l'ancien régime, lorsque le peuple des campagnes n'était qu'un simple zéro, et la noblesse et le clergé étaient la nation française, dont la Cour était le centre. Il n'en est plus du tout de même ; c'est l'indifférence et non l'insignifiance du peuple qui maintenant donne de l'importance aux politiciens des Tuileries. Tirez le peuple de cette indifférence et le charme sera rompu ». Birkbeck n'était du reste pas le seul Anglais à comprendre qu'un nouvel état de choses était né de la Révolution. Cobbett, le célèbre agitateur radical anglais, était persuadé, lui aussi, que le peuple français n'était plus celui de l'Ancien Régime. « Il a goûté de la liberté, affirmait Cobbett, il a contracté l'habitude de la discussion, il s'est pénétré de mépris pour les institutions aristocratiques; vouloir le ramener en arrière, c'est préparer une nouvelle Révolution ».

La situation de la France n'en restait pas moins inquiétante pour Birkbeck, comme pour bon nombre d'autres observateurs anglais. Il se demandait ce qu'elle

allait devenir, dominée comme elle l'était par « les militaires d'autrefois » et par « l'Eglise ». Autant qu'il en pouvait juger sur des apparences, le caractère politique de la nation française lui paraissait « plutôt bas pour le moment » et l'atmosphère de flatterie à l'égard de la royauté, à Paris, lui semblait « irrespirable ».

Quant aux dispositions des Français à l'égard de l'Angleterre, elles avaient fait sur lui une impression favorable. « Je ne crois pas, déclarait-il, qu'il y ait chez les Français un sentiment de jalousie, de rivalité nationale, comme celui que je regrette de voir cultiver de ce côté-ci de la Manche. Les Français n'ont pas l'idée que les Anglais et les Français soient des ennemis naturels ; ils attribuent exclusivement l'animosité qui règne entre les deux nations aux gouvernements. Ce sentiment est si général et est tellement à leur honneur que je ne puis m'empêcher de le noter »... D'ailleurs, « en bien des points, déclare Birkbeck, j'ai trouvé le caractère français différent de ce que je me l'étais imaginé, d'après les récits courants. Il y a une sorte d'indépendance, une fierté dans les manières qui révèlent une certaine égalité et une conscience de cette égalité, à laquelle je ne m'étais point attendu ». « Les Français sont en général très attentifs aux bonnes manières », mais on chercherait en vain chez eux cette déférence, qui touche presque à la servilité, à laquelle nous sommes habitués, de la part de nos serviteurs qui sont cependant de libres citoyens anglais ».

Passant ensuite aux mœurs des Français, Birkbeck insiste

sur la correction qui règne dans les manières des deux sexes et qui l'a « surpris et charmé plus qu'il ne saurait le dire »... « Point d'étalage de cette débauche qui vous écœure à chaque pas, même dans les villages les plus reculés de nos campagnes »... « On ne voit pas non plus de misérables en haillons rentrant chez eux en titubant, à la sortie d'un infect débit de bière ». Les habitudes d'économie et de frugalité des Français le surprennent agréablement ainsi que leur « parfaite indifférence à l'égard du rang à tenir, de l'apparat, autre caractéristique de la nation française, qui ne s'accorde nullement avec la frivolité mondaine qu'on lui a attribuée ». La politesse, la bonne humeur du peuple, ont fait sur lui la meilleure impression, et enfin, il lui semble qu'il y a moins de souffrance chez les travailleurs français qu'en Angleterre et que les plaisirs du peuple sont moins grossiers que dans son pays. Il cherche en vain les « misérables paysans » d'autrefois, et lorsqu'il demande ce qu'ils sont devenus, on lui répond que « la Révolution est passée par là », et c'est avec joie qu'il note qu'« il n'est plus trace des corvées et autres odieuses vexations ».

IV

BIRKBECK est un des premiers Anglais qui, en 1814, aient compris, et essayé de faire comprendre à leurs compatriotes, qu'une France nouvelle était née de la Révolution.

Il reste fermement convaincu que « les fondations d'une société nouvelle et meilleure ont été établies et que grâce à la Révolution ces fondations sont solides ». Il ne regrette nullement l'ancienne noblesse qui « n'était pas très raffinée et était méprisée et haïe dans les campagnes »... « Jusqu'à quand, demande-t-il en conclusion, quarante millions d'hommes civilisés, dans les deux pays, resteront-ils les dupes de la misérable et honteuse politique grâce à laquelle les gouvernements entretiennent des rivalités perpétuelles et des guerres, sous l'éternel prétexte de défendre l'ordre social et la religion ? »

Le livre de BIRKBECK, vigoureusement dénoncé par les organes conservateurs, eut malgré tout une grosse influence en Angleterre. Pour tout ce qui touche à l'agriculture et à la condition des classes agricoles en France, l'auteur devint bientôt une autorité reconnue. Son témoignage présenté d'une façon aussi calme et sensée et appuyé de tant de faits, fut pour ses compatriotes la révélation d'un état de choses auquel ils ne s'étaient pas attendu.

Un problème nouveau se posait donc désormais : Les conséquences de la Révolution n'avaient, pas toutes, il fallait bien l'avouer, été mauvaises. On pouvait, on devait condamner les principes de la Révolution, mais il fallait s'incliner devant des faits aussi évidents que ceux présentés par Birkbeck, homme « doué de sens commun et de bon cœur », déclarait JOHN RUSSELL en 1822 dans son ouvrage sur les *Mœurs et la littérature des Anglais et des Fran-*

çais (21). Un organe aussi modéré du libéralisme anglais que la *Revue d'Edimbourg*, reste perplexe devant le dilemme qu'a soulevé notre voyageur : « Il n'est pas », déclare, dans ses colonnes, un témoin à l'esprit aussi large que Sir James Mackintosh, « d'homme vivant possédant une documentation suffisante et l'impartialité voulue, pour apprécier, même s'il en était capable, les effets de la Révolution française sur le peuple français. C'est là une tâche qui eût fait hésiter un Machiavel et un Tacite... La Révolution française a été une destruction d'abus, mais accomplit avec beaucoup de violence, d'injustice et l'inhumanité. La destruction d'abus est en elle-même, et pour elle-même, un bien. Mais l'injustice et l'inhumanité cesseraient d'être blâmables si elles ne produisaient de grands maux pour la société. Voilà le compte très embarrassant dont il nous faut faire la balance »... « En ce qui concerne l'agriculture, par exemple, déclarait la revue écossaise, il n'y a pas de raison pour douter du témoignage unanime de tous les voyageurs, du Genevois la Place, de Candolles et de Birkbeck, l'agriculture a fait des progrès et la condition des classes agricoles s'est sensiblement améliorée (22).

Il faut rendre cette justice à nos voisins anglais, que toute vérité solidement appuyée par des faits, fait peu à peu son chemin Outre-Manche. A peine l'Angleterre de 1814

(21) JOHN RUSSELL. *Essai sur les mœurs et la littérature des Anglais et des Français*, Paris 1822, p. 24, et Londres 1822.

(22) SIR JAMES MACKINTOSH. *On the state of France in 1815*. *Ed. Rev.*, vol. XXIV, p. 511.

a-t-elle compris que la France a été, elle-même, une des victimes de Napoléon, que son attitude à l'égard de son ennemie de la veille change rapidement. Bon nombre de voyageurs anglais encore aveuglés par leur haine de Napoléon, se laissent tout d'abord éblouir par les manifestations des royalistes, ou s'étonnent et s'indignent du peu d'enthousiasme du peuple français pour les Bourbons. Mais devant la reconstitution de la Cour de Louis XVIII sur le modèle de l'ancienne Cour, devant un retour trop visible vers un régime, qu'avec leur sentiment très net des réalités, beaucoup d'Anglais savaient inacceptable, l'enthousiasme des mois d'avril et de mai pour les Bourbons, se refroidit rapidement en Angleterre et fait place à des sentiments beaucoup plus réservés. Trop d'Anglais sont fâcheusement impressionnés par la politique mesquine et rétrograde des Bourbons et les menées de leur entourage. Bon nombre de libéraux se demandent même si les abus criants de l'Ancien Régime ne vont pas reparaître.

Les Emigrés eux-mêmes, malgré leur anglophilie bien connue, ont dans l'ensemble fait une assez piètre impression sur les observateurs anglais.

Walter Scott, dont le conservatisme politique est bien connu, avoue qu'« il serait injuste de prétendre qu'ils n'avaient rien appris ni rien oublié ». « Il n'est pas douteux, poursuit-il, qu'ils se rappelaient leurs préjugés et leurs prétentions à être une classe distincte et privilégiée, qui s'était distinguée par sa loyauté ainsi que par ses souf-

frances pour la cause royale » (23). Walter Scott reconnaît aussi que ces Emigrés « ne brillaient pas par leurs talents ; qu'ils étaient maintenant trop âgés pour reprendre du service et que les plus jeunes d'entre eux étaient devenus, pendant leur séjour prolongé à l'étranger, presque étrangers aux coutumes et mœurs de leurs compatriotes », et qu'enfin, « jeunes ou vieux, ces émigrés n'avaient pas la pratique des affaires », et que, « malgré leur loyauté, Louis XVIII ne pouvait trouver ou espérer trouver parmi eux les éléments d'une administration utile, active et populaire ».

Le témoignage de Birkbeck vient enfin contredire tout ce qui a été écrit sur l'agitation des Français, leur instabilité politique, leur amour de la gloire et leur soif de conquêtes. Si bien qu'après quelques mois de Restauration, notre voisine ne sait plus au juste à quoi s'en tenir, et qu'il lui paraît évident que les idées couramment acceptées sur la France demandent à être révisées.

Dès le printemps de 1815, l'Angleterre est donc sur la voie d'un retour vers une appréciation plus sensée des choses françaises. On sent très nettement que l'opinion anglaise est devenue incertaine, divisée, que les vieux préjugés perdent du terrain, sans que nos voisins sachent encore au juste ce qu'il faut penser de la France nouvelle. Chacun reconnaît toutefois que cette France de 1814 n'est plus, en dépit de l'obstination des Bourbons, celle d'avant la Révolution. D'avril 1814 à mars 1815, il s'était tout simplement pro-

(23) WALTER SCOTT. *Paul's Letters to his kinsfolk*. Lettre III. London 1815.

duit dans les esprits de nos voisins anglais un changement analogue à celui que de Rémusat a relevé en France, où ce fut seulement sous la Restauration des Bourbons que l'on commença à comprendre l'Ancien Régime et à voir la Révolution sous un nouveau jour.

Mais voilà que d'autres faits, éclatants, indiscutables ceux-là, allaient venir dissiper les doutes et les hésitations de l'Angleterre et, balayant les impressions favorables qui déjà s'accréditaient, allaient décourager les bonnes volontés et justifier les noirs tableaux et les sombres prédictions des observateurs les plus prévenus. Qu'importaient les affirmations d'un Birkbeck sur l'amour profond de la paix qu'il avait cru découvrir chez les Français, devant l'accueil déconcertant que Napoléon recevait à son retour. L'enthousiasme que souleva la marche, timide d'abord, incertaine, et bientôt triomphale de l'Empereur exilé vers sa capitale n'était que l'éclatante confirmation de tout ce qu'avaient écrit les Wansey, Weston, Eustace et Sheperd sur l'inconstance des Français, leur agitation et leur horreur de la paix. La trahison des généraux envoyés pour l'arrêter, ne faisait que souligner le manque de bonne foi, la duplicité si souvent dénoncée, de nos compatriotes. Les amis de la France en Angleterre ne pouvaient que rester silencieux devant un revirement si subit, qu'ils n'arrivaient pas à s'expliquer, et ne savaient plus à quoi s'en tenir sur les dispositions véritables du peuple français. Tel fut, entre autres, le cas de Sir James Mackintosh, auquel Simondi

écrit le 29 avril 1815 : « Mrs. Rich (la fille aînée de Mackintosh) assure que vous-même vous êtes encore dans une très grande ignorance des événements de France et de la disposition des esprits » (24).

Hostiles par tempérament aux changements subits, aux manifestations bruyantes, séparés une fois de plus de la France, nos voisins anglais oublièrent trop facilement la médiocrité des Bourbons, leur politique rétrograde et tracassière, les prétentions des Emigrés et les violences des Ultra-Royalistes. Le prestige personnel de Napoléon, l'habileté avec laquelle il s'improvisait le champion de l'indépendance nationale, de la cause du peuple français contre les Alliés, ne suffirent point d'autre part à expliquer à nos voisins d'Outre-Manche un tel enthousiasme pour un conquérant. C'est dans les mots suivants que le « Gentleman's Magazine » résumait l'impression générale de ses compatriotes : « Le triomphe d'une soldatesque assoiffée de sang et de rapines, sur un peuple que n'unit aucun principe fixe d'intérêt national, et indifférent à tout sentiment de vertu publique, est un fait accompli ; le grand espoir et la confiance fondés sur la prétendue fidélité du peuple et sur le Duc d'Angoulême ont été vains » (25). Ajoutons à cela que la fuite des Bourbons, cette « défaillance de la légitimité », selon le mot de Chateaubriand, n'ajoutait ni à leur prestige, ni à celui de la France.

(24) P.-N. DE PUYBUSQUE. *Lettres inédites de Sismondi*, à Sir James Mackintosh, Lettres du 29 avril 1915. BN. 8° Z. 1916. Cf. aussi la *Rev. d'Edimb.*, sept. 1815.

(25) *Gentleman's Magazine*, avril 1815, vol. 85.

CHAPITRE II

APRÈS WATERLOO

I

La défaite de Napoléon à Waterloo apparut immédiatement à l'Angleterre comme un triomphe définitif. Chacun se persuada bien vite que les Alliés, et surtout l'Angleterre, sauraient mettre fin une fois pour toutes à ses sanglantes aventures. Libres de toute inquiétude de ce côté-là, bon nombre de voyageurs anglais reprirent aussitôt le chemin de la France, à l'égard de laquelle leur curiosité n'avait fait qu'augmenter. Une raison nouvelle s'ajoutait à celles qui avaient jusqu'alors dicté cette émigration, le désir de voir le champ de bataille où avaient si glorieusement triomphé les armes anglaises. Un des premiers visiteurs, John Scott, nous raconte que les registres des hôtels de Belgique étaient couverts de noms de voyageurs anglais dont beaucoup avaient indiqué comme but de leur expédition « Le champ de bataille de Waterloo, près de Bruxelles ».

Fiers de leur pays, nullement hostiles à la France qu'ils

avaient vaincue, ces visiteurs de 1815 arrivaient à Paris sans cocarde blanche, car personne n'osait plus l'arborer, mais avec le même empressement qu'en 1814. Beaucoup, à vrai dire, n'avaient pas très bien compris l'enthousiasme aveugle des Français pour le plus grand de leurs ennemis, Napoléon, leur abandon des Bourbons, revirement fâcheux mais imputable sans doute à la mobilité de ce peuple servile et léger, et à son amour immodéré de la gloire.

La plupart étaient cependant tout disposés à oublier cette dernière incartade, mais voilà qu'une nouvelle surprise les attendait. Paris, encore une fois, avait changé et le spectacle qu'offrait la capitale n'était guère fait pour donner une idée favorable de la France. De toutes parts, c'était un déchaînement impitoyable contre Napoléon, sa famille, ses partisans. La presse accablait d'injures l'Empereur dont trois mois plus tôt elle avait célébré le retour triomphal. Les changements de directeurs de journaux, l'établissement hâtif d'une censure royaliste, échappant à l'attention de nos visiteurs, rien à leurs yeux ne pouvait justifier de pareilles volte-face. Le retour du Roi, que Paris avait vu partir sans regret, faiblement applaudi au début, était bientôt l'objet de manifestations enthousiastes, sur la sincérité desquelles on ne pouvait se faire grande illusion, en voyant l'irritation intense des royalistes et le mécontentement du Roi et de la Cour.

La Seconde Restauration n'était en aucune façon une répétition de la Première.

Comme en 1814, quelques observateurs peu perspicaces

se laissèrent tromper par les apparences. C'est ainsi que le Major Général Blayney, se faisant illusion sur les manifestations plus ou moins de commande qui accueillirent le retour de Louis XVIII après Waterloo, apostrophe nos compatriotes en ces termes : « O Français, vous venez de jouer pendant vingt-quatre ans, un rôle qui vous convenait bien peu ; la loyauté, l'honneur, l'attachement à vos souverains ont toujours été les traits les plus frappants de votre caractère. Votre monarque légitime vous est rendu, la joie, l'enthousiasme que son retour a soulevés à Paris, dans tous les rangs, parmi toutes les classes de citoyens, et dont j'ai été le témoin, me sont garants du fait que vous savez apprécier votre bonheur. Vous ne pouvez effacer les funestes et pernicieux exemples que vos chefs vous ont pendant si longtemps donnés, qu'en resserrant les liens trop relâchés de la morale publique, et en vous appliquant sérieusement à l'éducation de la jeunesse. Reprenez votre industrie, ranimez votre goût pour le commerce, et vous pourrez être encore le peuple le plus heureux et le plus digne d'envie » (1).

Il est vrai que le journal du Major Blayney n'est qu'une série de notes rédigées très hâtivement, souvent assez inexactes, parfois contradictoires et auxquelles on ne demande que des impressions du moment et non point un tableau tant soit peu objectif des débuts de notre Seconde Restauration.

(1) MAJ. GEN. BLAYNEY. *A Narrative of a forced journey*, t. II, p. 352, London 1815.

Plus prudent peut-être, et un peu plus éveillé est un certain Fellowes, qui « désirant vivement assister à la seconde entrée des Alliés dans Paris » se « dirigea vers Calais » dès que les communications entre les deux pays furent rétablies et eut « la bonne fortune d'être témoin des scènes extraordinaires et splendides » qui se passèrent à Paris pendant le mois de juillet 1815. Fellowes note donc « la grande apparence de joie du peuple », les acclamations « Vivent les Anglais », « Vive le Roi » qu'il entend à Saint-Omer. Il observe aussi que dans toutes les villes et les villages « les habitants étaient tout aussi tranquilles qu'à toute autre période ». Mais « l'air sombre et bouleversé des soldats » à la vue des visiteurs anglais ne lui échappe point. Au lieu de se prononcer avec assurance et d'anticiper sur l'avenir, Fellowes au contraire avoue que « la situation incertaine de la France, l'état de suspens et d'inquiétude où on en est dans chaque classe quant au cours futur des événements, s'ajoutant à la difficulté qu'on éprouve à obtenir des renseignements, ne lui permettent pas d'entrer dans le détail des événements ».

Les observateurs plus attentifs ne s'y trompèrent point. Si « à la Première Restauration, comme le rappelle Walter Scott, les vainqueurs heureux et contents d'eux-mêmes, éblouis par l'éclat de leur exploit, n'étaient pas disposés à imposer des conditions sévères aux vaincus », et si « les Français de leur côté étaient enchantés d'avoir aussi facilement échappé aux horreurs de la guerre civile et étran-

gère, aux sièges, aux pillages et aux contributions » (2) il n'en fut pas de même à la Seconde Restauration. « Le 8 juillet 1815, écrit Miss H.-M. Williams, le monarque avec son panache blanc fit son entrée, dans Paris, mais le matin il avait été précédé par les étendards surmontés de l'aigle prussien. Lorsque les acclamations eurent cessé, on sentit que cette Seconde Restauration différerait en bien des points de la Première. Les mêmes armées étrangères occupaient la France, mais leurs dispositions avaient changé... La magnanimité et la généreuse attitude des Alliés, qu'avait récompensées la haute approbation des Français, le sentiment commun d'indignation contre l'oppresseur, qui avait servi de lien entre vainqueurs et vaincus, toutes les émotions communes qui avaient adouci l'humiliation de la première défaite, avaient fait place à des sentiments d'un autre genre. La foi aux traités avait été violée, le sang avait coulé à torrents, la tempête avait été terrible. Le retour des Bourbons avait donné lieu à de nouvelles offenses, à de nouveaux ressentiments, à des nouvelles récriminations. Au lieu de calmer le peuple, une oligarchie bruyante s'empara du pouvoir, revint avec ses idées de privilège et ses rancunes. On crut que le moment était venu d'écraser à tout jamais les principes de la Révolution ».

Les folles prétentions et les violences des Ultra-Royalistes firent une impression déplorable sur les observateurs

(2) WALTER SCOTT. *Paul's Letters*. Lettre III, p. 22.

anglais. En outre, la politique maladroite des Bourbons, dépourvue de modération et de souplesse, autant que de fermeté soutenue, ne leur reconquit point les sympathies qu'ils avaient déjà perdues. Ce fut par respect pour ses propres principes politiques plutôt que par sympathie pour Louis XVIII, « Monsieur et son pitoyable entourage », que Wellington, suivi des conservateurs extrêmes, déclara que « tout changement de dynastie serait révolutionnaire ». L'Angleterre dans son ensemble, malgré sa répulsion pour le Jacobinisme et la Révolution, restait hostile à l'absolutisme qu'elle craignait de voir réapparaître avec les Bourbons, et eût préféré, avec Castlereagh, ne plus intervenir dans les affaires intérieures de la France.

Chose curieuse, les violentes dénonciations de Napoléon, à Paris, en juin et juillet 1815, ne rencontrent plus le même écho en Angleterre. Le mépris des Bourbons, comme celui que soulèvera bientôt la politique des Alliés, déterminent même déjà chez quelques esprits indépendants un demi-revirement en sa faveur. Le cas le plus illustre est celui de HOBHOUSE, Membre de la Société Royale, Professeur à l'Université de Cambridge, et qui dans ses *Lettres écrites de Paris, pendant le dernier règne de Napoléon* (3) et adressées principalement à Lord Byron, prend vigoureusement la défense du peuple français et de Napoléon. Hobhouse qui, au début des Cent Jours, avait souhaité aux armes françaises « tout succès qui ne devrait pas cou-

(3) J. HOBHOUSE. *The substance of some letters written from Paris during the last reign of the Emperor Napoleon*, London 1815.

vrir de honte les armes de son pays », proteste hautement contre les « chaînes dont on veut garrotter les nations », et voit déjà dans Napoléon, comme le fera plus tard Hazlitt, le défenseur de la cause des peuples contre une coalition absolutiste. La figure du grand soldat l'attire d'autant plus, que, comme Moore et bien d'autres, il s'indigne devant la médiocrité intellectuelle et la duplicité des diplomates alliés. Aussi les dernières paroles de l'Empereur : « Ma vie politique est terminée »... lui « fendent-elles le cœur » et en les lisant, il sent ses yeux « humides de larmes ». Le cas de Hobbhouse est plutôt extrême, mais le nombre augmentera peu à peu de ceux, comme Moore et Hazlitt, dont les sympathies pour Napoléon seront éveillées ou stimulées par leur antipathie pour les Bourbons et, dans la suite, pour la Sainte Alliance.

Les Bourbons en 1815 ont perdu en grande partie non seulement les sympathies mais aussi la confiance de l'Angleterre. C'est surtout parce que les Alliés se rendent compte de la faiblesse et de l'impopularité du gouvernement qui reprend les rênes à Paris qu'ils se mettent à organiser la mise en tutelle de la France.

Cette mise en tutelle, dirigée par une commission interalliée présidée par Wellington, fut une source continue de froissements entre les deux pays et ne fit qu'accentuer le refroidissement très marqué qui s'était déjà manifesté dans leurs relations.

Les royalistes qui rentraient penauds et exaspérés après leur fuite peu glorieuse, n'osaient plus afficher leurs sen-

timents de reconnaissance envers l'Angleterre dont ils connaissaient la tiédeur. La gratitude qu'avaient éprouvée le Roi et la Cour pour le Régent, en 1814, avait fait place à une irritation intense contre la trahison du peuple et de l'armée. Quant au peuple, il restait froid, défiant et plutôt hostile devant ces hordes d'étrangers en fête qui, à chaque invasion, précédaient ou suivaient les armées d'occupation.

Pendant l'automne de 1814 et jusqu'au printemps de 1815, déclare un témoin anglais, « Paris était fréquenté par des Anglais qui, sans être aimés de la majorité des habitants, n'étaient cependant pas molestés, sauf lorsqu'ils passaient parmi les gens du peuple, car alors il n'était pas rare qu'un « Sacré Anglais » ou un « Goddam » saluât leurs oreilles » (4). Mais somme toute, avant les CENT JOURS, « Monsieur Bifteck » ou selon l'occasion, « Monsieur Goddam » était une figure plutôt populaire en France. Il n'en fut pas de même après Waterloo.

Waterloo, pour la vaste majorité des Français, avait été une défaite nationale, et non seulement une défaite napoléonienne, comme se l'imaginaient trop volontiers nos visiteurs anglais. Trop de sang avait coulé pour que des relations amicales pussent s'établir du jour au lendemain entre les deux peuples. Incapables de comprendre ces sentiments, bon nombre de voyageurs anglais ne virent dans l'attitude inhospitalière, la sourde hostilité des Français, que le manque de gratitude d'une nation à laquelle l'Angle-

(4) W. H. IRELAND. *France for the last seven years*, London 1822, p. 41.

terre venait de rendre un immense service en la débarrassant de son usurpateur.

Les relations entre les deux pays se trouvèrent donc profondément modifiées et il n'est pas douteux que l'établissement de relations normales entre la France et l'Angleterre fut retardé de plusieurs années par le retour de Napoléon. L'Ambassadeur de France à Londres, le Commandant de La Chastre, qui jusqu'en mars 1815 avait signalé, à maintes reprises, les dispositions amicales du gouvernement anglais et de l'Angleterre, dans son ensemble, à l'égard de notre pays, note un changement très net dans leur attitude dès le retour de l'Empereur. Les jugements déjà plus timides et à moitié sympathiques que la presse et les revues anglaises avaient commencé à porter sur la France, font place à des appréciations plus sévères. On dirait que dans l'esprit de nos voisins on ne peut plus s'y tromper, et qu'à la suite des événements récents il est impossible de se faire illusion sur la France. Le ton de la presse anglaise devient même si hostile pendant les négociations de Paris en 1815 que Castlereagh, à la demande de Talleyrand, proteste auprès de Lord Liverpool « dans l'espoir qu'on pourrait adopter quelque moyen de tenir au moins quelques-uns des journaux anglais plus correctement informés, et de modérer un système de diffamation qui ne peut produire en France... que confusion et guerre civile ». Liverpool, tout en reconnaissant le bien-fondé de ces accusations, fit remarquer « qu'on ne pouvait y apporter aucun remède ».

Frivole, instable, perfide et, qui plus était, ingrate et toujours dangereuse, telle était bien la France que l'Angleterre venait de retrouver. Devant le spectacle brillant de Paris, devant l'éclat de la vie mondaine, sous la Seconde Restauration, le vieux fond puritain et jaloux qui perce déjà dans certains des récits de 1814, reparaît et assombrit singulièrement les tableaux que donnent de la France, les voyageurs et observateurs anglais de 1815.

L'écrivain qui semble avoir le mieux résumé les impressions de ces voyageurs est un certain JOHN SCOTT, publiciste de talent, rédacteur d'un journal patriotique anglais, « *Le Champion* », et dans la suite directeur d'une revue anglaise bien connue, le « *London Magazine* ». Habitué à manier la plume, excellent observateur lorsqu'il n'est pas emporté par la passion, esprit systématique et polémiste ardent, Scott est de beaucoup supérieur à la masse des visiteurs qui en 1814 et 1815, se dirigèrent vers notre capitale. « La France, déclare-t-il, commence à être mieux connue en Angleterre. Paris qui, jusqu'à ces derniers temps, était un sujet de tout repos pour un écrivain, est maintenant, ou du moins, sera lorsque ce volume paraîtra, un des plus dangereux. Où est la famille qui n'a pas envoyé un ou plusieurs voyageurs dans la capitale française ? Des comptes rendus détaillés de ses merveilles ont été donnés à combien de tables de thé ! Des jugements sur ses arts et mœurs ont été échangés, en murmurant, par dessus les comptoirs. Combien de lettres ont été expédiées de ce même point d'observation à de « chers papas » et de « chères mamans ».

Où est le journal quotidien ou hebdomadaire qui ne se vante de sa série spéciale d'articles sur Paris ? Quelle est la revue dont les colonnes ne soient bondées de compte rendus critiques des nombreuses brochures et des volumes qui ont pris cette cité pour sujet ? Quant aux faits, ce serait peut-être un service à rendre que de retrancher au lieu d'ajouter au nombre de ceux qui ont été rapportés ». Quoique la tâche entreprise « soit des plus difficiles », l'auteur espère cependant « n'être ni obscur, ni monotone, et surtout il compte sur la vigoureuse sympathie de ceux qui ont vu ou entendu parler des côtés superficiels, des aspects extérieurs de cette capitale remarquable, et qui pour la première fois, peuvent être portés à voir autre chose que des apparences ! » (5)

C'est afin de présenter autre chose qu'une peinture superficielle de notre pays, que Scott écrit, non pas un simple journal ou une série de lettres, mais un « *Tableau des conditions morales, politiques, intellectuelles et sociales dans la capitale française* ».

Quoique profondément insulaire et peu susceptible d'enthousiasme pour les choses de l'étranger, Scott qui de Londres, dans sa revue *The Champion* avait été plutôt modéré, n'a pu, tout d'abord, résister aux charmes de la France. Comme tant d'autres de ses compatriotes, il s'est laissé prendre par la nouveauté des lieux, l'atmosphère légère et limpide qui rend la vie plus facile et plus gaie.

(5) John Scott. A visit to Paris in 1814, London 1815.

« On semble sortir de soi », écrit-il. « On est surpris de trouver que tout ce qu'on avait vu jusqu'ici n'avait pas donné la moindre idée de ce qui s'offre aux regards ».

Dès son arrivée, Scott remarque « l'air martial des foules françaises et la tenue des soldats ». Devant ces « hommes en capotes, en bicornes, en képis ou même en casquettes », il se dit qu'« ils ne peuvent avoir appartenu à des régiments disciplinés et réguliers, et qu'ils ressemblent plutôt à des fragments de bandes, braves, habiles et farouches mais sans principes ni retenue » ; sentiment que l'on retrouve chez plus d'un des Anglais de cette époque. En présence de ces soldats « l'idée qui nous vint immédiatement à l'esprit » déclare John Scott, fut la suivante : « Qu'advient-il de ces hommes et de milliers d'autres qui, en pareilles circonstances, sont maintenant rendus à la vie civile, avec toutes leurs farouches habitudes et les passions incontrôlées que la guerre et la licence ont entretenues en eux depuis si longtemps ? » (6).

L'aspect général des campagnes françaises donne à John Scott l'idée « d'un royaume qui a souffert et a déchu. Il voit de nombreux châteaux en ruines, d'autres habités par des pauvres et des signes de désorganisation et de destruction partout ». « L'agriculture, affirment cependant de bonnes autorités », (et là on reconnaît Birkbeck) « est en meilleur état qu'avant la Révolution ». L'atmosphère des campagnes françaises produit même en lui une impression

(6) JOHN SCOTT. *A visit to Paris in 1814*, Ch. III, p. 24-25.

de détente ». En fait, dans toute une partie de son livre, celle qui vraisemblablement a été écrite en 1814, il fait preuve de sentiments plutôt libéraux. « En avançant sur ces excellentes routes françaises et en traversant ces délicieux petits villages normands, le voyageur anglais est surpris que ces scènes et ces gens-là lui aient été si longtemps interdits par une haine réciproque et de véritables violences. En passant rapidement devant la fenêtre d'une chaumière, on voit une famille de paysans vaquer à ses occupations domestiques. Le vieux campagnard lève les yeux vers vous, avec cette dureté rustique dans l'expression qui vous est bien connue. Le ruisseau coule aussi agréablement dans la vallée qu'en Angleterre, le ciel vous sourit de son même visage anglais, les domestiques s'avancent avec un air affable pour vous aider à descendre de voiture ». Le voyageur se demande : « Sont-ce là les gens dont depuis vingt ans je cherche à couper la gorge et qui s'efforcent de me couper la mienne ? Qu'est-ce qui m'a empêché de venir chez eux pendant toutes ces années ?

« Voilà les routes, voilà les facilités, les services rendus en payant et les sourires gratuits. Ce sentiment là, si je ne m'y trompe, ne peut être appelé naïf. Il montre en effet combien l'état de guerre est anormal, combien les peuples en sont peu responsables, et il prouve que la guerre est l'œuvre d'un petit nombre de gens intéressés, et cela pour le plus grand malheur, la misère et la destruction des autres ». « Je ne pouvais m'empêcher de m'imaginer en me sentant si à l'aise dans ce pays avec lequel l'Angleterre

avait, si longtemps et si récemment encore, été dans un état d'hostilité haineuse, qu'il avait été, pendant ce temps là, enveloppé et rendu formidable par les vapeurs et les tempêtes de quelque enchanteur morose. Celui-ci ayant été soudain emporté par des influences plus bienfaisantes, il ne restait qu'un visage beau et serein là où nous n'avions jusqu'alors contemplé que ténèbres et maléfices ». « Telle est, avoue Scott, une de mes premières impressions en débarquant en France, mais je ne dis pas que d'autres d'un genre moins agréable ne résulteront point d'une observation plus ample ».

En effet, le spectacle brillant de Paris sous la Restauration réveillera bientôt en lui d'autres sentiments, dont le premier est la jalousie. Celle-ci ranime un vieux fond puritain, qui se dresse rebelle devant le factice de la vie mondaine française. Paris, Scott le reconnaît, « est une bien belle ville », mais les Parisiens lui semblent ne vivre que pour « s'agiter et être remarqués ». Ils n'ont pas la moindre idée d'une vie privée ; ils reçoivent de la compagnie jusque dans leurs chambres à coucher... Paris est rempli de sociétés littéraires, de bibliothèques, d'Instituts, de Musées. Les Parisiens ne font qu'exhiber communément tout ce qu'ils ont de curieux. Mais Paris, qui est rempli de trophées de tous les régimes donne au voyageur étranger l'impression « d'un lieu où rien n'est stable, et qui ne peut donner un sentiment de sécurité ».

Devant le spectacle qu'offrent le Louvre, et les Tuileries, devant l'entrée des Champs-Élysées, Scott est cependant

ému. « Un Anglais commence maintenant à avoir une notion plus nette de l'éclat de ces anciens jours où les jeunes filles d'Athènes apportaient, de la fontaine à la maison, de l'eau sur leurs têtes, dans des vases élégants, et montaient de magnifiques escaliers de marbre blanc. Paris est encore loin d'égaler Athènes, mais il vous donne une idée des gloires de cette dernière, et c'est ce qu'on ne saurait dire de Londres ».

Cet aveu est, du reste, promptement racheté par les commentaires suivants : « Telle est la pompe du spectacle qui salue le visiteur anglais à Paris, de la place Louis XV. Il lui parle un langage étranger. Il lui révèle un système qui néglige les délicats rouages intérieurs de la machine qu'est l'Etat, pour donner de l'ampleur et de la splendeur à ses ornements extérieurs ». En France « tout ce qui est beau échoit au peuple comme une dispensation de l'autorité, au lieu de tirer silencieusement et naturellement sa substance du sein de la communauté, et d'être le fruit de l'indépendance, la fierté et la richesse de la nation, et de correspondre à ses idées de confort et de luxe ». « Le confort, d'après Scott, est une chose inconnue en France, où on ne se préoccupe que de luxe ». « Beaucoup de ses rues sont étroites et malpropres, et cependant Paris est une ville magnifique ». Mais, devant ses richesses artistiques, « on comprend l'esprit d'égoïsme de ce peuple qui mutile et transplante les œuvres d'art », esprit que Scott oppose sans sourire à celui d'un « Lord Elgin qui a su arracher, si heureusement, des statues mutilées à la brutalité des

Turcs ». Et revenant sur une idée qui décidément lui tient au cœur, Scott rappelle encore une fois que si « tous les Français font remarquer que le Roi d'Angleterre n'a pas de palais qui puissent se comparer à ceux des rois de France », « le public anglais est habitué à ne devoir qu'à lui-même sa fierté nationale, ses opinions, son confort, son luxe et ses œuvres d'art » (7).

II

Supérieurs, peut-être, par leurs monuments, les Français sont en revanche de beaucoup inférieurs aux Anglais par leur caractère et leurs institutions politiques. Scott a, dit-il, « la pire idée de leur système social », qui lui semble « sans fondations et sans cohésion ». Ayant enfin découvert le chemin de la revanche, Scott va le poursuivre sans pitié. En soulignant l'instabilité, le factice et surtout la dépravation de la vie française, il rend indirectement hommage à ses compatriotes dont la vertu est solide, si les dehors sont moins brillants. Et c'est ainsi que, tant par jalousie que par tempérament de moraliste, Scott devient bientôt le farouche dénonciateur de la dépravation française. Aux tableaux anglais qui avaient déjà représenté les Français, comme agités, peu sincères, dépourvus de convictions politiques et religieuses, il va ajouter un dernier trait, qui n'avait pas jusqu'ici particulièrement retenu l'attention de ses compatriotes, la profonde immoralité du peuple français.

(7) SCOTT. *Ibid.* Chap. VII.

Non pas que la France ait jamais été un modèle de vertu aux yeux de ses voisins anglais. Il est fort probable que plus d'un des jeunes Anglais qui, chaque année, se rendaient en France, avait dû subir des objurgations moins pittoresques peut-être, mais tout aussi sincères que celles du Commodore à son disciple en partance pour Paris. « Méfiez-vous de ces Françaises comme de brûlots pim-pants, toujours prêts à semer la mort et la destruction, méfiez-vous de ces requins de prêtres ». Mais dans l'ensemble, Paris qui modifiait ou expurgeait les romans anglais du XVIII^e siècle, qui si longtemps avait refusé d'accepter le théâtre de Shakespeare et en dénonçait la grossièreté et la brutalité, n'était pas montrée du doigt comme la Sodome d'entre les villes de l'Europe. Si elle se distinguait par les plaisirs qu'elle offrait aux étrangers, ces plaisirs étaient avant tout d'ordre mondain et intellectuel.

Dans le court intervalle de la paix d'Amiens, quelques visiteurs (8) avaient bien signalé à leurs compatriotes, certains côtés fâcheux du Palais-Royal, tristement resté célèbre depuis la Révolution. Il restait à Scott d'en dénoncer les soi-disantes horreurs, d'en faire un lieu de pèlerinage où la vertu anglo-saxonne devait venir se retremper au contact de l'immoralité française. « Paris, dès le premier abord, affirme Scott, apparaît à l'étranger comme une ville consacrée aux plaisirs et le centre de ces plaisirs dissolus est le Palais-Royal (9). Le Palais-Royal est « un

(8) Le moraliste York et Miss A. Plumptree entre autres.

(9) Scott. *Ibid.*, Chap. VIII.

mélange de tous les contrastes ». C'est un milieu à la fois « dissolu, gai et misérable, élégant et pitoyable, affairé et oisif ». « Il évoque des souvenirs d'atrocités, vous présente des spectacles fascinants, et étale à vos yeux la vertu et le vice dans une promiscuité facile ». « Agitation, extravagance, privations, art et vulgarité, science et ignorance, conspirations mystérieuses, débauches effrontées, tout s'y mêle ».

Le Palais-Royal a été « le foyer de la Révolution, il s'y est passé des scènes indescriptibles. Les magasins en sont magnifiques et remplis de jouets et d'objets d'art et de luxe, mais voilà qu'à côté traînent partout les publications les plus obscènes, indiquant combien la dissolution des mœurs est générale et profonde ». Aux yeux de Scott, « c'est une honte pour l'art français d'être ainsi l'esclave d'un goût dissolu ». — « Des Vénus sont exposées à l'extérieur des magasins d'estampes, aux regards de gens qui n'entendent rien aux formes humaines, mais comme objets de lasciveté, et la mauvaise intention est en un mot partout apparente ».

Le fait est d'autant plus regrettable que « les capacités de la nation française sont grandes. Les avantages de ce qu'on appelle une éducation générale sont universellement répandus en France, et l'amour de la lecture et des arts d'agrément est une caractéristique générale de ce peuple. On retrouve ce goût-là chez les gens de la campagne presque au même degré que chez les gens cultivés »... « Les classes inférieures, comme je l'ai déjà fait remarquer, sont infiniment plus raffinées que les classes correspondantes en

Angleterre et les conséquences de cette attitude sont extrêmement agréables. Le niveau des manières est élevé en France, et celui de la conversation, encore plus élevé » (10).

Mais en revanche, « pour ce qui est des fondements de la connaissance et de la conduite, les Français sont au-dessous de la moyenne. Ils sont lamentablement ignorants de ce que je pourrais appeler l'A.B.C. de la rectitude morale. Ils n'ont pas, implantés dans leur esprit, les quelques principes élémentaires auxquels on peut spontanément se reporter, pour décider de la valeur morale de toute action ou de toute proposition » (10).

Voilà pour les Français ; quant aux Françaises, Scott prend un malin plaisir à nous rappeler qu'elles lui avaient déjà été présentées par un vieil ecclésiastique, émigré à Londres, qui, ayant fait un court séjour à Paris sous la Restauration, « avait gardé de ce lieu les plus horribles souvenirs ». Les hommes qui étaient déjà dégénérés à l'époque de la Révolution étaient devenus des démons. Tout y était changé et pour le pire, mais au bout de chaque phrase de condamnation universelle, il faisait toujours une exception en ces mots : « Mais les femmes ! ah ! il faut avouer qu'elles sont très séduisantes » (11). « L'air des Françaises, explique à son tour Scott, est plein d'une certaine fascination, mais il est fortement entaché de maniérisme ». En France, et Scott en est tout bouleversé, « on ne perd jamais de vue la

(10) Scott. *Ibid.*, Chap. XI, p. 149.

(11) — *Ibid.*, p. 151.

distinction à établir entre les deux sexes ». Les Parisiennes lui semblent des « créatures superficielles, choyées et dorlotées ». « La femme française est mise sur un pied non seulement d'égalité avec l'homme, mais de supériorité ». Etrange pays que la France où un « commerçant confie les affaires de son magasin à sa femme et où un mari n'invite jamais quelqu'un chez lui sans la permission de son épouse ». En France, « on met les femmes au-dessus de l'homme, comme les enfants qu'on assied sur des chaises hautes et qu'on sert les premiers » (12).

Le système français d'éducation des femmes prête aux « objections les plus sérieuses ». C'est un « système dégradant de surveillance et de tutelle ». Les résultats en sont les suivants : « Il y a, affirme-t-on, moins de cas d'infidélité à présent qu'avant la Révolution, mais je crois ne pas commettre d'injustice à l'égard des mœurs françaises, en affirmant que les cas d'infidélité sont la majorité dans la vie conjugale de la société mondaine parisienne ». « On ne considère pas que ce soit une insulte, à Paris, qu'un homme assis à côté d'une femme mariée se mette immédiatement à lui faire la cour. Son langage est dépourvu de toute précision inutile, mais il vise d'une façon suffisamment explicite, à la dernière des faveurs qu'une femme puisse accorder ». « En un mot, conclut Scott, un mari ici ne peut raisonnablement compter sur la fidélité de sa femme, et je crois qu'il n'y compte que rarement ». « Après

(12) Scott. *Ibid.*, p. 152.

le mariage, la femme, jeune, sans aucune éducation morale, ignorant ses devoirs, est tout à coup émancipée, et passe « d'un état de sévère contrainte à une liberté licencieuse et à une domination exagérée ». Le meilleur symbole de la condition d'une femme mariée, d'après Scott est « le boudoir ». « C'est le temple du luxe et de la séparation et il appartient à la femme exclusivement ». Son tempérament de moraliste se révolte à l'idée d'un système social qui tolère ce « boudoir luxueux, rempli de canapés voluptueux, de statues, de tableaux et qui admet un amant dans chaque visiteur », surtout dans un pays où « les coutumes s'opposent à la cruauté envers les amants ».

Les voyageurs de 1802 et leurs remarques sur le Palais Royal étaient depuis longtemps oubliés et, sans vouloir exagérer son influence, on est bien obligé de reconnaître que Scott est en grande partie responsable de la fâcheuse légende qui s'est tissée autour du Palais-Royal et malheureusement aussi autour de nom français.

Scott, en effet, malgré ses préjugés, est de beaucoup supérieur à la masse des voyageurs anglais. Ses livres eurent une très grosse influence en Angleterre où les éditions s'en multiplièrent rapidement. Sa « *Visite à Paris en 1814* » avait d'abord été publiée dans un journal hebdomadaire très répandu, « *Le Champion* », dont il était le rédacteur en chef, et, de ce fait, avait déjà pu atteindre un public considérable. Ses tableaux, écrits d'une main vigoureuse et présentés d'une façon systématique, étaient de ceux qu'on ne pouvait facilement oublier. L'image qu'il a

donnée de notre pays semble s'être profondément gravée dans les esprits de quelques-uns de ses compatriotes. Il n'est pas certain que l'idée qu'ont gardée de la France bon nombre d'Anglais, dont quelques écrivains célèbres, jusque vers 1850, ne doive beaucoup aux ouvrages de Scott, et à l'impression déplorable produite par la France de la Restauration sur les voyageurs anglais de 1815 et de 1816.

Scott joue, sous la Restauration des Bourbons, un rôle à peu près analogue à celui de Roger Ascham à l'époque de la Renaissance. Ses invectives sont dirigées contre notre pays et non, comme celles d'Ascham, contre l'Italie, mais le fond en est le même. C'est la protestation d'un patriotisme puritain et jaloux qu'alarme l'engouement de ses compatriotes pour l'étranger.

Si la France de 1815 n'est pas comme l'Italie de la Renaissance, un « pays de débauche inouïe, de machiavélisme, de crime et de poison, une sorte d'utopie de tous les dérèglements » (13), elle est certainement l'exemple le plus déplorable qu'on puisse offrir à des visiteurs anglais. Il faut voir l'enthousiasme avec lequel certains organes de l'opinion anglaise conservatrice et moralisante recommandent l'ouvrage de Scott, comme donnant, selon les mots de l'un d'entre eux, « l'image la plus parfaite, que nous ayons eue jusqu'ici, des mœurs et du caractère français ». « La langue en est vigoureuse, la passion dictée par une honnête haine du vice et de la duplicité, et les remar-

(13) LEGOUIS et CAZAMIAN. *Histoire de la Littérature Anglaise*, p. 247.

ques en sont caractérisées par leur originalité et leur justesse » (14). Scott apparaît à beaucoup de ses compatriotes comme un subtil et profond psychologue qui a su admirablement démêler les véritables caractéristiques du peuple français. On l'apprécie d'autant plus qu'il a découvert celles que nos voisins d'Outre-Manche aiment alors à retrouver en nous. Son influence est telle que, même en 1825, on voit une revue censément cosmopolite, *The European Magazine*, prôner les qualités d'observateur et de psychologue de l'auteur du *Tableau de la France en 1815*, qui restera, pendant des années, pour les milieux étroitement patriotiques et plus ou moins francophobes de l'Angleterre, la grande et presque l'unique autorité sur notre pays.

Le gros danger de ses ouvrages est que tous ceux qui, trop jeunes pour avoir connu la France d'avant la Révolution, en avaient entendu parler depuis vingt ans, et ne pouvaient la visiter, s'en remettaient aux récits des voyageurs. Or, de tous ces voyageurs, celui qui semble avoir été le plus connu à partir de 1815, est bien Scott. C'est à lui que s'adressent ses compatriotes moins expérimentés pour confirmer ou compléter leurs propres impressions. Il est la grande autorité pour tout ce qui touche aux mœurs françaises et au caractère français. On le cite, on le pille sans cesse. On ne s'étonne pas de retrouver ses remarques dans la bouche du Major

(14) *Brit. Crit.*, Dec. 1815, p. 102.

Blayney, dont l'imagination n'est pas excessive. On regrette que des observateurs attentifs et moins prévenus, comme Alison et Tytler, dont le livre (15) a également été très répandu en Angleterre, s'en remettent tout simplement à lui pour tout ce qui est des mœurs françaises. Il n'est pas jusqu'à un autre voyageur, très libéral, Francis Hall, esprit très indépendant et dont les conceptions politiques ne sont nullement celles de Scott, puisqu'il est anti-royaliste, et admire chez les Français « la fière simplicité qui sied à des républicains », qui, ne déclare, à son tour, que « les vertus domestiques ne sont pas très cultivées en France », et que « la prédominance de l'infidélité conjugale est si généralement admise, qu'on ne peut blâmer un étranger de croire que ce que tout le monde dit doit être vrai » (16).

Quelques organes, il est vrai, n'acceptèrent pas intégralement les dires de John Scott. La *Critical Review*, très indépendante, et qui fait preuve souvent d'un esprit très libéral à notre égard, protesta vigoureusement contre le tableau de Scott qui lui paraissait « rempli de prétention pompeuse, de vague médisance et de calomnie gratuite », et dénonça « l'esprit de brutale hostilité dans lequel il était conçu ainsi qu'une « tendance évidente à critiquer insolemment », de la part d'un auteur « ignorant, plein d'assurance », et qui reste « vulgaire et d'une indécatesse écœurante, tout en affectant la plus haute considération pour la tenue et les

(15) SIR ARCH. ALISON AND FRASER TYTLER. *Travels in France in the years, 1814-15*, p. 146. Edinburgh 1816.

(16) LIEUT. FRANCIS HALL. *Travels in France in 1818*, London 1819.

bonnes mœurs » (17). Plus timide la *Revue d'Edimbourg* dénonçait à son tour, mais sur un ton moins ferme, les exagérations du livre de Scott et le proclamait « une diatribe sévère et indignée contre les défauts et même des faiblesses du peuple français » (18). Ce ne furent cependant là que des exceptions, et on retrouve sans cesse l'écho de ses remarques, dans la presse et les revues d'Outre-Manche, où Paris est fréquemment représenté comme un musée gigantesque, un immense bazar, une tour de Babel, — la France comme une nation frivole, changeante et dépravée, et les Français comme un peuple sans principes, vain, superficiel, à l'esprit mobile et au cœur sec, incapable à la fois de graves ou vastes pensées et de sentiments profonds.

C'est dans les livres de Scott que les esprits à tendances moralisantes et conservatrices, et dont le patriotisme est toujours en éveil, viendront alimenter leur fond latent d'hostilité contre la France. Walter Scott lui-même mettait le tableau de son homonyme au rang des deux ou trois ouvrages « qui pouvaient le mieux donner une idée des mœurs françaises », Thackeray le proclamait « fameux à lire ». On peut même se demander s'il n'était pas bien connu d'un des compatriotes écossais de John Scott, Carlyle, qui, après sa visite à Paris en 1824, dénonçait avec la même vigoureuse indignation le Palais Royal « lieu unique au monde, sanctuaire de la vanité et du vice, véritable palais

(17) *Critical Rev.*, Aug. 1815, p. 122.

(18) *Ed. Rev.*, Sept. 1815.

des tigres-singes, comme Voltaire appelait ses compatriotes, endroit qui, je m'en réjouis, est séparé de nous par un bras de mer, et qui, vraisemblablement, ne sera jamais imité dans les Iles Britanniques ». Le Palais Royal, aux yeux de Carlyle, comme à ceux de Scott, reste « une sorte d'emblème du caractère français », représentant « le développement extrême du côté physique et fantastique de notre nature, avec une absence complète de tout ce qui est solide et substantiel du côté moral et intellectuel ».

A l'influence des ouvrages de Scott auprès du grand public anglais, s'ajouta celle qu'il exerça personnellement dans les milieux littéraires de Londres où il était bien connu. Lorsqu'en 1820, fut fondé le *London Magazine* destiné à jouer à Londres le rôle que remplissait le *Blackwood's Magazine* à Edimbourg, la direction en fut confiée à Scott. Il s'entoura d'un groupe de brillants collaborateurs parmi lesquels on peut relever les noms de Carlyle, Lamb, Thackeray, Hazlitt. Il devint ainsi le guide, en quelque sorte le directeur de conscience d'une élite intellectuelle, dont il était le conseiller avec toutes les prérogatives des directeurs de grandes revues anglaises à cette époque. Son rôle fut d'autant plus important qu'il était considéré comme « un critique d'une franchise, une éloquence et un discernement remarquables ».

L'influence qu'il exerça ainsi lui-même par ses conversations et ses suggestions sur les jugements portés sur la France en Angleterre, est loin d'être négligeable. Cela d'autant plus qu'il avait persisté à se faire une spécialité des

choses françaises, et que peu de temps après sa mort, en 1821, on publiait encore de sa plume un des premiers tableaux d'ensemble de notre littérature (19).

Là encore reparaissent sa verve mordante, sa vigueur combattive et malheureusement aussi ses préjugés. On peut donc sans crainte d'exagérer, affirmer que de tous les Anglais qui ont contribué à faire connaître la France en Angleterre, de 1815 à 1821, il n'en est peut-être pas qui aient mis plus de ténacité et plus de talent que Scott à en donner une idée, plus acceptable pour ses compatriotes, et plus injuste pour notre pays.

Les idées de Scott s'acclimataient d'autant plus facilement en Angleterre qu'elles étaient répandues et vulgarisées pour ainsi dire, par des *Guides* bien connus comme ceux de Barnes et de Planta, qui n'étaient au fond que des compilations. Elles tiraient un regain de prestige de l'attention que Walter Scott leur avait accordée, et surtout du fait qu'en dépit de quelques restrictions, et en y mettant les formes, il les confirmait lui-même. En France, « les distractions et les coutumes des gens du peuple, déclarait Walter Scott, sont, en temps ordinaire, plus paisibles, plus tranquilles, et moins brutales que celles des classes populaires en Angleterre. Point de querelles dans les rues. L'ivresse y est rare, même chez les gens des plus basses classes et, quand ces gens du peuple se réunissent à l'occa-

(19) JOHN SCOTT. *Sketches of France, Swizerland and Italy, with an Essay on French Literature*, London 1821.

sion de quelque fête publique, ils observent, les uns envers les autres et même à l'égard de l'étranger, cette politesse aimable par laquelle nos compatriotes ne se distinguent point ». « Dans ces occasions-là, les Français sont, sans aucun doute, plus polis, plus raisonnables et plus civilisés que nous »... « Mais, dès que les passions entrent en jeu, les Français deviennent un peuple redoutable », car « ils agissent d'après leurs impulsions », les Anglais, au contraire, d'après leurs principes » (20).

« Le Français, reconnaît encore Walter Scott, est doué d'une certaine intelligence et de réflexion. Il se pique de comprendre et de sentir les beaux-arts, dans lesquels, dit-on, son pays excelle. Il respecte les convenances sociales, quoique superficiellement ; il se livre à ses passions licencieuses, mais sans se laisser entraîner par elles. Il se contente de peu, s'attache à des plaisirs simples et est, le plus souvent, disposé à faire partager sa bonne humeur à ses voisins ». Il serait à souhaiter, poursuit-il, que quelques-unes de ces qualités plus superficielles et plus aimables puissent être infusées à notre peuple... Mais quel service infiniment plus grand son souverain rendrait-il à la France s'il pouvait y faire revivre ces principes moraux qui sont trop longtemps restés endormis dans le cœur de ses habitants ». Et Walter Scott de protester à son tour contre le Palais-Royal, « dans les salons et les galeries duquel le vice a établi une école publique et ouverte de

(20) WALTER SCOTT. *Paul's Letters to his Kinsfolk*, p. 298.

jeu et de débauche » et qui « devrait être rasé avec tous ses maudits établissements et ses salons de jeu », de peur que « la dissolution des principes religieux » et la situation lamentable où en est tombé le mariage qui n'est plus qu'un « concubinage décent et légal, ne sapent à leur base les liens sociaux et la foi religieuse », Tout en reconnaissant qu'il y a « plus de vices que de crimes en France, plus de débauche et moins d'atrocités qu'on ne s'y serait attendu », l'auteur des *Lettres de Paul à sa famille*, pour tout ce qui est de nos mœurs en général, s'en remet à son cousin John Scott. « N'attendez pas de ma plume, écrit-il, un tableau d'ensemble des mœurs de la France ou des coutumes de sa société mondaine. Cela est d'autant moins nécessaire que vous trouverez d'amples moyens de vous éclairer là-dessus dans l'ouvrage, très vivant et pénétrant, de M. John Scott, publié l'année dernière. Je suis porté à penser que si l'auteur a touché aux vices et aux folies des Français avec assez de sévérité, il n'a peut-être pas, dans quelques cas, rendu pleinement justice aux dispositions galantes, aimables et affables, grâce auxquelles, malgré une éducation exécrable et un gouvernement pire encore, ce peuple se distingue encore nettement des autres nations du continent » (21).

Aux tableaux des Scott et autres moralistes qui préparaient déjà le contraste que, dans la suite, soulignera lourdement Caryle, entre la France frivole, agitée, superficielle, et l'Allemagne à la pensée profonde, il convient

(21) WALTER SCOTT. *Paul's Letters*, p.

d'ajouter ceux que donnaient alors de notre pays, nos propres compatriotes, JOUY, au premier rang, dont *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, traduit et publié à Londres en 1815, eut un succès tel qu'il fut bientôt suivi de deux autres traductions, celle de *L'Hermite de la Guyane*, en trois volumes, et celle de *Guillaume le Franc Parleur*, en trois volumes également, et qui à son tour eut deux éditions.

Les ouvrages de Jouy, conçus dans une veine spirituelle et mordante, mais superficielle, soulignaient surtout les côtés amusants et comiques du régime, les travers et ridicules du jour, et donnaient une fâcheuse idée de la France de la Restauration. Il faut rappeler aussi l'intérêt avec lequel étaient, à la même époque, accueillis en Angleterre les volumes qui paraissaient alors de la *Correspondance de Grimm et de Diderot*, et les nombreux *Mémoires et Souvenirs* du XVIII^e siècle, de la Révolution et de l'Empire. Or, en lisant ces *Mémoires*, particulièrement ceux qui se rapportent à la France d'avant la Révolution, on ne peut s'empêcher de remarquer ce que Stendhal appelait « la légèreté et l'étroitesse des têtes de ce temps-là », et l'on voit « les passions se succéder comme les images d'une lanterne magique dans ces âmes françaises, les passions », précisait Stendhal, « j'ai tort, c'est toujours la vanité » (22).

(22) STENDHAL. *Correspondance*, 21 septembre 1822.

CHAPITRE III

L'ÉMIGRATION ANGLAISE EN FRANCE

I

Le tableau de Scott, comme ceux de ses émules, arrivait à point pour fournir des arguments à tous ceux qui, en Angleterre, entamaient déjà une campagne contre l'émigration anglaise en France.

En effet, en dépit des dénonciations des censeurs d'Ou-tre-Manche, les visiteurs anglais continuaient à affluer vers nos ports. Les raisons de cette émigration de 1815, 1816 et des années qui suivirent, sont nombreuses et ne sont pas toujours faciles à démêler. Elles varient selon le tempérament, les goûts et la situation financière de chaque visiteur. Beaucoup étaient poussés par leur besoin inné de voyager. Il est bien entendu que pour tout Anglais « sa maison est son château », mais encore faut-il en sortir. D'autres succombaient, hélas, aux attractions, coupables ou non, de Paris. Les douceurs du foyer, l'austérité de la vie anglaise risquent fort de devenir monotones à la longue. « Les Anglais, rappelait Amédée Pichot, avec Cottu,

ressemblent à ces dieux de la fable auxquels il prenait fantaisie d'aller voyager sur terre. Ils partent, ils vont se précipiter dans la dissipation des contrées étrangères, ils vont se plier pour un moment à ces mœurs qu'ils méprisent et goûter leurs perfides félicités, mais ils conservent leurs cœurs exempts de la contagion et après s'être enivrés à la coupe des voluptés, ils reviennent chez eux retrouver des plaisirs innocents et purs et s'efforcent d'en supporter le poids » (1).

La situation économique de l'Angleterre, il ne faut pas l'oublier, n'était pas brillante et il en coûtait moins cher aux oisifs anglais pour s'amuser à Paris, que pour s'ennuyer à Londres, argument auquel des esprits pratiques ne résistent guère.

Et puis, cette capitale française était comme l'écrivait un Correspondant du *Gentleman's Magazine* « de tous les lieux que je connais, le meilleur à visiter, parce qu'on peut y vivre à sa guise, que ce soit au bal, à de grandes fêtes, au théâtre, à l'Opéra, à Tivoli ou chez Ruggieri. On se retire quand on veut, ou on reste jusqu'au bout. Il n'est pas besoin de passer ses matinées dans un lit. Le dîner est toujours servi dans des centaines d'endroits de 3 à 7 heures. Le théâtre commence à 6 ou 7 heures et personne ne se couche qu'après le bal ou la fête... A Paris on porte ce qu'on veut et on s'habille comme il plaît, et sans y

(1) AMÉDÉE PICHOT. *Voyage Historique et Littéraire en Angleterre et en Ecosse*, t. V. Avant-propos, p. VIII, Paris 1823. — Cf. CORTU. *De l'administration de la justice en Angleterre*, p. 227.

regarder, que ce soit à la Henri IV, à la Louis XIV ou à la moderne » (2). Cette liberté était d'autant plus appréciable que parmi les nombreux soucis que connaissaient au lendemain des guerres napoléoniennes, bon nombre de familles anglaises, était celui de tenir un rang. A Paris, au contraire, on pouvait vivre comme on l'entendait et faire figure avec des moyens réduits. On pouvait, et presque tous nos visiteurs s'en félicitent, régler ses dépenses à sa guise. Enfin, l'éducation des enfants, très coûteuse et médiocre en Angleterre, était relativement peu coûteuse et considérée comme excellente chez nous. Des familles entières se transportèrent donc, meubles et bagages, en France, et s'y installèrent à demeure. Il est certain que si bon nombre de nos voisins anglais redoutaient notre contagion, il en était beaucoup d'autres qui trouvaient leur plaisir ou leur intérêt à résider en France. De plus, si Paris n'était pas encore selon le mot de Stendhal « le salon de l'Europe » il n'est pas douteux que le nombre grandissait sans cesse en Angleterre de ceux qui voulaient savoir « ce qui s'y faisait et ce qu'on y disait » (3). A tel point qu'à l'automne de 1817, il y avait, si nous en croyons une enquête de *Blackwood's Magazine*, 60.000 Anglais d'installés à demeure en France, et qu'à Paris seulement on comptait jusqu'à 1.500 familles anglaises (4).

Le nombre de ces désertions, car elles apparaissaient telles

(2) *Gentl. Mag.*, p. 185, 1818.

(3) STENDHAL. *Correspondance*, 1^{er} jan. 1823, t. 2, p. 282.

(4) *Blackwood Mag.*, oct. 1817.

aux farouches patriotes anglais, devint si considérable, que dès 1815 ils se mirent à les dénoncer. Les objections que soulevait cette émigration anglaise, était d'ordre pratique autant que moral. En présence du chômage qui sévissait alors en Angleterre, il n'était pas admissible que des citoyens anglais pussent abandonner leur pays pour aller donner du travail aux artisans de l'étranger. En outre, la France offrait le spectacle dangereux d'un pays sans convictions politiques, sans religion, et elle offrait trop d'exemples déplorables d'une vie dissolue. De là, dans la presse et les revues anglaises, d'innombrables protestations dans le genre de la suivante : « C'est avec un profond regret que toute personne ayant à cœur le bien du pays (à un moment où on devrait faire jusqu'au dernier effort pour maintenir le crédit public, et donner de l'occupation aux milliers d'artisans qui meurent de faim, faute de travail), voit un si grand nombre de nos compatriotes passer en France, — et y dépenser un revenu qu'ils tirent de leur pays natal, — enrichissant ainsi la France et appauvrissant leur propre pays... Encore, s'il s'agissait d'un court séjour ; mais nous voyons des familles presque innombrables et de première importance, tant par le rang que par la richesse, ayant systématiquement résolu de quitter leur pays pour des années, et emmenant toute leur maisonnée afin de s'installer à l'étranger ». Si c'est par économie que l'on se rend ainsi en France, explique l'auteur de cette protestation, on se trompe. Les dépenses d'un de ces déménagements, sont au moins égales à toutes les économies

qu'on peut réaliser là-bas en deux ans, et avant la fin de ces deux années les prix seront les mêmes dans les deux pays »... « La seconde raison invoquée est l'éducation des enfants, mais avec une religion corrompue, des mœurs choquantes et horriblement relâchées et une politique incertaine, à quels principes peut-on s'attendre ? Le Jacobinisme qui a causé de si horribles tragédies, pendant le système de la Terreur, est loin d'être mort en France », et l'auteur conclut en annonçant un poème dramatique, dont le titre sera : « *Durand ou le Jacobinisme dévoilé* » (5). « Nous serons très surpris, ajoute un autre correspondant anonyme, un certain Antigallus, renchérissant encore sur le passage du journal qu'il vient de citer, si cette émigration ne produit pas des effets désastreux sur la portion féminine de l'Empire. Les qualités des femmes anglaises sont la délicatesse, la timidité, la tendresse, la douceur ». Et il ajoute, naïve expression d'un égoïsme très masculin « comme elles sont admirablement faites pour pourvoir au confort de notre vie ! » Or, « les Français ridiculisent les manières des Anglaises. Ils veulent le regard, la démarche, l'allure assurée, ce que les Français appellent *la tournure*. Le ridicule est une arme puissante, les timides ne savent jamais y résister. On copiera donc les manières des Françaises, plutôt que de s'exposer à leur raillerie et à leurs sarcasmes. Adieu donc à tout notre confort domestique, car de tous les

(5) *Gentl. Magazine* July 19, 1816, p. 4. Lettre de Mentor suivie de : A tour through various parts of Flanders, Germany and Holland in the year 1815 by Clericus Leicestriensis.

peuples du monde, les Français n'ont pas de « *home* » dans notre acception du mot ». La protestation vigoureuse de son compatriote, ajoute Antigallus, « a touché une corde qui fera vibrer plus d'un cœur anglais à l'unisson », car « une Anglaise francisée est une créature corrompue et dégradée ». Du côté masculin, le danger est moins pressant car John Bull est vigoureux et rude et il répondra par son mépris aux sourires des Français ».

Une des protestations les plus célèbres de cette époque contre ces départs pour la France, fut un très long poème, publié en 1816, dans un volume qui contient également une *Bonapartéide*, un poème sur l'incendie de Moscou, un autre poème, *Jonah*, d'un certain J.-W Bellamy, et enfin la *Christabel* de S.-T. Coleridge Esq (6). Dans sa préface, l'auteur du poème, intitulé : « *L'Emigration* » retrace les temps heureux où le sol natal de l'Angleterre, « Ile heureuse » suffisait au bonheur de ses enfants.

« Personne n'eût osé y faire l'éloge de l'étranger,
« Ou lever son verre à la santé d'un chef étranger,
« Les Anglais de ces temps-là aimaient leur pays...
« Mais, hélas, que ces temps sont changés !
« Les doux charmes d'Albion ne charment plus.
« Ce qui a plu au père ne plaît plus à l'enfant.

« Paris, il n'est que toi !.....
« Sylphide des plaisirs et des joies frivoles,
« Du Tourbillon de la Mode, du Clinquant, du Caprice,
« Reçois notre jeunesse »

(6) *Emigration or England and Paris*, London 1816.

« Il fut un temps où les jeunes filles britanniques
« Aussi innocentes que belles.....
« Se seraient détournées de telles scènes.....
« Mais les sourires l'emportent, où la valeur a faibli
« Et la Gaule se venge.

« Reste patriote ! »... implore le poète, puis tout à coup
se ravisant, et dans un dernier sursaut d'indignation :

« Non, va ! L'Angleterre peut aisément se passer de toi ;
« Se passer du misérable dont le cœur se réjouit des spectacles
« Qu'offre Paris, la Coupable, et appelle cela de la joie !

Puis, se retournant vers la France :

Faible Dalila d'entre les nations,
Te dépeindrai-je maintenant ? Grand bazar
De la licence éhontée, du crime raffiné,
Toi, qui étales impudemment tes attractions sans nom ! »

La douleur du poète s'accroît encore du fait que les
modes perverses de la France pénètrent jusque dans les vil-
lages les plus reculés d'Angleterre, et c'est sur ces mots
pleins d'amertume que se termine son poème :

« Terre de mes ancêtres, adieu !
« Quand trouverai-je un cœur vraiment anglais » ?

Les arguments par lesquels l'auteur tente de justifier son
poème sont ceux que nous retrouvons dans presque toutes
les protestations de l'époque. Il n'est pas juste d'aller favo-
riser les ouvriers et artisans de l'étranger, alors qu'il y a du
chômage en Angleterre, et surtout il est à craindre que les
modes et les exemples de l'étranger ne corrompent notre
pays ; et dans une note ajoutée à sa Préface l'auteur du

poème ne manque pas de nous rappeler, en s'appuyant sur son autorité, John Scott « que si l'infidélité conjugale est, dit-on, moins universelle qu'avant la Révolution, ce n'est pas commettre une injustice que d'affirmer qu'elle constitue la majorité des cas dans la vie conjugale française ». Il est impossible, affirme-t-il, à une jeune fille délicate de vivre à Paris sans y voir des milliers de choses qui ont une tendance directe à lui polluer le cœur ». Il reste donc à ses compatriotes « le choix entre une éducation de premier ordre, à l'étranger, mais avec une morale et des principes qui seront presque inévitablement viciés, et une éducation de second ordre, en Angleterre, mais reposant sur de bons principes ».

A ces élucubrations mi-élégiaques, mi-héroïques il convient d'ajouter une autre composition en deux chants, qui a été bien connue en Angleterre : *Paris en 1815* de George Croly, « barde de haut rang » déclare une revue anglaise, et auteur d'un poème très remarqué sur la mort de la Princesse Charlotte. Dans des vers médiocres et grandiloquents Croly revient sur les lieux communs qu'avaient inspirés à ses compatriotes la vue des campagnes françaises, les souvenirs de la Révolution et de l'Empire et enfin le spectacle de Paris :

« ...la ville enchanteresse.

Qui étale ses splendeurs pour souiller l'âme » (7).

(7) GEORGE CROLY. *Paris in 1815*, 1st part London 1815, 2nd part London 1821.

Parmi les publications en prose au fond desquelles on retrouve les mêmes sentiments, on peut relever la longue *Lettre (de quarante-six pages) adressée à une dame du monde anglaise à Paris*, par un anonyme, en 1815, et que le *Gentleman's Magazine* recommande à ses compatriotes comme « une exhortation pieuse et sensée, adressée à nos compatriotes anglaises et les invitant à éviter ces habitudes de luxe et dissipation et particulièrement à abhorrer ces outrages effrontés à la pudeur et à la religion, qui ont démoralisé une nation voisine ».

Répondant aux admirateurs des « magnificences de Paris », car c'était bien là le point sensible, celui sur lequel revenaient sans cesse patriotes et moralistes d'Outre-Manche, l'auteur de la *Lettre* en question se livre aux réflexions suivantes : « Considérons ces galeries grandioses, louons hautement la magnificence de ces monuments, et souhaitons de pouvoir les égaler dans leur splendeur. Mais si nous tenons compte du fait que notre pays en lui-même est petit, très peuplé, toutes ces choses y apparaîtraient comme un mobilier encombrant dans un boudoir... Restons une nation commerciale et industrielle et ne visons pas à ce qui, si nous y arrivions, ne ferait que hâter notre ruine » (8). Les mêmes dispositions repa-
raissent sans cesse jusque vers 1817, et notamment dans la *Lettre d'un correspondant anonyme* de la *Literary Gazette*, qui sous le pseudonyme de « *Senex* » dénonce les

(8) *A Letter addressed to an English Lady of Fashion at Paris*, 46 p., in-8°. London Hatchard 1815.

effets désastreux du goût français, jusqu'en matière de vêtements, et proteste contre l'importation en Angleterre des modes d'un pays « où le vice règne en maître » (9).

II

Un autre exemple du changement très marqué qu'a subi l'opinion anglaise, à l'égard de la France, de 1814 à 1817, est celui que nous offrent les différents tableaux de la France, des éditions successives du Guide, très connu en Angleterre, de PLANTA (10). Le livre de Planta semble avoir été très populaire de 1814 à 1819, et il est intéressant en ce qu'il résume sans cesse l'opinion de l'Angleterre sur notre pays. L'image que Planta offre de la France, dans ses premières éditions, est plutôt séduisante et il n'y est nullement question de l'immoralité française. L'auteur y défend même les Français contre le reproche de frivolité que leur adressent certains de ses compatriotes. « Il est indiscutable, reconnaît-il, que les Français aiment les amusements publics, qu'ils ont la passion des habits et qu'au lieu d'aller au Club, le Français va se parader sur les boulevards et dans les jardins publics avec sa femme et ses enfants dans leurs plus beaux atours » (11). Mais il n'y a point d'ivrognerie en France, et « que le lecteur ne s'imagine point que j'impute

(9) *Lit. Gaz.* t. I, p. 220, 1817. On taste in Female dress.

(10) EDWARD PLANTA Esq. *A New Picture of Paris, or The Stranger's guide to the French Metropolis.* London 1814.

(11) *Ibid.*, p. 150.

au caractère français la vanité creuse et la frivolité que quelques écrivains lui ont attribuée et que tant de mes compatriotes se représentent comme en faisant une partie intégrante. Dans les travaux d'érudition et de génie, la France ne le cède à aucun pays environnant. Ses progrès en chimie sont uniques. Certaines de ses œuvres dramatiques n'ont été surpassées que par notre barde immortel. Ses peintres et ses sculpteurs n'occupent pas un rang inférieur dans l'échelle du mérite. Mais il y a chez les Français une gaieté de tempérament, une vivacité d'esprit, un don d'adaptation aux circonstances, parfaitement uniques et caractéristiques » (12). N'oublions pas le beau sexe. Les femmes en France, affirme Planta, ont été peu exposées à la contamination des crimes révolutionnaires et ont gardé beaucoup de leur caractère d'autrefois ». Revenant encore, dans un autre chapitre de son ouvrage, sur ce sujet qui semble avoir beaucoup retenu l'attention de ses compatriotes, Planta reconnaît que l'usage du rouge est universel et copieux, et que les colifichets abondent. Les Françaises évidemment savent faire valoir leur charme personnel, elles ont une manière assez osée de s'adresser aux hommes. « On sent chez elles un désir d'attirer l'attention ». Mais attribuer cela à une dépravation du cœur, ou à une conduite licencieuse serait leur faire une grande injustice. « Une vivacité particulière dans le regard et une certaine allure dans les manières attirent il est vrai l'attention des hommes,

(12) Planta. *Ibid.*, p. 141.

mais une meilleure connaissance de la femme française convaincra les esprits les plus prévenus, que ces habitudes se concilient parfaitement avec la modestie et la vertu. « Le voyageur trouvera rarement à Paris cette délicatesse discrète et effacée des femmes anglaises, mais il sera toujours prêt à reconnaître que sous le rapport de la beauté, de la gaiété, de l'intelligence, de la sensibilité, de la modestie et de la vertu, les prétentions des femmes parisiennes peuvent être d'un rang très élevé ».

A mesure que la figure de la France se dessine peu à peu, en Angleterre, grâce aux journaux et aux récits des voyageurs, notre auteur s'enhardit et aux indications d'ordre pratique qu'il a données jusqu'ici, il ajoute dans son « *Nouveau tableau de Paris* » ou « *Guide pour l'étranger dans la métropole parisienne* », de nouveaux renseignements afin de « donner une idée du caractère et des mœurs de ce peuple si fameux dans les annales de l'histoire et dont le gouvernement intérieur, pendant une usurpation de tant d'années, a été tenu si soigneusement à l'abri des regards de l'étranger ». « Les Anglais, affirme-t-il, associent uniformément l'idée de frivolité au caractère français »... « Le voyageur reconnaît encore ce peuple frivole, aimable, vaniteux, que tous les touristes d'autrefois avaient dépeint, mais il observe, mélangée à la politesse de l'Ancien Régime, beaucoup de tristesse, de défiance et même de férocité. L'éducation a été négligée pendant une génération... La plupart des officiers, et même des officiers supérieurs, ont été tirés des rangs et naturellement ils sont grossiers, sans

éducation et, en apparence du moins, souvent féroces ». Quant aux dispositions des Français à l'égard de l'Angleterre, l'auteur les explique ainsi : « Bonaparte avait entretenu une haine implacable de l'Angleterre et les Français, quoique devant beaucoup à la persévérance de l'Angleterre et à sa générosité, qui les avaient délivrés d'un joug intolérable, ne lui furent point reconnaissants, leur orgueil national ayant été profondément humilié par la défaite à laquelle ils durent leur libération ».

A la fin de son édition de 1815, Planta s'excuse de donner un tableau qui peut paraître sévère. « Chaque année, assure-t-il, adoucira les aspérités d'une peinture peut-être trop fidèle, et l'auteur espère que si la paix continue, il pourra plus tard donner un tableau plus satisfaisant pour lui et plus honorable pour ceux qu'il dépeint ».

De si belles promesses ne se réalisèrent point, et Planta, loin de donner un tableau plus favorable, semble s'être laissé influencer par certains de ses compatriotes et, entre autres Scott. — Etant retourné en France, en 1817, pour mettre son guide au point, Planta se dirige vers le Palais-Royal et déplore, à son tour, que la passion lamentable du jeu se soit emparée de la classe moyenne française, surtout de la bourgeoisie. Il condamne donc le Palais-Royal, « lieu où le démon du jeu tient sa cour principale », mais il se porte encore garant de l'honnêteté des Français que l'on accuse « de piller les étrangers ». « C'est là, affirme-t-il, une accusation complètement fausse en ce qui est des marchands et des banquiers. On trouve en France une vigoureuse inté-

grité et le sentiment le plus vif de l'honneur ». Pour ce qui est des femmes, Planta s'incline, à son tour, et déclare que « la place de la femme dans la société est une suprématie plus apparente que réelle. La femme règne partout, sauf dans le cœur de son mari. Elle doit trop souvent céder sa place à une rivale et écouter elle-même, les déclarations d'un autre homme ». Reprenant non seulement les idées, mais presque les mots de Scott, Planta en arrive, lui aussi, à établir qu'il est « notoire que l'infidélité conjugale ne domine que trop dans toutes les classes de la société. Le mari n'essaie point de cacher ses attentions à une autre femme, et la femme, même en présence de son époux, écoute complaisamment les compliments de son sigisbée ». « Ces procédés, ajoute-t-il naïvement, ne sont pas invariablement coupables, mais ils ne laissent pas d'être dangereux » (13).

Scott avait, comme on le voit, mis ses compatriotes sur une voie nouvelle. Il ne s'agit plus désormais de décrire les campagnes françaises et les monuments de Paris. La France est devenue un champ d'études psychologiques, un thème à dissertations philosophiques, au cours desquelles les considérations morales, religieuses, littéraires et politiques se mêlent étrangement. C'est à qui étalera son érudition. Au lendemain de Waterloo, il n'était pas rare de rencontrer en Belgique, si l'on en croit Scott, d'excellents ministres du culte. en route pour les champs de bataille, leur César à la

(13) EDWARD PLANTA. *A New Picture of Paris*, London 1817.

main. En 1817, César et sa conquête de la Gaule ne suffisent plus. Ce fut le cas, par exemple, de Jorgenson dans ses *Voyages à travers la France et l'Allemagne dans les années 1815, 1816, 1817*. Plus habitué à voyager qu'à tenir la plume, Jorgenson nous donne cependant autant de dissertations que de faits. Pour étoffer son récit, il s'inspire complaisamment de l'*Histoire Ancienne* de Rollin. Pour enrichir ses commentaires, il rassemble tous ses souvenirs classiques, et pour les illustrer, il va chercher des exemples jusque dans *les Vies* de Plutarque. Tout y passe, depuis la traditionnelle description de Waterloo jusqu'aux inévitables remarques sur « cette belle portion de la création qui constitue le principal bonheur, la joie et la gloire de l'homme ».

La conclusion, peu logique, mais devenue presque obligatoire de ce mélange hétéroclite est que la France est un pays profondément immoral. Car Jorgenson a, de ses propres yeux, vu « le Palais-Royal et ses tripots autorisés par le gouvernement » ; et après une série d'anecdotes d'un goût douteux, il déclare que « lorsque le vice obtient ainsi licence publique du gouvernement, à quoi peut-on s'attendre sinon à un relâchement total des principes moraux et à une dépravation correspondante dans les mœurs ? »

Cette dépravation des mœurs françaises est devenue non pas le refrain d'une chanson, car on ne rit pas de ces choses-là dans l'Angleterre de 1817, et on ne les chante point, mais un fait patent, avéré. On l'accepte d'autant plus

volontiers qu'il s'enchaîne tout naturellement dans la série des données généralement acceptées sur la France.

L'opinion des milieux patriotiques et conservateurs anglais sur la France, vers 1817, se trouve assez fidèlement résumée dans les remarques suivantes de l'auteur des « *Observations faites pendant un tour de France* » (14). « Les Français, dès longtemps avant la Révolution, avaient été présentés comme un peuple vaniteux, léger, frivole. Mais l'exactitude de ces traits avait été fréquemment contestée avant la Révolution. Avant cette époque, il ne s'était, en effet, pas produit de grands événements de nature à stimuler et à révéler de pareilles dispositions. Du moins l'expression des sentiments publics à l'occasion des victoires, des couronnements, (à l'exception des fêtes religieuses) n'était ni plus animée, ni plus enfantine que celle qui a jamais distingué le peuple penseur de l'Angleterre en de pareilles occasions. Il appartenait donc à d'autres temps et à d'autres circonstances de mûrir et développer ces penchants. Incontestablement, l'enthousiasme avec lequel la démocratie a été saluée à l'aube de la Révolution, la facilité avec laquelle des formes successives et contraires de gouvernement ont été adoptées, l'horrible plaisir avec lequel des scènes sanglantes ont été contemplées par ces âmes sentimentales qui peu de temps auparavant se mettaient en émoi pour des riens et étaient prêtes à s'évanouir devant des maux imaginaires, la légèreté avec laquelle les Français se sont laissé captiver et

(14) An. *Observations during a tour in France*, London 1816.

tromper au point de tolérer le souverain le plus despotique, le zèle apparent avec lequel ils ont accueilli la restauration de l'ancienne monarchie, sont autant de preuves incontestables de la légèreté de ce peuple ». « Les conséquences morales de la Révolution sur les façons de penser et d'agir des Français sont à déplorer, surtout lorsqu'on songe aux promesses que cette Révolution avait éveillées. Cette familiarité avec des scènes sanglantes, cette dissémination universelle de l'infidélité, et le mépris de la religion qui s'en est suivi ; les exemples de dérèglement dans les principes et d'immoralité dans la conduite, donnés par la Cour et les classes supérieures, la protection accordée à tous les lieux de plaisir, depuis les plus raffinés jusqu'aux plus pervers, ne pouvaient, comme on peut bien se l'imaginer, que rendre ce peuple non seulement vain et frivole, mais épouvantablement dépravé et vicieux. » (15).

Ainsi, peu à peu, pendant les années qui vont de 1815 à 1817 bon nombre de nos voisins en étaient arrivés à se faire une idée assez étrange et dans l'ensemble très peu favorable de notre pays, au point de vue moral, et à retomber dans un état d'esprit qui n'était pas très éloigné de celui que dépeint d'une façon amusante un critique d'Outre-Manche. « En 1800, déclare ce dernier, les Anglais n'aimaient point le système français. Les hommes d'état en voyaient l'absurdité, les gens pieux étaient choqués de son impiété, les hommes d'affaires en suivaient l'influence sur le cinq pour

(15) *European Magazine*, Jan.-Jul. 1816, p. 107.

cent et chacun se révoltait contre sa cruauté. Le fait que ce système venait de l'autre côté de la Manche, n'était pas non plus une recommandation ». Poursuivant sa démonstration Bagehot compare cet état d'esprit anglais à celui, (que rapporte, dit-il, un écrivain spirituel) du paisible Musuleman qui, dans ses robes flottantes, et voulant empêcher son fils de renoncer à sa foi, prendrait le dandy le plus élégant et le plus fluet dans les rues du Péra et lui dirait : « Voilà mon fils, si jamais il t'advient d'oublier Dieu et son prophète, à quoi tu ressembleras ». « Telle était exactement l'attitude des Conservateurs anglais, poursuit Bagehot. Si on proposait le moindre changement d'importance ou la moindre amélioration légale, sociale ou religieuse, on obtenait la même réponse : « Vous voyez où les Français en sont arrivés. Ils ont fait des changements, si nous en faisons, qui sait si nous ne finirions pas comme eux » (16).

III

Au sujet d'indignation qu'était pour tant de nos visiteurs anglais la profonde immoralité de nos compatriotes, s'en ajoutait un autre, la façon scandaleuse dont ces mêmes Français se permettaient de représenter l'Angleterre. Car, détail piquant, notre voisine était elle-même dénoncée chez nous avec le plus grand mépris, par un du moins de nos voyageurs français, comme un pays épouvantablement brutal et dépravé.

(16) BAGEHOT. *Literary Studies*, vol. I, p. 10.

Le plus connu Outre-Manche, des ouvrages français écrits sur l'Angleterre était alors celui du GÉNÉRAL PILLET : « *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces* », par M. le Maréchal de Camp Pillet, Chevalier de Saint-Louis et Officier de la Légion d'Honneur (17). « La première édition du livre, affirme la *Quarterly Review*, avec une profonde indignation, avait été épuisée en quelques heures. »

Le Général Pillet, ancien prisonnier de guerre en Angleterre, avait gardé un lamentable souvenir des pontons anglais, et en réalité tout son tableau se ressent de sa captivité : « La vérité guide ma main et les auteurs de tous nos maux ne pourront démentir son langage », déclarait l'excellent général, dont la bonne foi n'est pas douteuse. Malheureusement beaucoup de ses affirmations n'étaient en réalité que des généralisations hâtives, de cas tout à fait exceptionnels, et bon nombre des faits qu'il avançait ne valaient pas plus que ceux que présentaient avec une égale assurance sur notre pays John Scott, Wansey et autres visiteurs anglais, à la même époque. Que l'on s'imagine donc l'indignation des lecteurs d'Outre-Manche devant un tableau qui faisait de l'immoralité et de la brutalité, les principes caractéristiques des Anglais, dont les autres moindres défauts restaient l'avidité, la fausseté, la malhonnêteté.

Après avoir établi à l'aide d'exemples, de statistiques et

(17) PILLET. *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces*, Paris, 1815.

surtout d'affirmations gratuites que « le meurtre d'une femme, et surtout par son mari, est une chose si insignifiante en Angleterre, que la justice ne s'en émeut point » et que « le nombre des crimes secrets est tel qu'il est peu d'hommes de cinquante ans Outre-Manche qui ne se soient mariés trois fois », le Général Pillet, s'en prend à la moralité de l'Angleterre.

Outre le vol à l'étalage qui est très à la mode, affirme-t-il, l'ivrognerie y est si répandue, même dans la haute société, qu'à à partir de quarante ans, il n'est point d'Anglaise quelle que soit sa condition qui ne se grise tous les jours ». Quant à la tenue des femmes en Angleterre elle devient l'objet d'une condamnation encore plus sévère. « Chaque jour, affirme le Général Pillet, le public est stupéfait par le récit de scènes qui révèlent une affreuse démoralisation. Chaque jour, les juges sont assaillis de plaintes au sujet de cas de débauche et de dépravation qui feraient dresser les cheveux d'horreur, partout ailleurs qu'en Angleterre. Et, cependant, on entend dire effrontément dans ce pays et répéter de la manière la plus ridicule en France, que les femmes anglaises mariées sont toutes vertueuses, que les femmes françaises mariées sont toutes débauchées, et qu'on ne connaît dans les Trois Royaumes rien de semblable à la corruption des mœurs françaises... » « Les Anglaises mariées plus vertueuses que les Françaises !!! Gardez-vous bien de répéter plus longtemps cet effroyable blasphème ! La vertu des femmes françaises est à elles ; la confiance illimitée de leurs époux en rehausse l'éclat. La vertu des femmes

anglaises est celle des esclaves et ne dure autant que la surveillance du brutal auquel on les confie ».

Dans son chapitre « *Sweethearts* ou *Amants* et *Amantes* », le Général Pillet donne de l'immoralité des jeunes filles anglaises un tableau à l'avenant. Convaincu de la supériorité de l'éducation française, il suggère même que « l'état d'incontinence dans lequel vivent généralement toutes les jeunes filles en Angleterre, et la sagesse irréprochable de presque toutes les jeunes filles françaises, doivent être attribués à la différence d'éducation et de pré jugés dans les deux pays ».

En présence d'une « malignité si perverse, déclare la *Quarterly Review*, on ne peut plus sourire et on se voit obligé avec un sérieux rempli d'indignation de rejeter le livre »... « Non pas que les calomnies absurdes du Général Pillet » atteignent les lecteurs anglais, le livre est si ridicule qu'il se condamne lui-même et ce sont là les compliments qu'on peut attendre d'un tel individu, mais nous regrettons profondément qu'un ouvrage si licencieux, à tous les points de vue, si scandaleux, puisse même être toléré en France, où la famille royale et la noblesse sont attachées à notre pays par les liens sacrés de l'hospitalité privée et nationale et de l'amitié, en France où les Français se faisaient un point d'honneur d'être braves sur le champ de bataille, aimables en société et chevaleresquement respectueux des femmes ». L'auteur déplore enfin « que le Roi de France se croie obligé de maintenir un pareil et fieffé menteur dans les cadres de l'armée et que celui-ci

reste chevalier (pro pudor !) dans l'ordre royal et honorable de Saint-Louis. Quant à la Légion d'Honneur, c'est à la fois de bonne politique et de stricte justice que des gens qui ressemblent à son fondateur continuent à en remplir les rangs » (18).

Il fallait à l'honneur anglais une revanche qu'il obtint du reste. Pendant des semaines, on amena chaque soir sur la scène, au théâtre Sadlers'Wells, un général français en grand uniforme et portant au dos une inscription : Général Pillet. Là, aux grands applaudissements du public, on le faisait mettre à genoux et on l'obligeait à demander pardon aux femmes de l'Angleterre qu'il avait calomniées. Après quoi, on apportait une couverture et on lui « faisait subir le supplice de Sancho Pança », rapporte Defauconpret, qui recommande à ses compatriotes le même traitement pour John Scott.

En réalité, l'Angleterre attribua à l'ouvrage du Maréchal Pillet beaucoup plus d'importance qu'il n'en eut en France. Personne ne semble s'être douté à Londres que le livre qui offensait si vivement le patriotisme anglais, avait déjà soulevé de vigoureuses protestations en France. On ne trouve pas trace dans les revues anglaises de l'époque des réponses de Sarrazin, de Nougaret, de Taschereau de Farges, ou de La Vauguyon, qui s'étaient appliqués à relever les exagérations du Maréchal Pillet et à donner de l'Angleterre des tableaux plus acceptables. On ne voit pas non plus qu'il

(18) *Quart. Rev.*, Jul. 1815.

ait jamais été question des rectifications qu'en fit dans la suite Defauconpret, le traducteur de Lady Morgan et de Walter Scott.

Alors que les récits de voyageurs plus impartiaux, tels que Jean-Baptiste Say, passaient à peu près inaperçus, les caricatures d'un Pillet et les remarques désobligeantes d'un Charles Malo ou d'un Jouy n'échappaient pas à l'attention de nos voisins. Et comme telles, elles n'étaient pas destinées à relever l'idée que l'Angleterre se faisait des Français. Vers 1817, la superficialité, la sécheresse de cœur, et la mauvaise foi de nos compatriotes étaient devenus des articles si fermes du *Credo* de nos voisins que nos productions intellectuelles elles-mêmes, allaient avoir à souffrir de l'idée que nos voisins d'Outre-Manche s'étaient faite de notre caractère et de notre esprit.

CHAPITRE IV

LA FRANCE AU POINT DE VUE INTELLECTUEL

I

Jusque vers 1817, les visiteurs anglais consacrent leur attention à nos villes et à leurs monuments, à nos manières et à nos mœurs beaucoup plus qu'à notre littérature. La plupart d'entre eux sont tout à fait incapables de juger nos écrivains, et restent d'ailleurs convaincus que la politique absorbe toutes les activités de l'esprit français. De plus, presque tous restent persuadés que la Révolution et les guerres de l'Empire ont créé chez nous une atmosphère peu favorable à la pensée. C'est ainsi qu'un voyageur expérimenté et un savant comme le Révérend Eustace affirme que la Révolution n'a pas « produit un seul poète, un seul philosophe de valeur » et que, en 1814, « la littérature est à son déclin, son utilité est contestée et la langue elle-même a une tendance à retomber dans la barbarie » (1).

En dépit du Révérend Eustace, notre langue n'avait rien

(1) REV. JOHN CHETWODE EUSTACE, *Letters from Paris*, London 1814.

perdu de son prestige même en Angleterre, en 1814, au lendemain de la défaite de Napoléon. Certains Anglais attribuaient le maintien de l'influence française à la situation exceptionnellement favorable de notre langue. « L'influence politique de la France, déclare la *Gentleman's Magazine*, a répandu sa langue, mais maintenant la prédominance de cette langue contribue à étendre cette influence politique. La langue française est considérée comme un talent classique à acquérir, alors qu'elle n'est pour les Français qu'un moyen de répandre leurs livres et leurs principes politiques et leur athéisme. Il serait donc bon de voir si ce ne serait pas contribuer à la paix du monde que de mettre un frein à cette habitude d'employer la langue française » (2).

Non seulement notre langue s'était maintenue, mais le prestige intellectuel de la France allait rapidement se relever. Paris, sous la Restauration, surprend les étrangers par ses sociétés savantes, ses académies, les séances de l'Institut, tout autant que par ses monuments. Les observateurs les plus attentifs, comme Miss Williams, ne peuvent s'empêcher de remarquer que « l'esprit s'est élargi », et de noter « une diffusion plus vaste de la science en général, un élargissement du champ des études et une ardeur particulière dans l'étude des sciences exactes » (3).

(2) *Gentleman's Magazine*, June 1814.

(3) Miss H. M. WILLIAMS. *Letters on the events which happened in France since 1815*, London 1819. — ALISON-TYTLER. *Travels in France during the years 1814-1815*. 2 vols. London 1815.

Les voyageurs les moins hostiles, reconnaissent volontiers que les Français ont l'esprit vif, alerte, et ne sont pas dépourvus de capacités intellectuelles. « Ils réussissent dans les arts et jusqu'à un certain point dans les sciences, surtout celles qui demandent une application minutieuse et de l'attention au détail, plutôt que de vastes conceptions d'ensemble ». « Ils ont l'esprit clair et raisonnent juste et vite comme le prouve leur succès unique dans les mathématiques ». Ils sont méthodiques. « Une caractéristique frappante des travaux scientifiques des Français est qu'ils sont presque toujours bien ordonnés et que les idées de l'auteur y sont pleinement et nettement exprimées ». Un Français n'a pas toujours une vaste conception d'ensemble de son sujet, mais il manque rarement d'en avoir une vue claire. On peut remarquer cette même caractéristique dans la conversation des Français, même lorsqu'ils sont mal renseignés, ils vous étonneront généralement par l'ordre apparent et la perspicacité de leurs pensées, et jamais ils ne semblent à court de mots ».

Les revues anglaises, même les moins favorables à la France, rendent indirectement hommage à son activité scientifique en utilisant très largement les travaux de nos savants. On est même surpris de la place qu'occupent dans les revues anglaises les comptes rendus des travaux scientifiques français, les récits de voyages, les mémoires, et les ouvrages se rapportant à l'histoire de notre pays.

Ce prestige indéniable de la France au point de vue intellectuel est, en 1815, une des causes de l'irritation de Scott

contre la France. C'est presque un devoir pour lui de combattre cette suprématie intellectuelle de l'ennemie de la veille et d'exposer « cette absence de principes, et cette immoralité profonde, dont la révélation devrait mettre fin aux illusions de l'étranger sur la France ». « Les Français, déclare Scott, grâce à leur langue universelle et à leur situation continentale ont presque réussi à se faire passer aux yeux du monde, pour la nation la plus raffinée et la plus intellectuelle des temps modernes »... « Ce n'est pas là, déclare-t-il, une question de suprématie nationale, affaire de relativement peu d'importance ; mais il s'agit ici de la vérité et de la stabilité des premiers principes sur lesquels repose tout ce qui est réellement élégant et respectable dans les arts et dans la vie » (4). Devançant Hazlitt, Thackeray et Swinburne, Scott affirme que « les Français sont un peuple habile, un peuple actif, un peuple gai, mais qu'ils ne sont ni des esprits sensés ni de vigoureux penseurs, et qu'on ne trouve pas chez eux un fond de vertu, de moralité ou de bonté ». « Elevés dans leurs salons, ils ne savent qu'apprécier les formes étroites, superficielles et froides de systèmes artificiels. Ils sont incapables de voir autre chose que de simples faits. Ils ne peuvent en saisir ni les conséquences ni les relations et par dessus tout, leurs mobiles ne sont pas sincères. C'est pourquoi ce sont d'élégants causeurs, des artisans habiles, des gens qui démolissent des pyramides pour voir ce qu'elles contiennent,

(4) JOHN SCOTT. *A Visit to Paris in 1814*, 3rd. ed. 1816, p. 146.

qui dessinent des ruines, font des expositions de statues et prononcent des discours dans leurs Instituts. C'est aussi pour cette raison qu'ils ne peuvent être et ne sont ni des poètes inspirés, ni de bons moralistes, ni d'honnêtes politiques. Voyez toutes les grandes découvertes de vérités cachées qui ont fait honneur à la science humaine et fait progresser la condition de l'homme. C'est à peine si l'une d'elles a été due à la France, mais la France en a volé la gloire à leurs auteurs. La France a lancé bien des théories splendides mais fausses. Les Français ont été d'habiles et industrieux compilateurs, des collectionneurs, des linguistes, des voyageurs. Mais la majorité des atrocités, des désillusions et des souffrances qui ont échu à l'humanité pendant ces cent dernières années, lui sont venues de Paris. Il n'y a pas d'extrêmes imaginables dans la folie et le crime dans lesquels les Français ne se soient plongés pendant cette période, il n'est point de forme sous laquelle la prétention d'être le plus grand peuple du monde puisse être affichée, qui ne l'ait été par les Français. Quelque tour qu'ils fassent, quelles que soient leurs pirouettes, qu'ils se tiennent sur la tête ou sur les talons, ils viennent vous mettre leur figure sous le nez avec un sourire prétentieux de satisfaction et un air intolérable de supériorité (5).

L'opinion que les Français peuvent être un peuple « clever » habile, mais instable et inférieur au point de vue de la pensée et du sentiment, est déjà très répandue en

(5) Scott. *Ibid.*, p. 147.

Angleterre. Nous la retrouvons mainte et mainte fois, exprimée d'une façon plus ou moins tranchante, chez des critiques plus judicieux comme Hazlitt, ou même chez des esprits favorables à la France comme Miss Williams (6). Légers, changeants, incapables d'un long effort, de pensées profondes ou de sentiments sincères, les Français ne sont pas faits pour les grandes créations littéraires. C'est pourquoi les observateurs anglais de 1814 à 1817 ont si peu à dire sur notre littérature. La plupart s'imaginent que depuis le XVIII^e siècle, la France n'a guère eu que deux écrivains : M^{me} de Staël, bien connue pour ses démêlés avec Napoléon et son séjour en Angleterre, et Chateaubriand.

II

Il est cependant un genre de littérature qui a fait une excellente impression sur les visiteurs étrangers, notre théâtre. Presque tous ont été surpris par l'excellence de nos acteurs, le ton élevé ou tout au moins convenable de nos pièces, et l'excellente tenue du public parisien. Les spectateurs étrangers les plus hostiles, John Scott lui-même, doivent s'incliner.

En songeant aux « bousculades et aux cris » qui accompagnaient l'ouverture des portes des théâtres londoniens, en se rappelant les pickpockets et les spectatrices indésirables » qu'on y rencontrait trop souvent, de Soligny

(6) H. M. WILLIAMS. *Letters...*, London 1819.

faisait remarquer « qu'un théâtre anglais est lamentablement inférieur à un théâtre français comme lieu d'amusement pour un peuple policé et intellectuel » (7). Planta de son côté attirait l'attention de ses compatriotes sur la façon discrète dont les pièces étaient annoncées par nos directeurs de théâtre qui n'avaient jamais recours à « ces méprisables charlataneries et ces mensonges », à l'aide desquels on essayait d'attirer le public anglais. « En France, faisait-il observer, on compte sur la valeur des pièces pour en assurer le succès ; point d'immoralité, point de calembours grossiers, ou de mots à double entente » (8). En fait, nos voisins restaient perplexes devant cette anomalie qu'en France, « où toutes les principales vertus privées et domestiques étaient, comme on le sait, relâchées, les pièces de théâtres étaient au contraire remplies des plus nobles maximes ».

Non pas que nos pièces, le plus souvent écrites en vers, fussent toujours comprises. Tel visiteur, qui n'avait pas dû résister aux effets de la rime, et qui sans doute s'était réveillé au dernier acte de la pièce qu'il était allé entendre, assurait que « le Palais Royal donnait des pièces qui se continuaient sans interruption d'un bout à l'autre et que les drames français ne se composaient que d'une seule scène ». Un peu plus explicite, mais sans être très précis, le Révérend Weston déclarait que le Palais Royal, toujours

(7) De Soligny, *op. cit.*

(8) Planta, *op. cit.*

fertile en nouveautés, donnait chaque jour quelques petits spectacles nouveaux, toujours amusants, parfois instructifs et de temps en temps bons et même excellents » (9).

La supériorité des Français, « peuple de comédiens », dans la comédie était ouvertement reconnue. L'Angleterre, affirmait de Soligny, exprimant en cela l'opinion de la majorité des visiteurs anglais, « ne sait guère ce que c'est que la véritable comédie et n'en offre point d'exemples pour le moment... Je parle de cette comédie gaie, gracieuse, vivante, légère et piquante qui n'est ou ne devrait être qu'une peinture élevée et raffinée de la société polie ».

Notre tragédie se réhabilitait rapidement grâce à ses excellents interprètes. Dès 1815, deux observateurs judicieux, Alison et Tytler, rappelaient à leurs compatriotes que « ces tragédies françaises, méprisées comme elles l'étaient en Angleterre, et quoiqu'ils se rendissent compte de leurs défauts, produisaient une impression profonde et durable en tant que moyens de stimuler les sentiments populaires et de faire appel aux devoirs de la vie courante ».

Ils ajoutaient même : « beaucoup de ces tragédies ont fait sur nous une impression qui, nous pouvons le dire franchement, n'a jamais été égalée par aucun des effets obtenus par les efforts les plus heureux de la scène anglaise ». Et, très judicieusement, nos deux auteurs assuraient que nos acteurs « du moins les meilleurs, étaient

(9) REV. S. W. WESTON. *A slight sketch from Paris in 1814*. London 1814.

excellents et s'efforçaient sans cesse de varier leurs intonations pour faire oublier la rime et ramener au niveau de l'humanité les personnages de (notre) drame, que généralement les auteurs français maintenaient dans un domaine au-dessus de la réalité ».

La rime, il est vrai, était monotone et restait une source de faiblesse. En outre, nos tragédies françaises étaient encore considérées comme manquant de variété dans les caractères et les situations, et, surtout comme trop portées à la déclamation. Mais les visiteurs anglais rendaient grâce à nos auteurs de ce qu'ils « avaient le bon goût de bannir de la scène les spectacles atroces que les directeurs anglais y entassaient » et certains reconnaissaient que les auteurs français arrivaient à produire dans leurs drames « cette unité d'émotion qui ne se rencontre que là où le public suit avec un intérêt passionné et soutenu les conséquences de quelque grand événement ou le développement de quelque grande idée morale »... « S'il est vrai, ajoutaient en conclusion Alison et Tytler, qu'une tragédie anglaise est appréciée en tant que présentation de vie et de caractères, et si une tragédie française est un étalage d'éloquence et de passion, il est vrai aussi qu'on trouve dans une tragédie française une unité profonde, une dignité de sentiments, une élévation de pensées et une perfection qu'aucun critique n'oserait contester » (10).

Malgré ce regain d'intérêt dont jouit momentanément

(10) ALISON et TYTLER. *Travels in France*, ch. VII. Theatre, p. 179.

notre tragédie française, notre littérature dans son ensemble ne fait que de très minimes progrès en Angleterre jusque vers 1821. Pour les observateurs superficiels, malgré toute l'agitation factice de nos Académies, nos Athénées, nos Cours publics et nos réunions littéraires et mondaines, la France n'a pas d'écrivains qui puissent en aucune façon se comparer à ceux de l'Angleterre. Notre littérature, ne s'est nullement relevée d'un déclin qui reste un fait incontestable, et pour beaucoup de nos voisins irrémédiable. Quant aux critiques professionnels, il sont persuadés qu'ils connaissent si bien l'esprit français et ses fâcheuses caractéristiques, qu'ils ne se donnent en général pas la peine d'en examiner avec soin les productions. Après les avoir parcourues très superficiellement ils établissent sans difficulté les caractéristiques de notre littérature qui restent à leurs yeux celles de notre esprit. Ils y retrouvent la même sécheresse, le même manque d'esprit de suite, de profondeur. Ils en condamnent les moules rigides et ceux-là mêmes qui reconnaissent les mérites de nos grands classiques, restent persuadés que depuis le XVIII^e siècle notre littérature n'a fait que déchoir et que nos auteurs modernes n'arriveront jamais à égaler les modèles qu'ils essaient en vain d'imiter. Notre poésie est unanimement condamnée et notre roman reste encore un objet de défiance, presque de mépris. D'une façon générale les critiques d'Outre-Manche fortement prévenus contre notre littérature en général, et en particulier contre notre classicisme, alors en grande partie oublié, et dont ils ne se font qu'une très fausse idée,

restent incapables de saisir les tendances de notre littérature nouvelle et d'entrevoir soit un changement dans les goûts du public, soit les éléments nouveaux qui entraient déjà dans notre littérature préromantique.

L'accueil fait à Chateaubriand, à M^{me} de Staël et à Benjamin Constant ne peut à cet égard laisser aucune illusion sur le manque de perspicacité et le retard de la critique anglaise jusque vers 1821 (11).

(11) Cf. *Le Romantisme français en Angleterre, 1814-1848*, Chapitre II. Premiers Jugements. L'Angleterre et les débuts du Romantisme français. Paris Champion, 1933.

CHAPITRE V

ACCUEIL FAIT PAR LA FRANCE AUX RÉCITS DES VOYAGEURS ANGLAIS

I

Dès 1815 nos compatriotes avaient assez mal supporté la désinvolture et souvent la mauvaise foi avec laquelle voyageurs et journalistes d'Outre-Manche persistaient à représenter notre pays. Si le tableau du général Pillet, livre d'après-guerre, et le seul d'ailleurs de son genre pendant toutes ces années, avait été blâmé et contredit par des observateurs français moins prévenus, on ne le considérerait pas comme une excuse à la campagne de dénigrement systématique qui était menée contre la France en Angleterre. Dans l'ensemble nos compatriotes restaient sous l'impression que notre pays était très injustement traité par sa voisine et ils s'indignaient des tableaux qui étaient donnés de la France, Outre-Manche. Les protestations de cette époque abondent dans les journaux et les revues du temps. Elles faisaient souvent l'objet de conversations avec des visiteurs anglais moins prévenus qui généralement reconnaissaient assez volontiers leur bien fondé.

« Un Français », déclare Walter Scott, « à qui vous parlez du déclin général de la moralité dans son pays, vous répond promptement, et avec raison, que si toutes sortes de turpitudes sont plus communes en France qu'en Angleterre, les délits contre lesquels la loi doit sévir sont beaucoup plus fréquents en Grande-Bretagne. Les meurtres, les larcins, les vols à main armée, comme ceux qu'on voit fréquemment mentionnés dans les journaux anglais ne se rencontrent pas en France ». Mais ces remarques là, comme celles d'un certain Coxe qui protestait franchement contre l'attitude de ses compatriotes, restaient inaperçues. Par contre, le livre de John Scott était bien connu à Paris. A diverses reprises Defauconpret y fait allusion. Stendhal lui-même ne l'avait pas oublié en 1823 où il s'élevait contre la manie fâcheuse qu'avaient tant d'Anglais de décrier notre pays, et signalait avec dédain une « rhapsodie nouvelle d'un voyageur qui, tel feu John Scott, se met hardiment à décrire une société qu'il n'a jamais vue, et dont, y eût-il été admis, il n'eût pu comprendre les finesses, les sous-entendus qu'après un an d'habitude ». Le poème héroï-comique intitulé *l'Emigration* avait circulé à Paris, où il est mentionné comme « un petit poème rempli d'horreurs », et il est peu des élucubrations, même les plus médiocres, des voyageurs d'Outre-Manche qui échappent à l'attention de nos compatriotes.

Ces derniers protestaient d'autant plus que certains de ces visiteurs avaient été cordialement reçus, et qu'on croyait l'Angleterre suffisamment renseignée sur les choses de

France pour ne pas commettre les erreurs dans lesquelles tombaient ses observateurs. Les journaux anglais comme le fait a été déjà relevé, « avaient tous des correspondants à Paris, et leurs propriétaires y faisaient de fréquents voyages ». On savait qu'ils « y venaient comme les commis-voyageurs du commerce, pour offrir leurs services et surveiller leurs rentrées » (1). C'était une plaisanterie courante à Paris, que si on voulait des nouvelles de France il fallait aller les chercher à Londres, quelques-uns de nos ministres étant beaucoup plus expansifs et plus généreux disait-on avec certains journaux de Londres qu'avec les nôtres. « Je viens de lire les journaux anglais, j'ai des nouvelles de Paris à vous donner » répétait Etienne en guise d'entrée en matière. Comme le rappelle à juste titre Hatin, certains de ces correspondants de journaux anglais étaient des Français. Leurs articles trop souvent écrits pour les besoins de la cause royaliste, et d'un point de vue ultra-conservateur, ne donnaient pas toujours, tant s'en fallait, une idée favorable de notre pays et ce n'était pas sans raison que nos libéraux flétrissaient ces émules des voyageurs hostiles de l'Angleterre, « ces calomniateurs souterrains qui entreprenaient l'injure à la page et qui infestaient de leur poison les feuilles serviles et vénales de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France » (1).

Vivement irrités, comme ils l'étaient, nos compatriotes prenaient leur revanche de leur mieux, en utilisant la seule arme que les Alliés ne pouvaient leur retirer : l'ironie.

(1) HATIN. *La presse sous la Restauration*, p. 238.

Déjà quelques voyageurs français d'après-guerre, Crapelet, le duc de Lévis, et quelques autres observateurs anonymes avaient fait sur notre voisine des remarques qui n'étaient pas précisément flatteuses. Mais, c'était surtout dans nos rues, sur nos scènes de théâtre, dans nos chansons que nos compatriotes prenaient leur revanche. Ils se moquaient des modes anglaises, et les visiteuses d'Outre-Manche même les mieux vêtues étaient aux yeux des Françaises, déclare non sans quelque irritation le Major Blayney, « des monstres » par leur habillement. Au théâtre on prenait plaisir à mettre des personnages anglais sur la scène : *Les Anglaises pour rire*, aux Variétés, *Les Originiaux au café*, à la Porte Saint-Martin. Il faut voir l'ironie cinglante et l'impertinence avec lesquelles Defauconpret note l'empressement des visiteuses anglaises à adopter et à exagérer nos modes. Les Françaises, assure-t-il, mettent-elles une fleur à leur chapeau, les Anglaises en mettent aussitôt tout un bouquet, à tel point qu'elles ressemblent à des mulets d'Andalousie.

Quant à John Bull, notre aimable voisin, d'innombrables caricatures le représentaient dans les postures et les tenues les plus comiques, sous la forme d'un personnage extravagant, bourru, glouton, à demi-barbare. On faisait en outre circuler sur son compte, des recueils fort amusants tels que : *Recueil d'originalités et de singularités anglaises*, en deux volumes, 1814. Ou encore : *Anglaisiana, ou les Anglais, les Ecossais et Irlandais à Londres et à Paris*, 1815, ou même : *Jonh Bull ou Londresiana. Recueil d'origina-*

lités et de singularités anglaises, par C. D., sans date, mais très vraisemblablement de 1815 ou 1816.

Ces recueils, en dépits de préfaces, qui garantissaient « l'impartialité » des auteurs, leur désir de peindre « *sine odio, sine ira* » donnaient, il faut le reconnaître, une étrange idée des mœurs de l'Angleterre et faisaient de la singularité de John Bull des tableaux poussés à l'extrême. Il faut avouer aussi que CHARLES MALO dans ses *Ephémérides anglaises*, avec des prétentions scientifiques et des assurances d'« impartialité irréprochable », laisse percer assez fréquemment des sentiments qui ne sont pas aussi libéraux qu'il le voudrait. Sans parler de la devise « *Nihil Anglicum* » qu'il adopte pour ses volumes, on le voit à l'occasion rassembler avec un soin diligent tous les compliments, antiques et modernes qu'ont adressés aux fils d'Albion, des étrangers célèbres depuis Commynes et le bon Froissard, jusqu'à Sorbière, à Grosley et au duc de Lévis. Remontant au règne d'Elizabeth, Malo nous rappelle que les Anglais avaient été représentés par Hentzner comme « *boni nautae et insignes pyratae, astuti, fallaces et furaces* ». Avec Sorbière il en fait un peuple « hautain envers les étrangers, capricieux, mélancolique, soupçonneux et qui pêche fort du côté du cœur... » Avec le duc de Lévis il nous montre l'Angleterre telle une Carthage, « colosse d'or aux pieds d'argile que renversa le fer des Romains » et Londres déjà « peut-être chancelante sur ces monceaux de guinées ». Tout cela bien entendu sans d'autres résultats que de sou-

lever l'indignation de la *Quarterly Review*, et sans pour cela calmer celle de nos compatriotes.

En 1816 cependant, on eut l'impression que la situation allait s'améliorer, et cela grâce en grande partie à un témoin sûr, bien informé et sur la sympathie duquel on pouvait compter.

II

En effet, au printemps de 1816 au moment même où la campagne contre l'émigration en France battait son plein en Angleterre, avait débarqué à Paris, en compagnie de son mari le Docteur Sir Charles, qui devait devenir son collaborateur, un bas bleu irlandais, une certaine Lady Morgan qui venait chercher dans notre capitale les éléments d'un livre déjà promis à un éditeur anglais. Très entreprenante et très souple, Lady Morgan, qui jouissait d'un certain renom littéraire, grâce à un roman, traduit en français en 1809, arriva bientôt à se faire recevoir dans les milieux les plus divers, royalistes, bonapartistes et même libéraux, tout en recherchant de préférence les cercles aristocratiques à la mode. Son bavardage intarissable, son assurance, la hâte inélégante avec laquelle, à tout propos et dans toutes les circonstances, elle collectionnait les matériaux de son ouvrage, déconcertèrent plus d'une fois ses hôtes français. Certains ne purent résister au désir de la mystifier. Mais elle manifestait un tel attachement pour la

France, elle mettait tant de bonne grâce à accepter, sans les contrôler, les renseignements qu'on lui donnait, qu'on n'osait refuser de répondre à ses innombrables questions. Elle rentra donc en Angleterre munie d'une riche moisson de faits qu'il ne lui restait qu'à utiliser, ce qu'elle promit de faire, dans un livre qui, pensait-on, ferait oublier les tableaux ridicules et outrés que depuis deux ans on publiait sur la France en Angleterre. « La France est le pays où vous devriez résider, car on vous y admire et on vous y aime tellement » écrivait à Lady Morgan, quelques semaines avant la publication de son ouvrage, une de ses admiratrices de Paris, Madame Patterson, (ou Jérôme) Bonaparte. « Aucune Anglaise n'y a reçu les mêmes attention depuis votre départ. L'attente publique est surexcitée. Madame de Staël et Madame de Genlis sont oubliées » (2).

L'ouvrage pompeusement intitulé « La France » parut à Londres au printemps de 1817 et presque en même temps à Paris, dans la traduction singulièrement expurgée et commentée du royaliste Defauconpret. Le livre saisi avec empressement fut parcouru avec avidité et bientôt rejeté avec indignation. Grand fut le désarroi dans le camp des royalistes et dans les milieux mondains où l'auteur avait été si cordialement reçue. L'honorable Lady qu'on avait accueillie avec tant d'égards, n'était qu'une aventurière, une mercenaire éhontée qui était venue à Paris non point par amour pour la France, mais, comme elle l'avouait dans

(2) Lady MORGAN. *Autobiography*, p. 153.

sa préface, pour exécuter un contrat déjà passé avec un éditeur anglais. On avait salué en Lady Morgan un écrivain de talent qui allait réhabiliter la France aux yeux de l'Angleterre et voilà qu'on découvrait, mais trop tard, un méchant bas bleu à la solde d'un éditeur étranger, une jacobine qui n'affectait que mépris pour les institutions séculaires de la France et une des périodes les plus glorieuses de son passé.

Libérale en politique, Irlandaise d'origine et de tempérament, opposée d'instinct aux autorités constituées, éternellement contre le gouvernement « agin the gov'n'ment », selon le mot bien connu, Lady Morgan condamnait d'un trait de plume l'Ancien Régime, s'acharnant tout particulièrement contre la royauté et tout ce qui y touchait, y compris notre théâtre classique.

Foncièrement libérale en politique, quoique recherchant de préférence la compagnie d'hôtes aristocratiques, Lady Morgan, procédant à la fois en psychologue et en historien, commence dans son ouvrage par examiner « le système effrayant de despotisme dont la tyrannie de Louis XV avait jeté les fondements » afin d'en déduire « les effets funestes et faciles à prévoir, sur le caractère de la nation ». Elle note donc « la dégradation morale », qu'elle voit « répandue sur toute la surface de la France du XVIII^e siècle ». « Dans la politique comme dans les mœurs, déclare-t-elle, ce n'était qu'un torrent général de pollution et de dégradation ». « La fiction et la réalité, poursuit-elle, l'histoire et le roman, tout ce qui décrivait ou imitait les mœurs de ce temps-là nous en

laisse une preuve dans des détails révoltants par leur effrayante fidélité. Le célèbre Bussy (3) et Saint Simon nous attestent les excès et les vices dont ils font si gaiement le tableau, et le noble duc de Richelieu a immortalisé la dépravation de toutes les classes de la société, en nous offrant dans sa propre vie un abrégé de toutes les autres ». Singuliers documents et exemples qu'invoque là notre bas bleu pour en tirer avec tant d'assurance un aperçu des mœurs d'une époque. Il vaut cependant la peine de relever ses remarques car Lady Morgan, esprit très moyen, en dépit de ses prétentions littéraires, ne fait qu'exprimer là une croyance alors très répandue en Angleterre.

Hostile à l'Ancien Régime, Lady Morgan voit dans la Révolution française, « une glorieuse entreprise ». Elle nous ramène en celà, et avec un surcroît d'enthousiasme, aux appréciations que Birkbeck avait déjà portées sur les conséquences de cette Révolution. Elle annonce déjà et prépare les ouvrages de voyageurs tels que Miss Williams et Ireland, qui, défenseurs passionnés de la liberté, ne pourront décrire notre pays sans songer au grand mouvement d'affranchissement dont il a été le théâtre.

Les excès de la Révolution française, déclare Lady Morgan, sont attribuables au fait que « le peuple qui n'était pas mûr pour la liberté », suivit « les tigres qui lui servirent de chefs ». Son triomphe s'explique par le fait que « la

(3) BUSSY-RABUTIN 1618-1693, auteur de *l'Histoire amoureuse des Gaules* et des *Mémoires*.

fierté et l'énergie » de la vieille noblesse française avaient disparu sous le régime de Louis XV, « et qu'il ne restait à la royauté en fait de soutien que des courtisans faibles, dépravés et vicieux ». L'engouement des Français pour Napoléon offre à Lady Morgan « une preuve nouvelle de la frivolité de ce peuple depuis longtemps dégénéré ».

Les événements de 1789 n'ont toutefois pas été sans effet et, remarque-t-elle, « ces enfants de la Révolution se distinguent par tous les signes de fraîcheur, de vigueur et d'énergie qui appartiennent à une race régénérée. Ce changement, poursuit-elle, s'ajoutant à la vivacité naturelle et à l'impétuosité des Français, a ranimé et donné une impulsion nouvelle à la vie française. C'est un plaisir d'en être le témoin et l'on se sent renaître en y participant ».

Dans cette France régénérée, Lady Morgan note « la gravité du caractère français », « l'attention », « le sérieux » qu'on rencontre « dans tous les cercles et parmi toutes les classes », « l'attrait » qu'offre la conversation de nos compatriotes, et l'étendue de leur culture :

« Les connaissances, affirme-t-elle, sont si répandues en France, le goût pour les recherches scientifiques y est si cultivé que le jugement semble y avoir atteint la précision, la justesse d'une démonstration mathématique ». « Le tact du Français, son esprit vif, que la culture fortifie encore, font que seul le mérite peut réussir en France et que « la prétention y doit désespérer du succès ».

Telles sont les observations autour desquelles s'organise, sans art du reste, l'ouvrage de Lady Morgan. Celui-ci dans

son ensemble constitue une double apologie, en premier lieu, de l'auteur et des amis très haut placés qu'elle s'est faits à Paris et ensuite de la Révolution française et de ses heureux effets. Le livre est rempli de bavardages, de redites et d'erreurs que soulignait à plaisir le tory Croker dans un compte rendu indigné.

L'ouvrage sembla parfaitement odieux aux milieux royalistes et ultra-royalistes qui l'avaient attendu en France. Chose curieuse, il rallia même contre son auteur presque l'unanimité des lecteurs français. Nos libéraux eux-mêmes, dont la plupart en littérature étaient des Classiques, s'ils eussent pu accepter les vues politiques de Lady Morgan, ne pouvaient excuser la désinvolture avec laquelle elle avait traité nos grands classiques. Il faut reconnaître que Lady Morgan n'y allait pas de main morte. D'emblée elle déclarait que « la littérature française, dès le commencement du règne de Louis XIV avait porté le sceau d'une dégradation dont l'empreinte ne s'est pas encore entièrement effacée ».

Dans nos dramatises classiques, entre-autres, elle n'avait vu que des gens asservis à la royauté, préoccupés de plaire au Roi et à un public de courtisans, et dans leurs œuvres, des « écrits empêtrés dans des règles surannées ». Or, « une véritable grandeur de conception et une imagination hardie ne peuvent se concilier avec le double despotisme d'Aristote et du système politique sous lequel se courbaient les écrivains français » (4). L'auteur, qui aux yeux de Lady

(4) LADY MORGAN. *La France*, London 1817. Chapitre sur le théâtre passim.

Morgan, incarnait le mieux les faiblesses de nos classiques était Racine. Elle le prit donc vigoureusement à partie dans des pages qui firent alors grand scandale en France et au fond desquelles on retrouve aujourd'hui sans peine une ignorance et une incompréhension, plus dangereuses pour leur auteur que pour Racine. Mélangeant d'une façon très inopportune la politique et la littérature, notre bas bleu jacobin croyait avoir découvert que, comme l'avait proclamé longtemps avant elle Shaftesbury, « le souffle élevé de la tragédie ne pouvait que difficilement subsister là où manque l'esprit de liberté ».

Ce n'est pas cependant entièrement à tort que Lady Morgan fut, dans la suite, mise au rang des Muses romantiques. Esprit terre à terre, pratique, rebelle aux émotions, hostile à l'étalage du moi, du moins chez les autres, elle n'eut guère de communs avec nos romantiques, que son instinct de la rébellion et aussi un sentiment de l'incapacité où en étaient nos classiques (surtout, peut-on ajouter, lorsqu'ils n'étaient qu'à moitié compris) de satisfaire des esprits remplis de souvenirs des drames de Shakespeare ou éprouvant le besoin d'un théâtre faisant une plus grande place à l'imagination et à la libre passion. Elle n'en fut pas moins la vulgarisatrice d'idées qui allaient être reprises et vigoureusement débattues. Le prestige de Racine en Angleterre n'avait rien à craindre des effusions » de « la sybille radicale » (5). Au premier rang des « énormités »

(5) *Black. Mag.*, juin 1822, p. 192.

que dénonçait brutalement Croker dans un virulent article de la *Quartely Review* était justement cette condamnation de Racine.

A Paris, au contraire, on s' alarma. On vit dans la célèbre comparaison entre Racine et Shakespeare la continuation d'une campagne de dénigrement systématique des choses françaises en Angleterre. Plus audacieuse encore que ses prédécesseurs qui s'étaient contentés de critiquer notre caractère et nos mœurs, Lady Morgan s'en prenait » à une de nos gloires nationales les plus pures », et à l'incomparable Racine » dont la supériorité ne devait faire l'objet d'aucun doute.

L'inquiétude des Classiques, assez malmenés depuis quelques années, l'exaspération des patriotes et des royalistes, autant que le ton d'assurance et la prétention de Lady Morgan déterminèrent donc en France une véritable levée de boucliers que rien ne justifiait.

Irlandaise d'origine et de cœur, aimant réellement la France et l'esprit trop rempli des malheurs de son propre pays pour songer en quoi que ce fût à glorifier l'Angleterre à nos dépens, Lady Morgan n'avait nullement eu l'intention de dénigrer notre théâtre pour relever le prestige du théâtre anglais. Ne comprenant pas Racine elle s'était retournée vers un poète national qu'elle connaissait beaucoup mieux et comprenait pour ainsi dire d'instinct. Tempérament combattif, toujours prête à tomber dans la polémique, elle n'avait pu s'empêcher de soulever un débat et d'opposer le drame shakespearien à la tragédie classique française, mais

tout en louant hautement dans notre théâtre, ce qu'elle y admirait : « l'excellence des acteurs français », « la splendeur des costumes et leur exactitude historique », « qui mettaient le théâtre français en avance d'un siècle sur celui de l'Angleterre » et enfin le public. « Les théâtres des autres pays, assurait-elle, rassemblent des spectateurs, mais c'est seulement en France qu'on trouve des auditoires ».

L'apparition du livre n'en fut pas moins l'objet de polémiques qui durèrent jusqu'en 1823, où Stendhal vint reprendre des arguments qui traînaient de droite et de gauche et clore momentanément le débat. Ce qui nous étonne le plus aujourd'hui, en parcourant les nombreux comptes rendus de l'ouvrage et les deux longues réponses qui furent adressées à Lady Morgan par son traducteur, Defauconpret (6) et par un esprit aussi judicieux que Dupin (7), c'est, outre l'indignation et l'affolement des défenseurs les plus zélés de Racine, leur insigne maladresse. Presque tous laissent passer les affirmations les plus gratuites et les critiques les moins justifiées, sans les relever, mais s'évertuent à démontrer qu'on retrouve dans Racine tout ce qu'on peut découvrir dans Shakespeare, et que même du point de vue de la fantaisie, de l'imagination et de la profondeur philosophique, Racine n'est en rien inférieur au dramaturge anglais. Les polémiques que détermina la publi-

(6) DEFAUCONPRET. *Observations sur l'ouvrage intitulé La France*, Paris, 1917.

(7) BARON CH. DUPIN. *Lettre à Lady Morgan sur Racine et Shakespeare*, Paris 1818.

cation de l'ouvrage de Lady Morgan marquent une étape intéressante dans la querelle Racine-Shakespeare, en ce que Shakespeare, même pour les Classiques français, qui suivent maladroitement Lady Morgan, est devenue le centre de la comparaison. Il ne s'agit plus désormais d'établir l'incomparable supériorité de Racine, mais bien de prouver qu'à tous les points de vue il vaut son rival anglais.

Le livre, qui ne fit qu'augmenter l'irritation des milieux parisiens contre l'Angleterre, contribua également par ses remarques sur la situation politique en France, à aviver les inquiétudes qu'éprouvaient déjà les milieux conservateurs anglais au sujet de notre pays. « Ses vérités, écrivait de Paris M^{me} Jérôme Bonaparte à Lady Morgan (à propos de son livre, *La France*) ne peuvent être admises ici ». La plupart de ces vérités ne pouvaient pas non plus être admises en Angleterre où Croker dénonçait sans pitié : « le mauvais goût, les prétentions, la bêtise, l'ignorance en général, le jacobinisme, la fausseté, l'indécence et l'impiété » de l'auteur de *La France* » (8). Le livre qui, d'un point de vue politique était une véritable apologie de la Révolution française, arrivait à un moment tout particulièrement fâcheux. Sa publication coïncidait en effet avec un réveil des idées libérales en Europe et un redoublement de l'agitation politique en Angleterre. Pour le gouvernement anglais et les conservateurs qui s'affolaient, le foyer de cette agitation était encore une fois la France. N'était-ce

(8) *Quart. Rev.*, April 1817, p. 260.

pas une véritable trahison que de venir faire l'éloge de ce « peuple régénéré » par les événements de 1789 et de prôner les merveilleux effets de cette Révolution à un moment où « un bouleversement général était à redouter ? » Les émeutes, les soulèvements de la faim, l'agitation violente entretenue par les radicaux anglais, les rumeurs alarmantes qui se répandaient chaque jour ne disaient-elles pas que le mot de révolution devrait être banni d'Angleterre ?

Le livre de Lady Morgan parut en juin 1817 et ce fut dans ce même mois de juin, que le ministère anglais fit voter ses fameux projets de lois, les « Six Actes » destinés à rétablir l'ordre. Pour les justifier, le gouvernement avait déclaré qu'il « croyait à des plans d'insurrection générale », il avait allégué « le danger de la contagion française » et rappelé « que les émeutiers s'étaient servi de piques forgées et avaient arboré le bonnet phrygien et le drapeau tricolore » (9). L'ouvrage de Lady Morgan, violemment dénoncé par les conservateurs, eut cependant un succès considérable en Angleterre, où les éditions s'en multiplièrent. Le séjour de Lady Morgan en France, les personnalités qu'elle avait connues, l'abondance des renseignements qu'elle apportait, firent d'elle une des premières autorités sur la France. Son livre, autant que la répression brutale et la politique tortueuse du gouvernement conservateur, discrédité par l'emploi d'agents provocateurs et par

(9) Cambridge History, vol. X. The Restoration, Chap. 18.

des procès retentissants, donna de nouveau à réfléchir aux esprits les moins prévenus en Angleterre. Encore une fois reparaissait le vieux compte dont il fallait faire la balance, mettant d'un côté un absolutisme étroit et rétrograde qui n'avait d'autres remèdes que la duplicité et la répression brutale, et de l'autre la révolution, coupable elle aussi de violences, mais capable d'améliorer la condition d'un peuple.

III

C'est à la lueur d'incidents nationaux ou privés qu'on peut le mieux saisir les conséquences fâcheuses des tableaux qui avaient été donnés de la France en Angleterre. A l'indignation qui s'accumulait du côté français, il faut ajouter du côté anglais, les inquiétudes qu'avivait encore l'agitation menaçante pour les trônes qui s'éveillait dans divers points de l'Europe, et les changements qui se produisaient alors à Paris. Les journaux anglais du 15 septembre 1817, dont d'amples extraits furent publiés en France, vraisemblablement à l'instigation des Ultra-royalistes, reflètent nettement les craintes du gouvernement et du public anglais devant la constitution du nouveau Ministère Richelieu. L'impression générale Outre-Manche était « qu'à part Richelieu, les membres du nouveau gouvernement offraient peu de garantie, ayant tous servi sous Bonaparte, et étant tous plus ou moins des révolutionnaires ou des admirateurs de la Révolution ». En présence du

rapprochement qui s'opérait chez nous entre le libéralisme et le bonapartisme, la France apparaissait à l'Angleterre et à ses alliés comme livrée « aux personnes, aux intérêts et à l'esprit de l'ancienne armée, et à celui des doctrines idéologiques et anarchiques ». La réintégration secrète des officiers de la Grande Armée, par Gouvion Saint-Cyr, n'était pas non plus faite pour calmer les inquiétudes de notre voisine. De là les hésitations du gouvernement anglais, et l'hostilité de Wellington à un retrait des troupes d'occupation. De là aussi le mémoire du 27 mars 1818, dans lequel le Cabinet anglais proposait comme « substitut à l'armée d'occupation, la création d'un corps de troupes à la frontière hollandaise ».

En même temps, quelques-uns des journaux de voyage bien connus reflétaient déjà ces doctrines révolutionnaires que redoutait le gouvernement anglais, alors que d'autres confirmaient l'instabilité politique de la France. « Pendant mon séjour à Paris, déclare JORGENSEN, voyageur célèbre, et dont l'ouvrage sur la France parut dans cette même année 1817, il était facile d'observer que les Français nourrissaient une tendresse beaucoup plus grande pour Bonaparte que pour les Bourbons ». Jorgenson rappelle que nos compatriotes faisaient appel au bon sens des visiteurs anglais et leur demandaient « si l'on pouvait douter qui était le Désiré ». L'année suivante, le lieutenant FRANCIS HALL, autre grand voyageur, ne peut s'empêcher de remarquer dans les traits, le vêtement et le maintien des gens d'un âge mûr en France « la fière simplicité

qui sied à des républicains ». Et de plus en plus jusqu'en 1822, soit sous une forme comique comme dans le cas de Thomas Moore, soit au contraire avec un sérieux passionné, les tableaux de la France, comme celui de Miss WILLIAMS et celui d'IRELAND, deviennent l'occasion de véhémentes protestations contre la politique, soit de la Sainte Alliance, soit des Bourbons, soit même du gouvernement anglais.

Dès janvier 1818 les alarmes des Conservateurs affolés trouvèrent leur écho à la tribune du Parlement, où Lord Stanhope, dans un discours retentissant, vint déclarer « qu'incontestablement la Maison de Bourbon ne pouvait compter, pour se maintenir sur le trône de France, sur les affections ou les inclinations du peuple français. Deux fois, les Bourbons avaient été chassés de ce trône. D'autres convulsions étaient à craindre. On ne pouvait se dissimuler que l'Angleterre ne pouvait être entraînée dans une autre guerre, sans courir à sa ruine et à sa destruction. On ne pouvait mettre de meilleur instrument dans les mains de Louis XVIII, que ces armées alliées, pour courber les mauvaises passions du peuple français. Au lieu de retirer ces troupes, il était d'avis qu'on les maintînt en France pendant tout le terme prescrit par le traité, et même plus longtemps si cela était nécessaire. Les y maintenir plus longtemps pouvait être contraire à la lettre, mais était

(10) Ch. DUPIN. *Réponse au discours de Mylord Stanhope à la Chambre des Pairs*. Paris 1818.

conforme à l'esprit du traité. Aucun pays n'était lié par la lettre d'un traité, quand celle-ci était ouvertement contraire à l'esprit de ce traité » (10).

Le discours malencontreux de Lord Stanhope n'exprimait pas plus l'opinion unanime de l'Angleterre qu'on ne retrouvait celle de la France dans la célèbre *Note Secrète pour les Alliés*, que rédigeait dans l'été de 1818 le Baron de Vitrolles, pour demander la prolongation de l'occupation étrangère. Mais à peine fut-il connu en France qu'il y devint le signal d'un nouveau déchaînement non seulement contre son auteur, mais encore contre l'Angleterre tout entière, malgré les protestations des revues libérales anglaises et d'un avocat bien connu, Wedburne Webster. On peut juger de l'indignation que souleva la proposition de Lord Stanhope, au ton de la réponse qu'y fit un orateur célèbre, Dupin, devant la Chambre des Pairs, le 27 janvier 1818 : « Vous nous peignez comme un repaire de tigres que la Divine Providence veut dompter par la pieuse main de Louis XVIII. Ces clameurs de haine et de vengeance, vous n'êtes pas le seul Anglais que j'aie entendu les proférer. Il est dans la Grande-Bretagne une classe de sombres fanatiques, également exclusifs dans leurs idées dogmatiques et politiques. Ils croient posséder seuls toutes les vertus privées et publiques et, couvrant de leur vaste mépris la masse entière des hommes qui n'affectent pas les mêmes principes, ils prononcent à la fois contre leurs semblables, anathème et calomnie ».

Toutes les rancœurs accumulées que venait réveiller le

discours de Lord Stanhope, se retrouvent également dans la réponse que publièrent à leur tour les *Lettres Champenoises*, le 11 février 1818, sous le titre « A propos du discours du Comte de Stanhope au Parlement d'Angleterre :

« Monsieur,

« Si, depuis quelques années, il fut de mode en France de n'être pas de son pays, j'ose croire que ce travers, ou plutôt ce vice, doit aujourd'hui disparaître, et que le monstre de l'anglo-manie sera désormais chassé d'un sol où il fut accueilli trop longtemps. Quel Français, de quelque parti qu'il soit, royaliste, indépendant, ministériel, n'a pas ressenti la plus vive indignation en lisant dans les journaux de Londres la philippique prononcée par Lord Stanhope au Parlement d'Angleterre ». Lord Stanhope « a dépassé les bornes permises de l'orgueil national ». Il a porté contre la France « d'odieuses accusations ». « Il a professé devant ses auditeurs la doctrine de la perfidie, de l'infidélité aux traités, du machiavélisme le plus éhonté. Il prétend que les Alliés auraient dû partager la France : « S'ils ne l'ont pas fait, c'est que leur intérêt ne le leur commandait pas, mais ils en avaient le droit ». « Les Puissances alliées doivent maintenir leurs troupes sur nos frontières aussi longtemps que cela sera utile à l'Europe, ou plutôt au Cabinet de Saint-James. Il supplie les ministres d'intercéder auprès des coalisés pour obtenir d'eux la prolongation de notre esclavage. Le maintien des troupes étrangères pourrait bien être contraire à la lettre des traités,

mais il est conforme à leur esprit ». « La France est la plus abjecte des nations ». Il faudrait être bien aveugle pour ignorer qu'un grand nombre d'Anglais font leur profession de mépriser la France, travaillent de tous leurs efforts à l'humilier à ses propres yeux, portent jusqu'en France, dans le petit nombre des sociétés qui les accueillent encore, cet esprit de dénigrement qui attaque nos mœurs, nos coutumes, notre littérature » (11).

A la suite du discours de Stanhope, les relations entre les deux pays, déjà peu brillantes, se tendent au point de faire d'incidents insignifiants de véritables affaires nationales. D'un côté ce sont des inquiétudes et une défiance gauchement ou brutalement exprimée ; de l'autre une susceptibilité ombrageuse, un sentiment national exaspéré et une tendance à exagérer la portée de remarques qui n'engagent tout au plus que leurs auteurs ou les groupes auxquels ils appartiennent. A mesure que l'Angleterre officielle, l'Angleterre conservatrice se raidit dans sa défiance et son hostilité, la France se rallie dans une protestation véhémente contre l'attitude des Alliés et en particulier de l'Angleterre. De là des manifestations contre les troupes anglaises et une tentative d'assassinat contre Wellington, en mars 1818, tentative sur laquelle le gouvernement français s'empresse de faire silence. A son tour, la France excédée des attaques des voyageurs anglais et de, ce qu'elle croyait être, la mauvaise volonté et la perfidie des hommes

(11) *Lettres Champenoises*, 11 février 1818.

d'Etat anglais, se cantonnait dans une hostilité défiante qui éloignait pour un temps la possibilité de tout rapprochement intellectuel entre les deux pays.

Il faut avouer d'ailleurs que des tableaux comme ceux de MATTHEWS (12), du lieutenant FRANCIS HALL (13) ou du voyageur JORGENSEN (14), n'étaient pas propres à faire oublier, soit les remarques de Scott, dont ils suivaient les traces, soit le malencontreux discours de Stanhope. L'irritation des Français atteint alors un tel degré qu'on ne lit plus, on condamne systématiquement tout ce qui s'écrit sur la France, en Angleterre. Des récits de voyageurs, on ne connaît que les résumés donnés en France et surtout ceux de Defauconpret, le traducteur de Lady Morgan et Walter Scott. Ces résumés eux-mêmes ne sont que des présentations partiales, incomplètes et noircies à plaisir. C'est de la façon suivante que dans « *Une année à Londres* » DEFAUCONPRET (15) résume les tableaux les mieux connus de la France en Angleterre. « Tous les voyageurs s'accordent à dire que le climat de la France est superbe, l'air salubre, la fertilité inépuisable. Mais la peinture des habitudes des Français, de leurs mœurs, de leur caractère est le point faible. La première chose qui frappe Lady Morgan, par exemple chez les Français est « leur forte ressemblance avec la physionomie tartare » ; pour Scott, au contraire,

(12) MATTHEWS CH. *The Diary of an Invalid*, London 1819.

(13) LIEUT. FRANCIS HALL. *Travels in France in 1818*, London 1819.

(14) JORGENSEN. *Travels in France*, London 1817.

(15) DEFAUCONPRET. *Une année à Londres*, Paris 1819.

il y a en eux « un air écossais ». « Les rues, pour ce même Scott, sont remplies de paralytiques et offrent un tableau dégoûtant de toutes les infirmités humaines ». « Les Français, si l'on en croit Jorgenson, mangent de tout, ils ne font pas de différence entre un chat et un lapin, ils mangent même de la chair de cheval à moitié pourrie. Leur malpropreté est portée au degré le plus repoussant, déclare Scott, ce que confirme Jorgenson qui nous assure que « les vêtements des Français tombent en morceaux » et qu'ils sont aussi mal habillés le dimanche que les autres jours. « Les femmes en cela ne sont guère supérieures aux hommes, d'après Miss Williams : « Elles essaient d'imiter la mise anglaise, mais n'arrivent qu'à des copies maladroites ».

« Les arts et les lettres », ajoute tel autre, « y sont et y ont toujours été dans un état déplorable, quoique plusieurs de leurs grands hommes aient fait tout exprès le voyage d'Angleterre pour s'instruire et apprendre à penser. Les naturalistes, les philosophes, les moralistes que ce pays a vu naître depuis un siècle, n'ont fait qu'imiter, traduire et copier les naturalistes, les philosophes et les moralistes anglais ». Les artistes français ne sont, de l'avis de Scott, que des « barbouilleurs quelconques, des peintres médiocres, mais qui passent pour bons ». « L'esprit d'invention n'est pas éveillé en France », écrit Birkbeck, alors que Scott ne craint pas d'affirmer que les Français « n'ont pas un écrivain en état de s'élever au-dessus du pamphlet, pas un auteur dramatique de pre-

mier ordre, pas un seul bon poète », ajoutant même, « ils n'en ont jamais eu ».

Un autre voyageur anonyme affirme que : « La comédie seule est passable en France », car les Français sont « un peuple de comédiens ». « Un auteur célèbre de cette nation et auquel elle doit le seul poème épique qu'elle puisse citer n'est qu'un pillard, qui après avoir paré ses maigres et mesquins ouvrages des perles de Shakespeare, a osé calomnier celui à qui il doit l'éclat emprunté dont il brille ». « L'ignorance du peuple et même des classes moyennes est profonde » selon Scott. « La civilisation n'a pas fait de grands progrès dans ce pays », au dire de Birkbeck, et la « dépravation des mœurs », ajoute en conclusion Scott, « y est absolue ».

Il serait superflu de souligner l'injustice d'un procédé qui consiste à choisir délibérément ce qu'il y a de plus exagéré et de plus faux dans des tableaux fourmillant d'inexactitudes et à donner comme résumé de l'opinion anglaise sur la France, une sorte de compendium de la bêtise et de l'ignorance des voyageurs anglais. Mais pour les Français, qui ne savaient pas l'anglais ou n'avaient pas lu les récits de ces voyageurs, ces résumés n'en représentaient pas moins les jugements portés sur la France en Angleterre, et, comme tels, ils n'étaient nullement faits pour calmer les esprits. Le fait le plus fâcheux est que des ouvrages de mérite étaient condamnés comme les autres sans avoir été examinés.

Le retrait des troupes alliées, concédé le 30 novembre

1818, n'aména pas une détente du côté français. Le sentiment national ne fit, au contraire, que s'exaspérer, et sous la double pression de ce sentiment et des idées libérales, le ministère Richelieu dut se retirer dès le 25 décembre et céder la place au Cabinet libéral Desolles Decazes. La première tâche de Decazes fut d'essayer d'améliorer les relations entre les deux pays. Les moyens qu'il y employa, envoi d'articles à la presse de Londres et achat secret de certains journaux anglais, ne contribuèrent pas à rapprocher les deux gouvernements et à relever son prestige personnel auprès de Castlereagh. Les négociations qu'entama la France en 1819 avec les colonies espagnoles insurgées de l'Amérique du Sud, furent une autre source de friction. Ce fut avec la plus violente indignation que Castlereagh dénonça la duplicité du Gouvernement français qui, six mois après avoir été admis dans le concert des grandes nations, rompait ce concert et se livrait à des intrigues à leur insu.

Pour comprendre jusqu'à quel point nos compatriotes en étaient arrivés à être exaspérés par les tableaux outrés des voyageurs anglais, il suffit de se rappeler l'aventure du Révérend Thomas F. Dibdin, bibliophile et amateur d'antiquités, alors bien connu en Angleterre. Dibdin, voyageur vaniteux, irascible et assez dépourvu de tact, avait fait, en France, un voyage scientifique, dont il publia, en 1821, une relation prétentieuse en deux volumes, au cours desquels il se permit quelques remarques plus maladroites encore que délibérément injurieuses sur notre pays et nos

mœurs. L'incident prit aussitôt, chez nous du moins, des proportions exagérées et devint rapidement une véritable affaire nationale. Dibdin fut assailli par une légion d'imprimeurs, de relieurs et de conservateurs de bibliothèques, qui en vers, qui en prose, dénonçèrent sans merci sa grossièreté, sa sottise et son ignorance.

Dans cette polémique, qui alla beaucoup plus loin que ne le méritait l'incident, on voit nos compatriotes, qui ont évidemment perdu tout sens des proportions, s'en prendre non seulement à Dibdin, mais encore à l'Angleterre tout entière : « Les voyageurs anglais, fait observer le relieur Lesné, dans sa *Lettre d'un relieur français à un bibliographe anglais*, sont incapables de juger le caractère français ». « Quand ils s'occupent des faits, des monuments, des événements, des choses matérielles, ils sont passables. Mais, là encore, ils ne prennent pas la peine d'examiner avec soin, même ce qu'ils pourraient voir et sauraient comprendre »... « Si vous faisiez le métier de journaliste, poursuit Lesné, je serais peu surpris de voir dans votre trentième lettre, une foule de choses hasardées, de mauvais calembours, de grossièretés, que nous ne rencontrons même pas dans nos journalistes de dernier ordre... Mais, vous êtes Anglais, et, par cela seul, dispensé de cette politesse qui distingue si heureusement notre nation de la vôtre. Je ne veux pas relever toutes les inconvenances de votre lettre. Je ne vous parlerai donc que de reliure ». Puis ayant souligné à plaisir les nombreuses erreurs de Dibdin, Lesné en conclusion lui décoche un dernier trait :

« Vous êtes amateur de reliure, mais point connaisseur » (16).

Plus impitoyable encore, le poète imprimeur Crapelet adressait à Dibdin une réponse en vers (17), dont il faisait distribuer un certain nombre d'exemplaires en Angleterre, portant la guerre jusqu'en territoire anglais. Crapelet avait trouvé le point sensible, et comme il risquait de porter tort à la renommée de Dibdin, en tant que savant, celui-ci se fâcha et répondit à son tour, sur un ton amusant de la part d'un illustre prélat, mais qui souligne bien le malentendu qui existait alors entre nos patriotes irrités et les voyageurs d'Outre-Manche, habitués comme ils l'étaient à s'exprimer très librement sur notre pays.

Usant du même procédé que son adversaire, Dibdin prend soin de faire circuler en France trente-six exemplaires de ses « *Remarques sur la Préface et les Notes de G.-A. Crapelet*, attachées à sa traduction de la Trentième lettre du Tour pittoresque d'un bibliophile amateur d'antiquités ».

Crapelet, aux yeux de Dibdin, est « un phénomène de son espèce, sans précédent, et qui, il l'espère pour l'honneur des lettres françaises, n'aura pas d'imitateur ». Quand à lui, Dibdin, « sa trentième lettre ne respirait que les sentiments les plus libéraux et les plus honorables et il affirmait sur son honneur qu'il ne voyait nullement en

(16) LESNÉ. *Lettre d'un relieur français à un bibliographe anglais*, Paris 1822.

(17)

quoi il avait témoigné d'une hostilité systématique à l'égard de ses hôtes ». Mais « les règles de la bienséance, comme celles du bon sens, avaient été violées par Crapelet... La lourdeur d'esprit, la perversité des sentiments de ce dernier, sa mauvaise humeur, sa malignité se trahissaient d'elles-mêmes ». « Il convient de faire remarquer ces choses, ajoutait le Révérend Dibdin, pour que les Français, dont la vision est moins teintée de jalousie et les sentiments moins perfides, ne puissent pas me croire rempli d'une haine vigoureuse contre tout ce qui est de leur pays ». Puis, s'échauffant à son tour, Dibdin dénonçait « l'orgueil, la présomption, l'inconcevable folie et la stupidité » de son adversaire, ce « pitoyable annotateur, aussi envieux que l'irritable Plagiaire de Sheridan » et il déplorait « une telle incompréhension de l'humour et de l'inoffensive raillerie anglaise » (18).

Le public anglais suivait d'un œil amusé les démêlés de Dibdin, mais sans en faire une querelle nationale. C'est une « bataille de livres ou plutôt un combat de pédants », déclarait ironiquement la *Literary Gazette*, qui, loin de prendre parti pour Dibdin, signalait une querelle antérieure du même genre qu'il avait eue avec un de ses propres compatriotes.

De toutes ces ripostes et polémiques, il ne faut retenir que l'indication d'un état d'esprit très répandu de chaque

(18) TH. F. DIBDIN. *Brief remarks upon the Preface and Notes of G. A. Crapelet, attached to his translation of the 30th letter of the Bibliographical antiquarian and picturesque tour.* London 1822.

côté de la Manche. Aux inquiétudes politiques de l'Angleterre, faisait pendant la susceptibilité très vive de nos propres compatriotes, dès que les visiteurs ou observateurs anglais se permettaient la moindre critique de nos mœurs ou de nos institutions. La promptitude à s'alarmer et à relever les défis est à peu près la même de chaque côté de la Manche. Il semble bien cependant que l'irritation de la France, qui, il est vrai, avait eu le plus à souffrir des improvisations de voyageurs, dura plus longtemps que celle de l'Angleterre. Cette irritation se manifestera désormais chaque fois où l'occasion s'en présentera et jusque vers 1822 nos compatriotes, aux aguets, n'en laissent échapper aucune. La publication d'une traduction des « *Lettres de Paul à sa famille* », de Walter Scott, fut immédiatement suivie d'une série d'articles violemment anglophobes, au premier rang desquels ceux de Rabbe, dans « *l'Album* ». Un de nos compatriotes, Creuzé de Lesser, s'étant permis dans son « *Voyage en Italie* » (19), les remarques suivantes sur nos voisins d'Outre-Manche, ce même Album s'empresse de les reproduire, bien décidé à prendre sa revanche de toutes les calomnies qui avaient été répandues sur la France en Angleterre. « Je ne sais, déclare de Lesser, comment Sterne a pu dire que les Français n'étaient que des monnaies effacées. Les Anglais sont des monnaies grossièrement et uniformément frappées... Certes, ils ont une physionomie, mais ils n'en ont qu'une. Qui en a vu un, les a tous vus.

(19) CREUZÉ DE LESSER. *Voyage en Italie*, Paris 1822.

Combien n'y a-t-il pas, en France, d'hommes sérieux et même mélancoliques ! Combien y a-t-il d'hommes gais en Angleterre ? Moi, je n'en ai pas rencontré un seul. J'ai vu bien peu de gaieté dans leurs livres et je n'ai pu trouver de plaisant dans leurs théâtres que les extravagances de leurs tragédies. Les auteurs anglais les plus sérieux sont aussi fous que Sterne, lorsqu'il s'agit de juger la France et surtout de la comparer à l'Angleterre. On sent que se donner l'avantage sur nous est leur pensée favorite et éternelle »... « Ces hommes, qui voyagent tant, parce qu'ils s'ennuient tant, portent partout un si mauvais esprit, un regard si dédaigneux qu'ils voient mal, ou ne voient point les trois quarts de ce qu'ils regardent. Ce n'est point que je veuille faire la satire des Anglais, mais après un siècle où nous ne nous sommes pas lassés de dire du bien d'eux, et du mal de nous, il est plus que temps de reprendre notre place (20).

On retrouve aussi, il n'est pas douteux, pour une part, du moins, les effets de cette irritation française, dans l'accueil que reçurent les acteurs anglais de la troupe de Penley, à Paris, en 1822.

Mais heureusement, dans ce domaine du théâtre, comme dans celui de la littérature, chaque pays se libère bientôt des fantaisies et des improvisations des voyageurs. En dépit des tableaux souvent injustes et outrés qui avaient

(20) *L'Album*. Journal des Arts, des Modes et des Théâtres, 15 août 1822, p. 189.

été donnés de la France en Angleterre, déjà vers la fin de 1821, une élite intellectuelle dont les rangs grossissaient chaque jour se retournait de plus en plus vers la littérature d'Outre-Manche. Grâce en partie à l'engouement de nos compatriotes pour quelques écrivains anglais, dont au premier rang Walter Scott et Byron, on verra même peu à peu disparaître, ou du moins s'atténuer, les rancœurs qui depuis 1815 s'accumulaient. Il en sera de même, quoique pour des raisons différentes, en Angleterre. En fait la détente que l'on peut relever dans l'irritation de notre voisine, à l'égard de la France, précède même celle qui se manifeste si nettement chez nous à partir de 1822.

CHAPITRE VI

DÉCLIN DE L'INFLUENCE DES VOYAGEURS

I

Par une étrange ironie du sort, et dont on rencontre malheureusement de nombreux exemples dans l'histoire des deux peuples, c'est en effet au moment où les récits des voyageurs anglais deviennent le plus irritants pour nos compatriotes que la presse et les revues anglaises cessent de les prendre au sérieux. Soit par suite de leur fastidieuse abondance, soit parce que les erreurs et les exagérations d'un Malo ou d'un Général Pillet avaient permis à nos voisins anglais de se rendre compte de la sottise et de l'aveuglement des voyageurs étrangers, dès la fin de 1817, les revues anglaises commencent à se lasser des lamentations de leurs compatriotes à l'étranger. La *Quarterly Review*, elle-même, en conclusion d'un compte rendu du *Panorama d'Angleterre*, de Malo, déclare que « c'est un devoir pour les honnêtes gens dans les deux pays d'étaler au grand jour les folies et les mensonges qu'une horde

d'ignorants gribouilleurs et une nichée de jacobins exaspérés propagent si industrieusement dans chaque pays au détriment de l'autre » (1). C'est encore le *Blackwood's Magazine* qui, présentant un *Voyage en France*, se félicite de trouver enfin un ouvrage sans prétention, ajoutant « il y a peu de renseignements, peu de réflexions et peu d'incidents dans ce volume, et cependant il est intéressant et amusant... C'est probablement dans sa simplicité que réside son attraction... On n'y trouve pas une de ces préfaces pleines de promesses, ni rien de cette prétention intellectuelle affectée si ridicule chez notre imbécile de touriste moderne » (2).

Et puis on ne peut pas vivre dans un état perpétuel d'indignation, et il semble bien qu'à cet égard l'excès du mal engendra son remède. En 1817 on voit une revue patriotique et conservatrice comme le *British Critic* approuver hautement les tableaux de John Scott, et reconnaître ouvertement que « l'antique haine irraisonnée de la France était encore supérieure à l'engouement actuel », ajoutant : « Personne ne peut mieux que nous entrer dans ce vieil état d'esprit qui, en nous enseignant à juger les institutions et les coutumes des autres pays en fonction des nôtres, engendre au fond de nos cœurs la haine la plus vigoureuse de tout ce qui est étranger, et spécialement de tout ce qui est français »... Les philosophes poursuit le *British Critic*, trouveront que ce sentiment n'est pas digne

(1) *Quart. Rev.*, Oct. 1817, p. 229.

(2) *Bkwd. Mag.*, Jul. 1818, p. 412.

de la gravité avec laquelle nous traitons d'autres sujets, mais nous, nous maintenons que c'est un sentiment bon à éprouver. Il n'est peut-être pas toujours conforme à la vérité, mais il ne s'en éloigne pas plus que le sentiment contraire. En tout cas il a été la source de bien des précieuses qualités pratiques de notre caractère national, et ne serait-ce qu'à cause de sa très grande ancienneté il mérite d'être traité avec respect. La haine qu'éprouvait l'honnête soldat de Goldsmith pour les Français parce qu'ils mangeaient des grenouilles et portaient des sabots de bois, n'a assurément pas de raison très présentable, mais nous pensons, nous, qu'elle est tout aussi justifiée que l'engouement que beaucoup d'entre nous affichent aujourd'hui pour ces mêmes Français ! » (3)

L'année suivante au contraire, ce même *British Critic*, malgré son patriotisme intransigeant s'efforce de réprimer l'excès des dispositions qu'il avait encouragées. « Mais le dirons-nous, fait-il remarquer, il est un certain degré de modération à observer, même dans notre mépris pour les Français, et de piétiner et de délirer devant leur cruauté, leur immoralité, leur duplicité, leur vulgarité et leur impiété, de perdre patience, de nous arracher les cheveux à cause de leur malpropreté, de leur laideur, de leur teint, de leurs habits, est, il faut l'avouer porter le patriotisme à un degré où il devient réellement gênant » (4).

Notre voisine commençait d'ailleurs à se rendre compte

(3) *Brit. Crit.*, Dec. 1817.

(4) *Brit. Crit.*, Dec. 1818.

d'un fait qui jusqu'alors lui avait échappé, c'est que ses touristes modernes lassaient l'étranger et donnaient une fâcheuse idée du caractère anglais. La brusquerie, la froide réserve, la taciturnité, l'air d'insolence et de supériorité des Anglais en voyage étaient relevés dans une série de lettres soi-disant échangées entre un Anglais et un Français, et que le *Blackwood's Magazine* s'empressait de signaler à ses lecteurs (5). Le voyageur suisse Simon, bien connu en Angleterre, où il avait résidé, soulignait à son tour le tort que causaient au prestige anglais, les touristes modernes d'Outre-Manche. L'ouvrage de Simon donnait à la *Monthly Review* l'occasion de faire les remarques suivantes sur le même sujet. « L'influx de nos compatriotes sur le continent n'a pas contribué à relever notre prestige national dans l'estime de l'étranger, si l'on considère l'ampleur de leurs dépenses et leur fermeté dans la poursuite d'un plan donné. Les magnifiques mylords d'autrefois sont maintenant remplacés par une horde de roturiers qui s'expatrient par économie, ou par une tribu migratoire qu'on accuse de n'être jamais satisfaite du lieu où elle s'établit (6).

Les lamentations de John Bull trouveront d'autant moins de sympathie Outre-Manche que l'Angleterre peu à peu en arrive à prendre contact avec notre pays dans d'autres domaines, celui de la littérature en particulier.

La France en effet, en tant qu'objet de découverte pour

(5) *Bkwd Mag.*, Apr. 1818.

(6) *Monthly Rev.*, Janv. 1819.

touristes, est un sujet à peu près épuisé. On a tout dit sur ses campagnes, ses villes, ses monuments, sa capitale, la vie et les mœurs de ses habitants. Les voyageurs anglais les plus aventureux se sont déjà tournés vers l'Italie, où les suivra bientôt le troupeau des visiteurs anonymes. A son tour l'Italie va être le champ qu'exploiteront les Lady Morgan et autres professionnels de la description, non sans soulever de violentes protestations des patriotes italiens, plus prompts encore à la riposte que les nôtres. Il paraîtra bien encore des tableaux de la France, on en trouvera toujours déclare ironiquement une revue anglaise, « tant qu'il y aura des femmes à voyager » ; mais d'une façon générale leur influence sur l'opinion anglaise ira en diminuant.

En dépit de tout ce qui s'était écrit de peu obligeant en Angleterre sur notre pays, le nombre des voyageurs anglais en France augmentait sans cesse. A Paris seulement, il y avait déjà en 1820, si l'on en croit les revues anglaises, cinquante mille Anglais. Ces derniers, dont beaucoup y faisaient un séjour prolongé, recevaient ou parcouraient sur place, les périodiques de leur pays et dans ces périodiques bien entendu, les articles consacrés à la France. Les revues d'Outre-Manche ne pouvaient donc se permettre les fantaisies qui avaient discrédité les voyageurs de 1815 et 1816. Elles étaient tenues à un minimum d'exactitude ou du moins de vraisemblance.

Pour se tenir au courant des choses de notre pays, la plupart d'entre elles, vers 1820, se donnent des correspon-

dants qui de Paris leur envoient assez régulièrement des nouvelles. Les « Correspondances », « Miroirs » ou « Tableaux de Paris », dont la mode se répand alors, contribuent pour leur part à rejeter dans l'ombre le journal de voyage. Les articles de ces informateurs de Paris ne valent pas bien entendu, surtout au début, les correspondances d'un Walpole et d'une M^{me} du Deffand. Parmi les observateurs très divers qui vont renseigner l'Angleterre sur la France, beaucoup assurément la connaissent très mal. En outre, la critique impressionniste de ces observateurs anglais, même installés à demeure, s'accompagne encore trop fréquemment d'un ton badin et persifleur, assez à la mode même aujourd'hui, chez certains journalistes étrangers, quand ils s'occupent des choses françaises. On sent que c'est un malin plaisir, pour bon nombre de ces lecteurs ou disciples involontaires de Scott, de souligner à leur tour ce qu'il y a de factice et de superficiel dans la vie parisienne. Le procédé qui consiste à choisir délibérément de menus faits, et des incidents insignifiants en eux-mêmes et peu caractéristiques, mais confirmant des préjugés très répandus sur la France, et à les présenter, avec un relief exagéré, comme typiques de la vie française, n'est pas nouveau. Son plus grave inconvénient est qu'il devient rapidement une habitude et empêche de prendre réellement contact avec la vie d'un peuple ainsi traité.

Ce fut malheureusement dans cet esprit que trop souvent notre vie française fut abordée. Trop de ces correspondants

sont incapables de distinguer entre les faits du jour, les incidents divers et les événements marquants de la vie politique ou littéraire française, dont ils voient surtout les aspects extérieurs et les côtés superficiels ou amusants. Et cependant, par suite de la concurrence que se font alors les revues anglaises, de la curiosité de plus en plus vive que manifeste le public d'Outre-Manche pour les choses de l'étranger, et particulièrement de France, le ton de ces articles s'améliore assez rapidement. Les productions littéraires de notre pays en arrivent peu à peu à prendre une place considérable dans les périodiques anglais. Elles y sont souvent, jusque vers 1822, l'objet de polémiques assez âpres de la part de critiques anglais exaspérés par les prétentions de nos classiques attardés. Mais, comme en France, quoique d'une façon moins marquée, l'étude des œuvres littéraires de l'étranger à mesure qu'elle se développe, tombe de plus en plus aux mains d'une élite intellectuelle. Celle-ci, en dépit des préjugés et des dispositions encore peu conciliantes de certains critiques, sera dans l'ensemble infiniment supérieure à la masse des voyageurs qui avaient jusqu'alors renseigné notre voisine, et elle contribuera grandement à les faire oublier.

En outre, les relations entre les deux pays, le plus souvent tendues depuis 1815 s'améliorent graduellement à partir de 1820. Alors même que les gouvernements n'arrivent pas à s'entendre, les esprits dans chaque pays évoluent et à peu près dans le même sens. De chaque côté de la Manche grandit une opposition libérale. En Angleterre,

plus encore peut-être qu'en France, les événements de la politique intérieure occupent, à partir de 1820, une place de plus en plus grande dans les esprits et facilitent un mouvement de détente à l'égard de notre pays. La mort de Napoléon, en 1821, vient enfin dissiper les dernières craintes que notre voisine avait éprouvées au sujet d'un retour possible de l'Empereur dans une Europe troublée et une France agitée, dont l'armée réorganisée depuis 1817, était redevenue un élément d'inquiétude. Dans cette même année 1821 disparaissait aussi, tué en duel, John Scott, un des plus tenaces et des plus influents détracteurs de notre pays en Angleterre. La mort de Castlereagh, devenu très impopulaire de chaque côté de la Manche, viendra enfin supprimer, l'année suivante, un des derniers obstacles à un rapprochement entre les deux peuples.

II

Dès 1817 et 1818, on voit donc les *Journaux*, *Lettres* et *Récits de voyage*, qui avaient été accueillis avec tant d'empressement pendant les premières années de la Restauration, tomber peu à peu dans un discrédit dont ils ne se relèveront pas, du moins jusque vers 1850. A chaque occasion et jusque dans les organes les plus conservateurs de l'opinion anglaise, on retrouve des preuves de ce changement très apparent. Désormais les lamentations de John Bull au cours de ses pérégrinations à l'étranger ne rencontrent plus que très peu de sympathies en Angleterre. En

1821 et 1822, en particulier, on peut relever toute une série d'articles et d'allusions, qui, comme le petit livre de RUSSELL : *Essai sur les mœurs et la littérature des Anglais et des Français*, confirment cette indifférence à l'égard des voyageurs et un élargissement très sensible de l'horizon anglais.

Répondant aux critiques dont la *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Ecosse*, de CHARLES NODIER, avait été l'objet de la part de la *Quarterly Review*, le *Blackwood's Magazine* fait observer que « si en philosophie nous pouvons comparer nos progrès à ceux des autres nations et établir, au moyen de comparaisons minutieuses, où nous en sommes, dès qu'il s'agit d'habitudes, de mœurs, de civilisation, le cas est tout autre, et nous n'avons plus d'étalon qui nous permette de porter des jugements objectifs, et, si nous en avons un, nos préjugés nous empêcheraient de l'appliquer » (7). « On reconnaît généralement, fait, de son côté, observer le *New Monthly Magazine*, que les Anglais sont plus portés aux migrations que tous les autres peuples. On attribue ces migrations à la solidité de leur bourse et à la morbidité d'un tempérament national qui demande à être distrait par les distractions et amusements de l'étranger. Quoi qu'il en soit, ces raisons ne sont certainement pas les seules. Nous sommes des insulaires. Les limites idéales qui nous confinent à notre foyer sont très fortement marquées. Il y a un océan entre nous et les autres pays. Nous avons conscience d'être entourés, comme la terre

(7) *Blkwd. Mag.*, t. I, p. 321, 1822.

elle-même, d'un élément insondable et nous le franchissons avec des sentiments analogues à ceux que nous éprouverions si nous allions dans une autre planète ». « Ayant fait un voyage sur le continent il y a quelques années, poursuit le collaborateur du *New Monthly Magazine*, ce qui me surprit le plus ce furent les volumes écrits par les touristes anglais... Les descriptions des colonnes, des arcs, des frontons et des colonnades, sont toutes très exactes. Les tableaux de la société privée à l'étranger comme ceux de la *France* de Lady Morgan peuvent être très justes, pour ce que j'en sais. Ils sont en tout cas très intéressants, mais les aperçus dont on nous a gratifiés, et les analyses approfondies du caractère national d'après les ruelles de Paris, les remarques sur la légèreté des femmes, la politesse des hommes, etc... etc..., neuf sur dix de ces assertions me paraissent tout le contraire de la vérité » (8) La même note reparaît dans les *Lettres* d'un certain PATMORE, qui sous le pseudonyme de DE SOLIGNY, dénonce vigoureusement les aspérités du tempérament anglais et les défauts d'un caractère bourru et inégal, tout en rappelant la promptitude avec laquelle les voyageurs anglais savent découvrir « les vices et les défauts des nations voisines, particulièrement des Français ».

Il en sera désormais de même dans presque tous les comptes-rendus des journaux de voyage les plus connus. En 1824, le *London Magazine* dénoncera, à propos du

(8) *New Mo. Mag. The travelling propensities and opinions of John Bull.* vol. 4, 1822.

Voyage de BLANQUI « les innombrables volumes produits par les oisifs anglais, ces milliers de livres de voyage qui alimentent les cabinets de lecture de l'Angleterre » et il reconnaîtra que « c'est la France qui jusqu'ici a le plus souffert de ces publications de désœuvrés » (9). En 1826 la *Westminster Review* s'élèvera à son tour contre « cette classe pernicieuse de faiseurs de livres » qu'ont été « les voyageurs anglais qui, dès 1814, ont abandonné leur prison insulaire » pour se précipiter vers nos rivages. La même année telle autre revue anglaise rappellera très spirituellement la facilité avec laquelle l'Angleterre sait trouver des sujets d'alarme à l'étranger : « En Angleterre, déclare-t-elle, nous ne sommes jamais sans une panique. Nous avons toujours quelque sujet d'alarme pour occuper nos imaginations et stimuler nos esprits. Les soucis ordinaires ne suffisent point à un peuple épris comme nous de son humeur sombre. Nous y ajoutons les épouvantails que notre candeur aime à évoquer. Mais les épouvantails comme les autres choses de ce monde s'usent ».

A mesure que l'Angleterre s'affranchit des préjugés et des craintes que lui avait inspirés notre pays, la voix de ses voyageurs perd de son autorité et celle des censeurs alarmés d'Outre-Manche ne s'attire plus guère en fait d'échos que de vigoureuses répliques. Il faut voir l'ironie cinglante avec laquelle en 1828 le *New Monthly Magazine* s'apitoie sur ces Anglais qui « nullement attirés par les

(9) *Lond. Mag.* Apr. 1824.

beautés pittoresques, choisissent les sites les plus désolés, Ostende, Saint-Omer et y passent des années entières avec une résignation héroïque » (10), et surtout la façon très spirituelle dont la même revue signale les dangers que représente l'émigration des Anglais à l'étranger, non point pour les fils d'Albion, mais bien pour leurs hôtes français. C'est dans le même esprit que le *London Magazine* se rit à la même époque des dispositions tantôt moroses, tantôt enthousiastes de John Bull, « Allegro » ou selon l'occasion « Penseroso », dans ses tribulations à l'étranger. Si le souvenir des tableaux de 1815, 1816 et 1817 persiste encore dans bien des esprits, il faut reconnaître aussi que les voyageurs, même les plus autorisés, n'arrivent plus à être pris entièrement au sérieux Outre-Manche, ni à conquérir auprès des Revues, des Magazines et du public anglais en général le prestige qu'ils avaient connu en Angleterre pendant les premières années de la Restauration.

(10) *New. Mo. Mag.*, June 1828, p. 92.

CONCLUSION

Lorsqu'on considère dans leur ensemble les récits, mémoires et journaux des visiteurs anglais en France, de 1814 à 1821, le premier fait qu'on ne peut s'empêcher de noter est leur surprenante inégalité. Le journal de voyage n'est pas, assurément, un genre de littérature obéissant à des règles bien définies. Ses principaux mérites résident dans sa spontanéité et dans la fidélité avec laquelle il rapporte les faits, tout en reflétant les impressions et sentiments de celui qui l'écrit. Les meilleurs de ces journaux sont souvent ceux qui n'ont pas été rédigés en vue d'une publication, et la valeur littéraire, artistique et documentaire de chacun varie selon la personnalité de son auteur.

Mais, en dehors de ces inégalités de journal à journal, il en est d'autres, beaucoup plus intéressantes à relever. Même en ne considérant que les groupes, il est évident que les récits et commentaires de 1814 et des premiers mois de 1815 sont incontestablement supérieurs à ceux des premières années de la Seconde Restauration.

Les voyageurs de la Première Restauration sont d'une façon générale plus éveillés, plus vivants et plus instructifs que ceux dont les récits vont de 1815 à 1817 ou même 1818. Presque tous restent de bons observateurs des choses matérielles. Il est peu des journaux de cette Première Restauration dans lesquels on ne puisse glaner des faits curieux et qui parfois ont échappé à nos propres compatriotes. Quelques-unes des remarques d'un Birkbeck ou d'un Shepherd, qui n'acceptaient cependant pas intégralement nos coutumes et nos mœurs, indiquent même des jugements très sûrs, et valent certainement, si elles ne les dépassent point, celles de bien des témoins français contemporains. Même chez les voyageurs les plus prévenus, on suit avec intérêt les préjugés, les surprises, l'étonnement, souvent l'indignation dont notre pays a été l'objet de la part de certains visiteurs d'après-guerre, et l'on voit avec curiosité se refléter dans leurs écrits les passions du temps de guerre.

Les visiteurs de la Seconde Restauration au contraire, malgré leurs vastes ambitions et leurs prétentions à l'impartialité, sont de beaucoup inférieurs à ceux de 1814 et des débuts de 1815. Il fallait toute l'assurance d'un John Scott pour entreprendre de retracer en grand détail, dès 1815, la *Situation morale, politique et intellectuelle de la capitale française*. En réalité, au lieu d'étendre le champ de l'enquête qu'avaient déjà commencée leurs compatriotes, sur notre pays, Scott et ses émules n'arrivent en dernier lieu qu'à le limiter. Ils font tomber les visiteurs anglais du domaine

de l'observation, où ils excellent, dans celui du commentaire moral. Désormais il ne s'agit plus d'observer et d'enregistrer des faits, mais bien de comparer et de moraliser. Or, c'est là une tâche superflue, sans intérêt, et dans laquelle n'abondent déjà que trop les visiteurs peu faits pour tolérer les mœurs et coutumes de l'étranger.

John Scott et ses imitateurs sont de la lignée de ces âmes peu riantes et austères, et il s'en rencontre encore aujourd'hui, qui se sentent mal à l'aise dans un pays où la vie semble gaie et facile, et où les préoccupations vertueuses n'apparaissent pas dès le premier abord. Il est de la race de ces esprits moralisants, singulièrement limités, qui critiquent mieux qu'ils ne jugent et qui haïssent encore mieux qu'ils ne critiquent. Pour ces gens-là, l'art et la littérature ne peuvent être considérés que comme fonctions de la moralité. Enfermés en eux-mêmes, ces censeurs austères de l'étranger négligent singulièrement les faits, et aucun changement dans les mœurs ou les littératures qu'ils discutent, sans y entrer, ne suffirait à modifier des convictions trop profondes et trop commodes pour être ébranlées. Le côté fâcheux d'une pareille attitude, est que les préjugés qu'elle éveille sont de ceux qui se répandent aisément dans les esprits des lecteurs moyens et s'y ancrent fermement.

Nos propres compatriotes de la Restauration n'ont pas toujours, et il s'en faut de beaucoup, été des exemples de modération et de tolérance à l'égard de leurs voisins d'Outre-Manche. Une revue anglaise, la *British and Foreign*

Quarterly Review, assurait même, dans la suite, que « si les erreurs des premiers écrivains anglais sur la France étaient grandes et énormes, elles avaient sans doute été dépassées par celles des écrivains français sur l'Angleterre depuis Sorbière, qui en 1668 avait déclaré que les Anglais avaient écumé les vices des autres nations et méprisé leurs vertus », jusqu'à Montesquieu, soixante ans plus tard et à Voltaire et à Pillet, et plus tard encore à Rubichon et au Baron d'Haussez (3). Les Français en effet n'avaient pas toujours été exempts de tout blâme. Les remarques de la *British and Foreign Quarterly Review* n'en restent pas moins inexactes en ce qui concerne la Seconde Restauration. Après un premier mouvement d'approche et quelques échanges d'aménités, assez inévitables à la suite d'une période prolongée d'hostilités, nos compatriotes avaient malgré tout élargi le champ de leurs observations. Ils s'étaient mis à étudier, comme le rappelait Pichot, « les constitutions de l'Angleterre, ses lois, son industrie, son commerce », en attendant d'aborder sa littérature. Les voyageurs anglais au contraire, dès 1815, s'étaient confinés dans un champ très limité et qui cependant dépasse presque toujours la compétence de gens mal préparés ou qui ne font que passer. Si leurs journaux ont été si mal accueillis en France d'abord, puis plus tard en Angleterre, c'est qu'après un premier pas d'approche, nécessaire, mais tout à fait insuffisant, ces voyageurs de la Seconde Restauration avaient abordé le

(3) *Brit. and For. Quart. Rev.*, vol. 4, p. 381.

problème le plus difficile que présente une nation aux visiteurs de l'étranger. Naïvement ils avaient cru pouvoir tirer d'observations hâtives et nullement objectives des tableaux définitifs et fixer à tout jamais les caractéristiques intellectuelles et morales de la France.

Ils avaient échoué, mais du moins leurs exagérations et leur partialité avaient atteint un tel degré, qu'elles s'étaient condamnées elles-mêmes en Angleterre. Aussi voit-on les visiteurs des années suivantes, faire, dans l'ensemble, preuve d'un esprit beaucoup plus libéral. Malheureusement on ne peut guère réagir contre des ouvrages tout pénétrés d'un esprit de polémique, sans tomber soi-même quelque peu dans la polémique. Telle est, sans doute, la raison des allusions politiques qui abondent dans les lettres et journaux qui vont de 1818 à 1821. Si le besoin de protester soit contre l'attitude des moralistes revêches et insulaires d'Outre-Manche, soit contre la politique du gouvernement et les méfaits de la Sainte Alliance a souvent fait oublier, aux auteurs de ces journaux, les mœurs et la littérature de notre pays, du moins a-t-il provoqué des discussions et contribué à un élargissement de l'esprit anglais.

C'est bien là d'ailleurs le fait qui ressort en dernier lieu d'un examen d'ensemble des récits des voyageurs anglais en France de 1814 à 1821. Il peut ne pas apparaître très nettement à de certains moments. A ne considérer strictement que les lettres et tableaux des débuts de la Seconde Restauration on serait même porté à croire à une régression plutôt qu'à un progrès dans l'évolution des sentiments

anglais à l'égard de la France. A s'en tenir uniquement aux journaux de 1815 à 1818, on répèterait presque les mots que Charles Malo, l'auteur des *Ephémérides anglaises*, écrivait en 1816 : « Depuis deux siècles, des Anglais écrivent sur la France et des Français sur l'Angleterre. C'est à qui rêvera, inventera, fera son roman. Tel auteur est rempli de préventions, tel autre d'enthousiasme, aussi qu'en résulte-t-il, c'est qu'après avoir longtemps raisonné, s'être bien louées, dénigrées... il ne reste plus aux deux nations qu'à se connaître ».

Mais en réalité, et c'est un fait dont nous nous sommes efforcé de tenir compte, le journal de voyage ne peut pas être considéré indépendamment de l'accueil qu'il reçoit dans le pays auquel il est destiné. Cet accueil est dans certains cas tout aussi important que le journal lui-même, et parfois même il est plus révélateur. Il peut arriver que cet accueil confirme simplement les sentiments exprimés par l'auteur. Il n'est pas douteux par exemple que l'Angleterre de 1814 et de 1815 a pleinement partagé la curiosité de ses voyageurs en France. Il est évident aussi qu'elle a accepté sans les contrôler leurs récits et qu'elle s'est laissé largement guider par leurs impressions. La France de la Première Restauration a été une révélation pour l'Angleterre tout entière et non seulement pour les voyageurs anglais. Là où ces derniers n'avaient cru trouver que ruines, désordre et anarchie, ils avaient admiré des campagnes cultivées, des villes embellies et ils s'étaient intéressés aux détails d'une vie nouvelle qu'ils ne pouvaient

s'empêcher de comparer à celle qu'ils avaient jusqu'alors vécue. La Révolution de 1789, la France de l'Ancien Régime avaient même, dans certains cas, commencé à apparaître sous un jour nouveau. On ne peut donc nier que si, parmi les visiteurs d'Outre-Manche, beaucoup n'étaient pas revenus plus sages qu'ils n'étaient partis, d'autres au contraire, comme le faisait observer une revue anglaise, avaient glané richement dans ce champ d'expériences qu'était à leurs yeux la France. « L'argent, poursuit cette même revue, la *British and Foreign Quarterly Review*, et les préjugés accumulés depuis un quart de siècle s'étaient dissipés. Les sommes dépensées en voyage avaient été amplement compensées par les connaissances acquises et par une façon plus sensée de juger des choses d'Angleterre ». Il est bien certain en effet que d'une façon générale le spectacle offert par notre pays en 1814, a contribué pour une part à cet éveil de l'esprit anglais, à cette curiosité des choses de l'étranger, à cette soif de connaissances dont font preuve nos voisins à partir de 1814, et que l'Angleterre dans son ensemble a gagné au contact de cette France nouvelle qui a surpris les voyageurs anglais par sa prospérité matérielle, et bientôt par son activité intellectuelle.

Cet élargissement de l'horizon anglais a pu être momentanément ralenti par les événements de 1815 et aussi par l'influence déplorable de John Scott et de ses divers imitateurs en Angleterre. Les visiteurs des premières années de la Seconde Restauration ont, il faut bien le reconnaître, contribué à répandre plus de préjugés que de connaissances.

Mais là encore, il convient de ne pas se laisser égarer par le ton de ces voyageurs et par l'impression fâcheuse produite par leurs écrits. Par delà les journaux de ces années-là, il faut voir l'accueil qu'ils ont reçu non seulement auprès du gros public, mais aussi de la part des esprits moins prévenus. A cet égard rien n'est plus caractéristique que l'attitude des principaux périodiques d'Outre-Manche, qui représentent alors, comme on le sait, l'élite intellectuelle de l'Angleterre. En 1814, 1815, 1816, les Magazines anglais ouvrent largement leurs colonnes aux élucubrations d'innombrables touristes devenus auteurs. Les revues de leur côté commentent, et souvent très sérieusement, les découvertes et déconvenues d'illustres inconnus, au cours de leurs pérégrinations continentales. En 1817 et 1818 au contraire, et surtout dans les années suivantes, le voyageur qu'on avait jusqu'alors patiemment écouté, devient « l'imbécile de touriste moderne » qui fait « perdre du temps », et que l'on congédie en quelques mots.

A vrai dire, on ne peut qu'admirer la promptitude avec laquelle les Revues anglaises, après en avoir jusqu'à un certain point été les victimes, arrivent à percer à jour la fatuité, l'ignorance et la présomption des moralistes intransigeants et insulaires de leur pays, et l'unanimité avec laquelle elles s'en détournent. A partir de 1818, ce n'est plus aux voyageurs mais bien à des correspondants à demeure, soit attitrés, soit occasionnels que les grandes revues d'Outre-Manche demanderont, sur notre vie politique, sociale et mondaine, les renseignements qu'elles

avaient jusqu'alors tirés des journaux de voyage. Elles feront elles-mêmes un très louable effort pour aborder notre littérature et essayer de la comprendre.

L'Angleterre de 1821, il faut l'avouer, n'est pas encore allée très loin dans sa découverte de la France et de ses écrivains. Il serait toutefois injuste de répéter, avec Malo, qu'il ne lui reste plus qu'à nous connaître. Elle a déjà pris contact avec notre pays, nos mœurs et notre littérature, et ce qui est plus précieux peut-être, elle est arrivée, du moins dans ses élites, à se connaître en partie elle-même, et à ne plus se faire illusion sur les protestations et les lamentations de ses nationaux au cours de leurs voyages et tribulations à l'étranger.

Le 12 octobre 1932.

Vu : le Doyen de la Faculté,
A. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

Pour la bibliographie générale, historique et littéraire, le lecteur est renvoyé à la Bibliographie de notre étude générale sur le *Romantisme français en Angleterre* de 1814 à 1848.

Paris, Champion, 1933.

Tableaux les plus répandus de la France en Angleterre avant 1814

MERCIER : Le Nouveau Paris, 6 vol. in-8°, Paris 1797.

MERCER : New Picture of Paris. London 1800 (trad.).

CARR (Sir John) : The stranger in France or a Tour from Devonshire to Paris, 1803.

EYRE (Edmund-John) : Observations made at Paris during the peace, and Remarks on a tour from London to Paris through Picardy and to England by the route of Normandy... Bath, 1803.

FORBES (James) : Letters from France written in the years 1803 and 1804, including a particular account of Verdun and the situation of British captives in that city. Londres, 1806.

HOLCROFT (Thomas) : Travels from Hambourg through Westphalia, Holland and the Netherlands to Paris. London 1804.

HUGHES (Reverend W.) : A Tour through several of the Midland and Western departments of France, in the months of June, July, August and September 1802. London, 1803.

LEMAISTRE (J. G.) : A rough sketch of modern Paris, or Letters on society, manners... in that capital, written during the last two months of 1801 and the first five of 1802. London, 1803.

MORRICE (David) : A view of modern France and British traveller's guide from London to Paris. London 1803.

PINKERTON (John) : Recollections of Paris in the years 1802-3-4-5. London, 1806.

PLUMPTRE (Anne) : A narrative of a three years residence in France, principally in the southern departments, including some authentic particulars respecting the early life of the French Emperor. London, 1810.

SHEPHERD (Reverend William) : Paris in eighteen hundred and two and eighteen hundred and fourteen. London, 1814.

THORNTON (Colonel) : A sporting tour through various parts of France in the year 1802. London, 1806.

WESTON (S. W.) : The Praise of Paris or a sketch of the French capital, in extracts of letters from France in the summer of 1802... London, 1803.

WILLIAMS (Helen-Maria) : Sketches of the state of manners and opinion in the French republic, at the end of the eighteenth century. London, 1801.

WILLIAMS (Thomas) : State of France during the years 1802, 1803, 1804, 1805 and 1806, comprising a description of customs and manners of that country, together with observations on its government, finances, population, agriculture, religion, public schools, conduct towards English prisoners and internal commerce. London, 1807.

WORSLEY (Israel) : Account of the state of France and its government during the last three years, particularly as it has relations to the Belgic provinces and the treatment of the English. London, 1806.

YORKE (Henry) : Letters from France in 1802. London, 1804.

SUR LES SENTIMENTS DE L'ANGLETERRE A LA DÉFAITE
DE NAPOLEON

The Statesman, Sat., April 9. 1814. Editorial: «The Paris papers which arrived yesterday present a picture to our mind of the most gratifying nature. After twenty five years of successive convulsions and almost uninterrupted war, every friend of the human race must rejoice in the prospect of peace, order and happiness which now dawns on France and on the world. Every lover of freedom must exult in the consideration, that the noble and enlightened principles which gave the first impulse to the revolution of 1789, are still actively and effectively at work in the counter revolution of 1814. It is impossible to commend the wisdom and magnanimity of the allied sovereigns. It is the obstinacy of Napoleon alone to which his downfall is ascribed. »

The Times, Sat., April 9 1814.

« This day repays the labour of many years. This day we have to record the downfall of tyranny, the deserved punishment of ambition. »

« Bonaparte has ceased to reign. He and his family are excluded from the throne of France. The month of April will be forever memorable in the annals of Europe. On that day the French senate decreed the Tyrant's deposition and absolved all persons from the oath of fidelity to him as a sovereign. »

The Statesman, Sat., April 9, 1814.

Second edition.

The following letter has just been received express from Dover :

Dover, Sat. Morning, 3 o'clock.

Two flags of truce from Dunkirk have just arrived. Bonaparte has abdicated the Throne and the revolution of the government of France is complete.

It is further reported that the Allies have appropriated an Island in the Mediterranean for Bonaparte to resort to. »

LA CHUTE DE NAPOLEON ET LES POETES ANGLAIS

1814

Ode to Bonaparte — Lord Byron, 1814.

Ode on the Deliverance of Europe — Merivale, 1814.

Ode to the Duke of Wellington — Irenaeus, 1814.

Odes congratulatory to the Prince Regent, the Emperor of
Russia, and the King of Prussia; by Southey, Poet Laureate,
1814.

Offerings to Bonaparte — An. London 1814.

The Exile of Elba — John Gwilliam — London 1814.

Peace — A lyric poem by Thomas E. Abbott. London 1814.

The Tyrant's downfall or Napoleonics and the White Cockade,
by W. T. Fitzgerald.

Europea Rediviva — A poem, London 1814.

A song of Triumph — Stotheby — London 1814.

« T'is done, but yesterday a King !
And arm'd with Kings to strive —
And now thou art a nameless thing
So abject — yet alive ! »

Byron : Ode to Buonaparte

« Thy bonds are broken Gaul ! thy days of Peace
Shall smile again, and with thy strength increase.
Four mighty Nations o'er thy sufferings bend
Four mighty Monarchs all thy wrongs befriend.
O'er thy bright hills and down thy silver streams
The glorious lily beautifully gleams,
All Nations leap with joy to hear thy fate
And rush to succor thy dismantled state,
Aiming the restoration of thy throne,
Proud to assert thy exil'd Bourbon's claim
And drive the usurper to his haunt of shame.

Merivale : On the Deliverance of Europe.

The Tyrant's downfall is the world's release
And panting Europe breathes once more in peace.

.....
Thy shade, most injured Louis, now may rest,
Thy brother reigns, thy wrongs are half redressed.

.....
The lilies spring where stood the fatal tree.

· Fitzgerald : The Tyrant's Downfall

Where is he now? And whither does he go
This wretched man, this universal foe ?
Louis, the day is yours, to you alone
And your descendants France decrees the Throne.
Your native virtues make our fears depart
And give delight to every Frenchman's heart.
Long may you live to justify her cause
To share her glory and her warm applause.

John Gwilliam : The Exile of Elba.

Parmi les poésies et brochures qui ont circulé à Paris à la chute de Napoléon on trouve également :

La chute de l'impie.

Napoléon ou le Corse dévoilé.

Ode sur la chute du tyran.

Chute et adieux de Napoléon.

Aveu de ses perfidies et cruautés de Bonaparte, et tout un groupe de « Visions » et « Apparitions » sans grand intérêt.

Toute cette littérature médiocre et haineuse, succédant à l'adulation dont Napoléon avait été l'objet en France, fit une impression déplorable sur les visiteurs étrangers et contribua à répandre l'idée que les Français étaient un peuple à la fois servile, instable et sur lequel on ne pouvait en aucune façon compter.

Pour les sentiments des Emigrés français à l'égard des Alliés et en particulier de l'Angleterre, au printemps de 1814 on peut se reporter à :

L'Invocation à la Paix — du Chevalier de Piis.

L'Ode sur l'entrée des troupes étrangères — de Duronsard.

L'Ode à sa Majesté l'Empereur Alexandre — Anonyme.

Le triomphe d'Alexandre (chant national) — de Constant.

Aux illustres et magnanimes libérateurs de la France —
Anonyme.

et toute une série d'Idylles et de Couplets. Cf. B. N. Catalogue
d'Histoire de France.

On connaît la reconnaissance de Louis XVIII qui avait
déclaré publiquement au prince d'Angleterre que « c'était à
lui, après Dieu, qu'il devait sa couronne ».

On connaît aussi le malaise qu'éprouva Chateaubriand en ren-
trant en France.

On peut citer également comme exprimant assez bien les sen-
timents des plus conservateurs parmi nos Emigrés :

« Le Départ de Londres ou Tribut de reconnaissance, remer-
ciements, et derniers adieux d'un vrai royaliste. » Publié
à Paris en 1814.

.....

« Quitter Londres, hélas, Londres cher à mon cœur !
O Ciel ! Ciel, se peut-il ? O destins ! O douleur !!!
Ce Londres qui sans cesse, intact, invulnérable
Au despotisme affreux, sans cesse redoutable,
Me plaignit, m'accueillit, accueillit avec moi,
Les Bourbons, les Condé, les Chartres et mon Roi.

.....

Et te quitter, ô Dieu, te préférer la France !
Pleurez, mes yeux, pleurez, fondez en larmes
Non, la France pour vous, pour moi n'a pas de charmes. »

Les historiens de la période ont déjà mentionné les avances
de Talleyrand aux cabinets de Vienne et de Londres et l'en-
thousiasme des Bourbons pour l'Angleterre, enthousiasme qui
allait si loin qu'il en devenait gênant pour le gouvernement

anglais, si l'on en croit la dépêche suivante de Castlereagh à Lord Liverpool :

— The letters I received at Brussels, especially from the Duke of Wellington, determined me to go to Paris, and I consider that the result has fully justified the consideration which dictated this means, however inconvenient in its execution, as it enabled me to dissipate many doubts, and to bring the French government to a more temperate view of the understanding which ought to subsist between us.

I cannot pretend in the compass of a despatch to give your lordship, even in outline, the substance of two long interviews with that minister — (Prince de Benevent) occupying not less than five hours, in which, as he assured me by the King's command, he discussed the various questions likely to come under consideration at Vienna with perfect unreserve. I was honored also by the King with a private audience of above two hours, in which His Majesty went seriatim, through the same points. I could observe shades of opinion on some of the points, but as to their desire and determination to cultivate a connection with Great Britain, the King and His Ministers were equally cordial and explicit. My task was rather to repress the exuberance of this sentiment, and to prevent its assuming a shape, which by exciting jealousy in other States, might impair our respective means of being really useful.

Sept. 3^d, 1814.

TABLEAUX ET RÉCITS DES VOYAGEURS DE 1814

W. R. WAKE, A. M. : Mon journal de huit jours or History of a Week's absence from Maidstone and of a visit to France in Sept. 1814. London, 1814.

Henry WANSEY Sen. F. A. S. : A visit to Paris in June, London, 1814.

S. W. WESTON — « The Praise of Paris — or a Sketch of the French Capital, in extracts of letters from France in the summer of 1802. London 1803.

- A Slight Sketch of Paris with some account of the Capital in its improved state since 1802. London 1814.
- Two Sketches of France, Belgium and Spain in two Tours, 1771, 1816-7. London, 1817.
- A trimester in France and Switzerland. London, 1821.
- A visit to Vacluse. London, 1822.
- Englishmen abroad. London, 1824.

REV. JOHN CHETWODE EUSTACE : Letters from Paris to George Petre, Esq. London, 1814, 4 editions.

Letters from a Lady to her sister during a tour of Paris in April and May, 1814. Anonymous. London, 1814.

WILLIAM SHEPHERD : Paris in eighteen hundred two and eighteen hundred and fourteen. London, 1814.

EDWARD PLANTA : A gazetteer of France — with a map. London, 1814.

- A new picture of Paris or the stranger's guide to the French Metropolis (with maps, plans and views). London, 1814.

L'ouvrage est en grande partie dans sa première édition tiré du livre de F.-M. Marchand : « Le Conducteur de l'Etranger à Paris ». Dans la suite l'auteur ne cessa de le remanier et de l'enrichir pour le mettre au courant et utilisa largement à cet effet les récits des voyageurs contemporains les plus connus. En 1817 le Tableau de Planta en était à sa septième édition et il eut seize éditions successives jusqu'en 1831.

LEWIS TRONCHET : A picture of Paris. London, 1814.

NICHOLSON, Journal : Paris, its manners, literature, philosophy, a memoir on taking the levels of the whole surface of France. London, 1814.

- Journal of a party of pleasure to Paris in the month of Aug. 1807. London, 1814. 3rd edition.

MORIS BIRBECK : Notes on a journey through France. London 1814. 5th edition 1815.

En ce qui concerne les sentiments des Français au retour de Napoléon en mars 1815, voir :

Le réveil des braves (chant national).

Hommage à la patrie.

Le Cri de la Patrie.

Des Bourbons et puissances étrangères.

Sauvons la France.

Dictionnaire des girouettes.

Pour la Deuxième Restauration voir :

Le Retour des Bourbons.

Le Retour du Roi.

Vers et Couplets.

Eloges.

Le lys et l'olivier.

Le Lys triomphant.

Le lys et la violette.

Les crimes secrets de Napoléon.

Le Néron de l'Europe.

L'usurpateur.

Le Brigand Corse, ou crimes, forfaits, attentats et péchés de Nicolas Bonaparte depuis l'âge de 13 ans jusqu'à son exil à Sainte-Hélène.

Lettres d'une Anglaise actuellement en France à son amie de Londres. Orléans, 1813.

C.f. B. N. Catalogue d'Histoire de France.

Du côté anglais, au contraire, on ne relève guère que deux médiocres poèmes :

The Field of Waterloo, by Walter Scott.

Ode on Waterloo, by E. L. Swift.

VISITEURS ANGLAIS EN FRANCE A PARTIR DE 1815

Anonyme, Tour through various parts of Flanders, Germany and Holland in the year 1815 by Clericus Leicetriensis.
London, 1815.

Sir Arch. ALISON and TYTLER : Travels in France during the years 1814, 15. London, 1815. Bibliothèque Nationale, 8 L 45 b. 6.

— Travels in France in 1816. London, 1816 ; Edinburgh, 1816.

FELLOWES, Will DORSET : Paris during the interesting month of July, 1815. London, 1815. In-8°.

LEWIS GOLDSMITH : Adresse à tous les souverains de l'Europe suivie des proclamations, lettres et réflexions en Amérique sur Napoléon Bonaparte. Bibliothèque Nationale, L. B. 48. 129.

J. HOBHOUSE : The substance of some letters written from Paris during the last reign of the emperor Napoleon. London, 1^{re} édit. anonyme. 2 vol. Bibliothèque Nationale, L b. 46 N° 2. 2° édit. 1817. 2 vol. in-8°.

— Lettres écrites de Paris pendant le dernier règne de l'empereur Napoléon, adressées principalement à l'honorable Lord Byron par J. Hobbhouse, membre de la Société Royale et professeur au collège de la Trinité, Cambridge. 2 vol. in-8°. Gand et Bruxelles, 1817. Bibliothèque Nationale, L 46 b. 27.

JOHN SCOTT : A visit to Paris in 1814, being a review of the moral, political and intellectual conditions of the French capital. London, 1815.

— A visit to Paris, 3rd Edition with preface. London, 1815.

— A visit to Paris, 4th Edition, with a new preface referring to late events. London, 1816.

— Paris revisited. London, 1816.

— Picturesque views of the city of Paris and its environs. London, 1820.

— Sketches of manners and scenery, etc. in the French provinces with an Essay on French literature. London, 1821.

WALTER SCOTT : Paul's letters to his kinsfolk. London, 1815, 2nd ed., 1816.

- Lettres de Paul à sa famille, traduites par A. Pichot.
3 vol., Paris, 1822.

VICTOR-JOSEPH ETIENNE dit DE JOUY : L'Hermite de la Chaussée d'Antin ou Observations sur les mœurs et usages parisiens au commencement du XIX^e siècle. 5 vol., Paris, 1813, 14.

JOUY : The Paris Spectator or l'Hermite de la Chaussée d'Antin. (Translated from the French by W. Jerdan). 3 vols, London, 1815. « A collection of Essays in a lively and rather satirical cast and which are not on that account less palatable to our English taste. » London, 1815.

- L'Hermite de la Guyane. 3 vol., 1816-17. Paris, Pillet.

- The Hermit of Guiana, or observations upon French manners and customs at the beginning of the 19th century. Translated from the French by the author himself. Vol. I, Paris, Pillet, 1816.

- Paris Chit Chat (or a view of the society, customs, literature and amusements of the Parisians, being a translation of Guillaume le Franc Parleur, and a sequel to the Paris spectator by V.-J. Etienne de Jouy. 3 vol., 2nd. ed., London. T. Hookman, 1816.

Anonyme : Manners and Customs of the French. Ecrit en 1815. Réimprimé en 1893 avec une préface, Henry Sotheran. Correspondance extrêmement amusante entre un vieil Alderman très patriote et francophobe et son neveu à Paris, et dont l'auteur était, dit-on, un certain Benjamin Roth, Magistrat du Middlesex.

Anonyme : Peregrine in France, A Lounger's Journal in familiar letters to his friend. London, 1816.

JOHN SHEPPARD : Letters after a tour through some parts of France, Italy, Switzerland and Germany in 1816. London, Longmans, 1816.

Anonyme : Emigration or London and Paris, a poem. London, Baldwin and Co., 1816.

JOHN BARNES : Tour throughout the whole of France. London, 1816. B. M. 575, E. 26.

ANONYME : Memorandums of a residence in France in the winter of 1815-16, including remarks on the French manners and society, with a description of the Catacombs. London, 1816. B. M., 791 g. 18.

MARY WOLSTONCRAFT SHELLEY : History of a six weeks' tour through a part of France, Switzerland, Germany and Holland. with a preface by Percy Bysshe Shelley. London, 1817. B. M. C 58. b. 12.

GEORGE CROLY : Paris in 1815 (a poem) 1st part, London, 1817, 2nd part, London, 1821.

WILLIAM JERDAN : Six weeks in Paris, or a cure for gallomania. London, 1817. B. M., 1152 g. 3.

AN. : A picturesque tour through France, Switzerland, on the banks of the Rhine and through parts of the Netherlands in the year 1816. London, 1817.

JOHN MILFORD JUN. (late of St. John's College, Cambridge) : Observations, moral, literary and antiquarian, made during a tour through the whole of the Pyrenees, France, Switzerland, Italy and the Netherlands in 1814-15. London, 1817. Bodleian Library.

AN. : Memorandum of a Residence in France in the winter of 1815-16, including remarks on French manners and society. 1817.

EDWARD PLANTA : A new picture of Paris. London, 1817.

AN. : Authentic memoirs of the Revolution in France. London, 1817. Bodleian Library.

J. JORGENSON : Travels through France and Germany in the years 1815-16-17, comprising a view of the moral, political and social state of those countries. London, Cadell and Sons, 1817.

J. EVANS : Excursion to Windsor and a trip to Paris in the autumn of 1816. London, 1817.

DE SOLIGNY : Letters on England published in part in the New Monthly Magazine. 1817.

E.-C. GIFFORD : France and England, 1817.

H. COXE : *Gentleman's guide on a tour through France*. London, 1817.

G.-B. DEPPINGS : *Wonders and natural beauties of France*, 1817.
Travels in France by the Duc d'Angoulême. London, 1817.
Translated.

LADY MORGAN : *France*. 1st Edition, London, 1817 ; 4th Edition, London, 1818.

— *La France*, traduit par Lebrun des Charmettes. Paris, 1817.

— *La France*, par Lady Morgan ci-devant Miss Owenson, Paris et Londres ; Treuttel et Wurtz. Paris, 1817.
2^e édition, Paris, 1817 ; 3^e édition, Paris, 1817.

ANONYME : *Observations sur l'ouvrage appelé la France par l'auteur de 15 jours et 6 mois à Londres*. Paris, 1817.
L'auteur de ces observations est Defauconpret royaliste et classique intransigeant, qui ne peut s'empêcher de commenter le texte de Lady Morgan tout en l'atténuant ou au besoin le modifiant.

Baron CHARLES DUPIN : *Lettre à Lady Morgan*. Paris, 1818.

W. PLAYFAIR : *Political portraits in this new era*. London, 1814.

— *France as it is and not the France of Lady Morgan*. London, 1819.

DEFAUCONPRET : *Traduction française de La France telle qu'elle est*. Paris, 1820 (traduction révisée).

LADY MORGAN : *Memoirs, autobiography, diaries and correspondence*. London, 1862. B. M., 10855 e e 13.

Th. RAFFLES : *Letters during a tour through some parts of France, Savoy, Italy, Germany and Netherlands in the summer of 1817*. London 1818, and also Liverpool 1818.

Colonel Maurice KEATING : *Travels*, 3 vols.

A second visit to France in 1814. London 1818.

Rev. J. W. ORMSBY : *Letters from the Continent*. London, 1818.

An. — *Two sketches of France and Belgium Spa in two tours during the summers of 1771 and 1816, by the author of Letters from Paris 1807-13... Baldwin Cradock... London 1818*.

- An. — Journal of a tour in France, Switzerland and Lombardy 1818.
- G. D. CLARKE : Travels in various countries of Europe, Asia and America. London 1818.
- Th. MOORE : The Fudge family in Paris. London, 1817.
- Marianne BAILLIE : First impressions on a tour upon the Continent in the summer of 1818, through parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a part of French Flanders. London 1819.
- J. W. CUNNINGHAM A. M. : Cautions to Continental Travellers. London 1819.
- H. M. WILLIAMS : Letters on the events which have passed in France since the abdication of Napoleon. London, 1819.
- John HUGUES : An itinerary of Provence and the Rhone. London, 1819.
- Lieut. Francis HALL : Travels in France in 1818. Longman 1819.
- Ch. DUPIN. — Réponse au discours de My Lord Stanhope sur l'occupation de la France par l'armée étrangère (with the text of Lord Stanhope's speech), London 1818.
- Réplique à la réponse au discours de Lord Stanhope à la Chambre des Pairs le 29 janvier 1818. London 1818.
- Lettres Champenoises, 1817 à 1825.
- Lettres Normandes, 1817 à 1820.

QUERELLE DIBDIN

1821

- Thomas DIBDIN : A bibliographical, antiquarian and picturesque tour in France and Germany... 3 vols., London 1821.
- Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France, traduit et annoté par Crapelet. Paris 1821,
- Lettre trentième, (concernant l'imprimerie et la librairie), du Voyage pittoresque en France et en Allemagne relatif à

la bibliographie et aux antiquités, par le Rev. Th. F. Dibdin (Traduite et avec notes par G.-A. Crapelet, imprimeur). Paris 1822.

Lettre neuvième, relative à la bibliothèque publique de Rouen, traduite de l'anglais et avec notes par Th^{re} Liquet, conservateur de cette bibliothèque. Rouen 1821.

Lettre d'un relieur français à un bibliographe anglais, par Lesné, relieur à Paris. Crapelet, Paris 1822. Réponse en vers et en prose.

Epttre à Thouvenin, par Lesné. Chez Firmin Didot. Paris, 1823, dans laquelle Lesné, meilleur patriote que poète, dénonce encore une fois l'anglomanie.

« ...D'elle-même on verra tomber l'anglomanie.

« Ce mal antifrçais, qui causa tant de maux

« Sera dans tous les temps, l'apanage des sots. »

An. — Variétés, notices et raretés de Gabriel Peignot, contenant:
1° La Lettre à M. C. N. A. (Amanton) sur les traductions de la 3^e lettre tirée du voyage de M. Dibdin, par Crapelet ; 2° La Lettre à M. C. N. à M. C. N. A., sur la 9^e lettre du voyage de M. Dibdin, traduite par Liquet. Paris.

Brief remarks upon the Preface and Notes of G. A. Crapelet attached to his translation of the 30th letter of the Bibliographical, antiquarian and picturesque Tour, by the author of that Tour. London 1823.

Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France. Traduit et avec notes par Th. Liquet, Paris 1825.

ÉTUDES DÉJÀ PARUES SUR LES VOYAGEURS ET LES RELATIONS DE SOCIÉTÉ

A. BABEAU : Les Anglais en France après la paix d'Amiens. Paris, 1898.

R. BOUTET DE MONVEL : Les Anglais à Paris 1800-1850. Paris, 1911.

- M.-E. ELKINGTON : Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration, 1814-1830. Paris 1929.
- E. JONES : Les voyageurs français en Angleterre de 1815 à 1830. Paris 1930.
- G. PARISSET : Témoignages anglo-français sur 1814 et 1815. *Journal des savants*, Nov. 1906.
- M.-E. SMITH : Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke. Paris, 1927.
- TAILLARD Constant : Les jeunes voyageurs en France ou Lettres sur la France. Paris 1821. B. M. 10168 à 22.
- B.-M. WOODBRIDGE : La France en 1815 vue par les yeux anglais. *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*. Déc. 1921, p. 126.
- AN : Journal d'un officier anglais. *Revue Britannique*, t. VII, p. 82.
- J. ZEITLING : The Editor of the London Magazine. *The Journal of English and Germanic Philology*, University of Illinois. Jul. 1921.
-

INDEX DES NOMS

- ALISON (Sir Arch.), 11, 80, 112, 118, 119.
ARNAULT, 41.
ASCHAM, 78.
ANGOULÊME (Duc d'), 55.
ANGOULÊME (Duchesse d'), 46.

BAGEHOT, 104.
BARNES, 83.
BELLAMY (J.-W.), 92.
BERRY (Duc de), 38.
BIRKBECK (Moris), 11, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 68, 131,
146, 147, 168.
BLAYNEY (Lord), 9, 26, 59, 80, 126.
BLESSINGTON (Countess of), 44.
BONAPARTE, 25, 29, 35, 40, 46, 99, 140.
BONAPARTE Jérôme (M^{me} Patterson), 129, 137.
BOURBONS, 20, 21, 34, 36, 43, 45, 52, 54, 55, 61, 63, 78, 140, 141.
BOUTET DE MONVEL, 9.
BUSSY RABUTIN, 131, 133.
BYRON (Lord), 18, 154.

CANDOLLES, 51.
CHARLOTTE (Princesse), 94.
CARLYLE THOMAS, 81, 82, 85.
CASTLEREAGH, 22, 65, 148, 162.
CHASTRE (Commandant de la), 65.
CHATEAUBRIAND, 33, 37, 55, 116, 121.
CLARKE (Miss Mary), 9.
COBBETT, 47.
COIGNY (M^{me} de), 37.
COLERIDGE (S.-T.), 92.
COMMINES, 127.
CONSTANT BENJAMIN, 121.

COTTU, 87, 88.

CRAPELET (G.-A.), 126, 150, 151, 154.

CROKER, 133, 136, 137.

CROLY (George), 94.

DECAZES, 148.

DEFAUCOMPRET, 108, 109, 126, 129, 136, 145.

DEFFAND (M^{me} du), 160.

DIBDIN (Rev. Thomas F.), 148, 149, 150, 151, 154.

DUPIN (Baron Ch.), 136, 141, 142.

ELGIN (Lord), 71.

ELKINGTON (Miss E.), 9, 10.

ETIENNE, 125.

EUSTACE (Rev. John Chetwode), 11, 31, 32, 33, 54, 111.

FELLOWES, 60.

FITZGERALD, 21.

FROISSARD, 127.

GENLIS (M^{me} de), 127.

GOLDSMITH, 157.

GORCE (Pierre de la), 22.

GROSLEY, 127.

GWILLIAM, 20.

HALL (Francis), 80, 140, 145.

HATIN, 125.

HAUSSEZ, 170.

HAZLITT, 63, 82, 114, 116.

HENTZNER, 127.

HOBHOUSE, 18, 62, 63.

HOUSSEY (Henry), 11.

IRELAND (W.-H.), 11, 64, 131, 141.

JORGENSEN, 101, 140, 145, 146.

JOSÉPHINE (Impératrice), 12.

JOUY, 86, 109.

LAMB (Charles), 82.

LESNÉ (R.), 149, 150.

LESSER (Creuzé de), 152.

LEVIS (Duc de), 126, 127.

LIVERPOOL (Lord), 22, 65.

LOUIS XV, 130.

LOUIS XVIII, 22, 25, 37, 39, 42, 52, 53, 59, 141, 142.

MACKINTOSH (Sir James), 51, 54, 55.

MALO (Charles), 109, 127, 155, 172, 175.

MATTHEWS (Charles), 145.

MÉRIVALE, 20.

MONTESQUIEU, 170.

MOORE THOMAS, 63, 141.

MORGAN (Lady), 9, 108, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137,
138, 145, 159, 164.

NAPOLÉON, 8, 15, 21, 24, 28, 29, 30, 32, 33, 34, 37, 38, 44, 45, 52, 54,
55, 58, 63, 65, 112, 116, 132, 162.

NOUGARET, 108.

NODIER (Charles), 163.

PATMORE, 164.

PARISSET, 11.

PICHOT (Amédée), 87, 88, 170.

PILLET (Général), 105, 106, 107, 108, 109, 123, 155, 170.

PLACE (La), 51.

PLANTA (Edward), 11, 83, 96, 97, 99, 100, 117.

PLUMPTREE (Miss A.), 73.

PUYBUSQUE (R. P. N. de), 55.

RABBE, 152.

RACINE, 134, 135, 136, 137.

REMUSAT (Charles), 54.

RICH (Mrs), 55.

RICHELIEU (Duc de), 131, 139, 148.

RUSSELL (John), 50, 51, 163.

SAINT CYR (GOUVION), 140.

SAINT SIMON, 131.

SARRAZIN, 108.

SAY (Jean-Baptiste), 109.

SCOTT (John), 23, 24, 25, 57, 66, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77,
78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 89, 99, 100, 105, 108,
113, 114, 115, 116, 124, 145, 146, 147, 156, 160,
162, 168, 173.

SCOTT (Walter), 9, 18, 52, 53, 60, 61, 81, 83, 84, 85, 109, 124, 145,
152, 154.

SHAFTESBURY, 134.

SHAKESPEARE, 73, 134, 135, 136, 137, 147.

SHEPHERD (Rev. William), 11, 39, 40, 43, 54, 168.

SIMON (Louis), 158.

SISMONDI, 54.

SMITH (Miss M.-E.), 9.

SMOLLETT, 17.

SOLIGNY (de), 116, 117, 164.

SORBIÈRE, 127, 170.

- STAËL (M^{me} de), 116, 121, 129.
STANHOPE (Lord), 141, 142, 143, 145.
STANLEY (Rev. Ed.), 26.
STENDHAL, 86, 89, 124, 136.
STERNE, 17, 26, 152, 153.
SWINBURNE, 114.

TAINÉ, 11.
TALLEYRAND (de), 65.
TASCHEREAU (de Farges), 108.
THACKERAY, 81, 82, 114.
TYTLER (Fras), 11, 80, 112, 118, 119.

VAUGUYON (de la), 108.
VITROLLES (Baron de), 142.
VOLTAIRE, 34, 41, 82, 170.

WAKE (Rev.), 27.
WALPOLE, 160.
WANSEY (Henry), 28, 29, 54, 105.
WEBSTER WEDBURNÉ, 142.
WELLINGTON (Duc de), 38, 63, 140, 144.
WESTON (Rev. S.-W.), 29, 30, 54, 117, 118.
WILLIAMS (Miss H.-M.), 61, 112, 116, 131, 141, 146.
-

TABLE DES MATIERES

Introduction	7
--------------------	---

CHAPITRE PREMIER

AVANT WATERLOO

1. — L'Angleterre en présence de la chute de Napoléon et de la Restauration des Bourbons — Premiers voyages : le Président Wake, Henry Wansey, le Président Weston, le voyageur John Eustace ..	15
2. — Témoignages plus importants mais encore superficiels. — La France de la Restauration d'après les <i>Lettres d'une Anglaise anonyme</i>	35
3. — Observateurs plus attentifs et moins prévenus. — William Sturges — Maria Birkbeck et son inquiétude sur la condition des classes agricoles..	39
4. — La France aux yeux de l'Angleterre vers la fin de la Première Restauration. — Retour de Napoléon.	49

CHAPITRE II

APRÈS WATERLOO 1815-1817

1. — Surprise et déception des voyageurs anglais. — l'impression fâcheuse produite par les revirements français — Paris sous la Restauration. — John Scott et son Tableau de la France	57
---	----

2. — La France au point de vue moral : caractère et mœurs des Français. — Influence de John Scott. 72

CHAPITRE III

L'ÉMIGRATION ANGLAISE EN FRANCE

1. — L'émigration anglaise en France. — Protestations qu'elle soulève : raisons économiques, raisons morales. — Dangers de cette émigration 87
2. — Evolution du sentiment anglais à l'égard de la France de 1814 à 1817, d'après les ouvrages de Planta 96
3. — Autre sujet d'irritation : les tableaux faits de de l'Angleterre par les voyageurs français. — L'Angleterre d'après le Général Pillet 104

CHAPITRE IV

LA FRANCE AU POINT DE VUE INTELLECTUEL

1. — Préjugés d'après-guerre. — Prestige intellectuel de la France. — Remarques de visiteurs moins prévenus. — Les caractéristiques de l'esprit français 111
2. — Impression favorable produite sur les visiteurs anglais par les théâtres français. — Le public français, les acteurs, les pièces. — Ignorance et préjugés auxquels se heurtent les productions de l'esprit français 116

CHAPITRE V

ACCUEIL FAIT PAR LA FRANCE AUX RÉCITS DES VOYAGEURS ANGLAIS

1. — Protestations françaises contre les tableaux donnés de la France par les visiteurs anglais. — Répliques

diverses. — Crapelet, le duc de Lévis. — Les Anglaises à Paris. — John Bull, Caricatures, Recueils divers : <i>Londresiana, Anglaisiana</i>	123
2. — <i>La France</i> de Lady Morgan. — Objections politi- ques et littéraires qu'elle soulève en France	128
3. — Jusqu'à quel point les récits des voyageurs anglais influencent sur les relations anglo-françaises. — Discours de Stanhope. — Querelle Dibdin	139

CHAPITRE VI

DÉCLIN DE L'INFLUENCE DES VOYAGEURS

1. — L'Angleterre se lasse des récits de ses voyageurs. — Les Correspondances parisiennes remplacent les journaux de voyage. — Développement des rela- tions entre les deux pays	155
2. — Efforts faits par l'Angleterre pour réagir contre l'ignorance, les préjugés et la partialité de ses voyageurs	162
CONCLUSION	167
BIBLIOGRAPHIE	177
INDEX DES NOMS	193

